3. 6. 295

2.6.220
3 F 6

A

E 6

81

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE,

ET EN TARTARIE.

T. IV.

3. G. 229

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE,

ET EN TARTARIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1792, 1793 et 1794,

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine ;

Rédigé sur les Papiers de Lord MACARTNEY, sur ceux du Commodore ERASME GOWER, et des autres Personnes attachées à l'Ambassade ;

Par Sir GEORGES STAUNTON, de la Société royale de Londres, Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plénipotentiaire auprès de l'Empereur de la Chine :

Traduit de l'Anglais, avec des Notes,

PAR J. CASTÉRA.

SECONDE EDITION, augmentée d'un PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA CHINE, par le Traducteur, et du VOYAGE EN CHINE ET EN TARTARIE de J. C. HUTTNER, traduit de l'allemand par le même Traducteur.

Avec 35 Planches et 4 Cartes gravées en taille-douce par J. B. P. TARDIEU.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hauteſeuille, n°. 20.

AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE

ET EN TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

SUITE DES OBSERVATIONS, QUI ONT RAPPORT A PÉKIN, ET A LA COUR DE LA CHINE.

LES officiers de la maison de l'empereur et les domestiques des palais de ce prince, sont tous, ou du moins la plupart, des êtres qui, avant d'arriver à l'âge de puberté, ont été privés des moyens de devenir hommes, ou qui, s'ils ont eu le temps de le devenir, ont depuis cessé de l'être. Ce ne sont, sans doute, que les fureurs d'une excessive jalousie qui ont suggéré l'idée de mutiler un sexe pour en faire un sûr gardien de l'autre; et il n'y a que l'extrême abus d'une autorité illimitée

qui ait pu exécuter un dessein si cruel et si dénaturé. Mais d'autres motifs ont ensuite contribué à augmenter le nombre de ces êtres dégradés. N'appartenant à aucun sexe, méprisés et détestés de tous deux, sans espérance d'avoir jamais de postérité, incapables de chérir et d'être chéris, ne ressemblant enfin à personne, ils peuvent être supposés plus propres à porter les chaînes factices de la servitude, et à s'attacher, à se dévouer sans réserve au prince qui les emploie. Commençant par être des domestiques abjects, et ne prétendant à aucune importance, ils sont les prompts et serviles ministres des amusemens et des plaisirs secrets de leur maître, et ils parviennent, en rampant, à la familiarité et à la faveur. Ensuite ils acquièrent quelquefois beaucoup de crédit et d'autorité, ainsi que l'attestent un grand nombre d'exemples cités dans les annales de la Chine. Quand ils sont revêtus du pouvoir, ils se vengent sur le genre-humain de la dégradation de leur être, et ils ont souvent occasionné des calamités qui ont mis l'empire à deux doigts de sa perte. Plusieurs fois ils ont presque tous été chassés de la cour. Dans le temps de la minorité de Kang-Hi, aïeul de l'empereur

régnant, Tchien-Lung, on renvoya près de six mille eunuques : mais leur nombre a augmenté depuis, et à présent ils occupent tous les emplois inférieurs, du moins dans les palais de Pékin et de Yuen-Min-Yuen.

Il leur suffit, pour être propres à remplir ces emplois, d'avoir subi l'opération qu'on pratique quelquefois dans certaines parties de l'Europe, et qui en perfectionnant la voix, ôte la faculté de devenir père. Mais pour garder les femmes de la cour, et pour pouvoir même approcher de leurs appartemens, il faut être ce que les Turcs appellent, sans aucun égard à la couleur, un eunuque noir, c'est-à-dire, un être qui a perdu toutes les marques de son sexe.

Les lecteurs seront peut-être surpris quand ils apprendront que l'opération, qu'on fait pour cela, est, quoique très-délicate, exécutée même sur des Chinois adultes, sans compromettre leur vie. Un tel fait est d'autant plus extraordinaire, que l'art de la chirurgie est si peu connu en Chine, qu'on n'y fait pas même usage de la saignée, et que l'anatomie y est non-seulement ignorée, mais en horreur. On doit cependant remarquer qu'à la Chine on guérit de toute sorte de maladies acci-

dentelles, plus rapidement que dans la plupart des contrées de l'Europe, et qu'elles y sont même accompagnées de moins de symptômes dangereux. On a aussi observé que les habitans de l'Indostan guérissoient constamment et avec promptitude des blessures les plus terribles. Les chirurgiens ont été souvent surpris de la facilité avec laquelle se rétablissoient quelques cipayes, blessés au service des Anglais. Sans doute la pureté de l'air de la Chine et de l'Inde, est dans ces sortes d'occasions plus propice que le *cœlum nebulis fœdum* dont parle Tacite, dans sa description de la Grande-Bretagne; mais la manière de vivre contribue aussi beaucoup à former le tempérament, et le plus ou moins de dispositions qu'ont les chairs à s'enflammer et à se corrompre lorsqu'il y a, comme on dit d'une manière technique, solution de continuité. Ni les Chinois, ni les Indous ne sont enclins à aucune sorte d'excès. Les Indous de la plus nombreuse et dernière classe peuvent manger de toute espèce d'animaux, excepté du bœuf. Malgré cela, et ces Indous et le peuple chinois, consomment moins de viande et boivent moins de liqueurs spiritueuses et

de liqueurs fermentées, que les habitans de l'Europe, du moins ceux du Nord.

Ceux qu'on rend eunuques à la Chine, peuvent subir l'opération depuis la première enfance jusqu'à l'âge de quarante ans. On dit que dans ces occasions on se sert non du fer, mais de ligatures ointes d'une liqueur caustique. Souvent on voit, peu de jours après l'opération, le malade sortir comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Lorsqu'un adulte est ainsi transformé en eunuque noir, sa barbe commence bientôt à tomber, et insensiblement il ne lui en reste plus; en même-temps, il se flétrit, et en peu d'années son visage est sillonné comme celui de

La Sorcière ridée, au dos courbé par l'âge (1).

Cette précoce vieillesse des eunuques chinois s'accorde avec ce qu'observe Chrysostôme en parlant de l'eunuque Eutrope. — « Quand il a ôté son fard, dit-il, son » visage paroît plus laid et plus ridé que » celui d'une vieille femme ».

Claudien remarque qu'il n'y a presque point d'intervalle entre la jeunesse et la dé-

(1) L'expression du poëte anglais est littéralement, *à l'âge double.*

crépitude des eunuques. Le principal gardien des femmes de Yuen-Min-Yuen en étoit la preuve. Quoiqu'il n'eût pas plus de trente ans, il ne se montroit jamais sans que son visage fût peint, sa personne bien composée, sa parure très-riche; et il portoit à sa ceinture beaucoup de glands et de colifichets. Il avoit au moins six pieds de haut; et il étoit robuste, mais mal fait et tout dégingandé. Il n'y avoit point de petite fille dont la voix fût plus foible et plus glapissante que la sienne.

Si un homme, désirant de sortir de la classe des plébéïens, se soumet à devenir eunuque, il est aussitôt reçu et employé dans le palais; ce qui lui donne les avantages et l'importance d'un homme de qualité. Soit qu'il porte un balai ou un paquet de clefs, il ne retranche rien de son titre. Peu d'eunuques cependant sont décorés d'un bouton à leur bonnet, parce que le bouton est proprement la marque distinctive des mandarins civils et militaires.

Les eunuques du palais ont souvent plus d'influence que d'autorité avouée; et on sait que quelquefois leurs insinuations ont fait disgracier des premiers mandarins qui leur

avoient déplu. Sachant tout ce que peuvent leurs rapports et leurs mensonges dans le cours de leur service familier auprès du souverain, ils portent l'effronterie jusqu'à traiter avec indignité des personnes mêmes de sa famille. Un prince d'environ dix-huit ans, qui étoit petit fils de l'empereur, se trouvoit un jour à Yuen-Min-Yuen, parmi ceux qui regardoient les présens apportés d'Angleterre, lorsqu'un eunuque le fit sortir, en disant qu'il lui convenoit mieux d'aller à l'école que de faire le paresseux dans cette salle.

Il y a dans le palais une école, où les princes sont instruits, principalement dans les langues chinoise et tartare-mantchou, ainsi que dans l'histoire, les coutumes et les cérémonies des deux nations (1).

On croit que l'occupation des eunuques, dans l'intérieur du palais, a beaucoup dimi-

(1) Cette école de l'intérieur du palais impérial fut établie par le grand *Kang-Hi*, qui la visitoit souvent lui-même, sans se faire annoncer, afin que les maîtres et les élèves se tinssent sur leurs gardes. L'empereur *Tchien-Lung* suivit l'exemple de son grand-père, et veilla avec soin sur les études de ses fils et de ses petits-fils, qu'il faisoit aller en classe, quoique mariés et âgés de plus de vingt-cinq ans. (*Note du Traducteur.*)

nné à mesure que l'empereur est avancé en âge. L'impératrice reconnue étoit morte depuis quelque temps, lorsque l'ambassade anglaise arriva en Chine, et l'empereur avoit traité avec beaucoup de mépris la proposition qu'on lui avoit faite, de se marier de nouveau. Plusieurs autres compagnes de sa jeunesse ont aussi cessé de vivre.

A la mort d'un empereur, toutes ses femmes sont, dit-on, conduites dans un bâtiment particulier qui est dans l'enceinte du palais, pour y passer le reste de leurs jours, séparées du monde entier. On nomme ce bâtiment le *palais de chasteté.*

Il y a en Chine, quelques religieuses payennes, qui font vœu de rester vierges; et quoique ce soit contraire aux maximes générales de politique et de morale, adoptées dans l'empire, on a, pour ces filles, l'admiration qu'inspirent ordinairement les personnes qui, à force de persévérance, réussissent à exécuter des choses difficiles.

A l'avénement d'un nouvel empereur, les principaux personnages du pays conduisent leurs filles dans son palais, afin qu'il choisisse ses femmes parmi elles. Les familles de celles qui sont acceptées, en acquièrent

beaucoup d'honneur et de crédit. Indépendamment de ces femmes, réservées pour l'empereur, d'autres sont présentées pour femmes ou pour concubines, aux princes de son sang. Les concubines sont considérées, en Chine, sous le même point de vue que les servantes de l'Ecriture.

Les missionnaires attachés au palais, sachant combien leur état est précaire, et avec quelle facilité on peut réveiller le soupçon contre des hommes qui tendent à changer la religion et les opinions de l'empire, craignent plus de déplaire à un eunuque qu'à un mandarin; car le premier est toujours plus insolent, plus capricieux et plus sujet que l'autre à céder à de vils sentimens de malignité et de vengeance. Chaque missionnaire s'efforce de se maintenir dans les bonnes grâces de toutes les personnes de la famille impériale, et de celles qui vivent à la cour. Ils ont auprès d'elles beaucoup d'humilité; ils leur rendent de petits services en exerçant pour elles les arts qui sont à leur portée; et quelquefois, ils leur présentent des objets d'Europe, qui sont en leur possession, et dont ces personnes peuvent avoir fantaisie; encore sont-ils alors très-attentifs à les re-

mercier de l'honneur qu'elles leur font d'accepter leurs cadeaux. Les missionnaires ne parlent jamais qu'à genoux, aux princes du sang.

Quelques missionnaires restoient constamment auprès des Anglais, qui dirigeoient l'arrangement des présens à Yuen-Min-Yuen, afin de leur servir d'interprètes, et d'apprendre à connoître la nature et l'usage des instrumens qu'on déposoit dans ce palais.

Ces Anglais étoient parfaitement bien traités à Yuen-Min-Yuen. Un mandarin les visitoit tous les jours pour leur demander s'ils étoient satisfaits, et s'ils désiroient d'avoir autre chose que ce qu'on leur fournissoit

Un d'entr'eux alloit ordinairement à Pékin trois fois par semaine. Un cabriolet étoit toujours à ses ordres. Quelquefois un mandarin et son domestique l'accompagnoient : mais il étoit souvent maître d'aller seul. Chaque matin, il recevoit un message pour savoir s'il iroit ce jour-là *à la cité*.

Les instrumens et les différentes machines étant enfin montés et mis en ordre, et tous les présens arrangés de la manière la plus avantageuse, dans différentes parties de la salle d'audience et des deux côtés du trône,

tous les Anglais qui étoient à Yuen-Min-Yuen, s'apprêtèrent à retourner à Pékin. Mais le principal eunuque du palais déclara qu'il avoit reçu un ordre de l'empereur pour faire changer l'arrangement des présens, et les placer à l'une des extrémités de la salle parce que, quand ils seroient là, sa majesté pourroit les voir de son trône, sans être obligée de tourner la tête. Tel fut le motif qu'on allégua pour ce nouvel arrangement; et comme si c'eût été une affaire très-importante, on se dispensa, à cette occasion, de suivre la coutume d'interrompre, dans le palais, toute sorte de travaux, trois jours avant, et trois jours après l'anniversaire du jour de naissance de l'empereur.

Très-peu de temps après le retour de l'ambassadeur à Pékin, on annonça que l'empereur approchoit de Yuen-Min-Yuen, et l'on avertit son excellence que, conformément à l'étiquette, on s'attendoit qu'elle iroit à quelques milles au-devant de sa majesté impériale. L'ambassadeur étoit alors très-affecté d'un rhumatisme, qui l'avoit souvent tourmenté depuis son arrivée en Chine. Les mandarins qui s'apperçurent à quel point il souffroit en ce moment, et combien peu

il pouvoit agir comme à l'ordinaire, lui proposèrent de rendre le voyage moins fatigant, en le faisant à deux reprises, c'est-à-dire, de partir la veille de l'arrivée de l'empereur, pour aller coucher dans son ancienne demeure, près de Yuen-Min-Yuen, parce que le lendemain il n'auroit que très-peu de chemin à faire. Ce plan rendit praticable la marque d'attention qu'on désiroit de l'ambassadeur. En conséquence, il passa la nuit à la campagne avec toute sa suite d'Anglais et de Chinois. Le lendemain, ils furent tous debout avant le lever du soleil. Ils suivirent un chemin parallèle à celui qui étoit exclusivement réservé pour l'empereur, et qu'en séparoit un fossé peu profond. Tous les deux étoient illuminés avec des lanternes de diverses couleurs, et suspendues chacune à trois bâtons plantés obliquement dans la terre et formant un triangle.

L'ambassadeur et sa suite arrivèrent après deux heures de marche au lieu du rendez-vous général. Ils furent conduits dans un salon spacieux, où l'on avoit préparé des rafraîchissemens. Après en avoir profité, ils se rendirent dans l'endroit où devoit passer l'empereur, et où il pouvoit remarquer l'at-

tention respectueuse des Anglais. Ils étoient placés sur une hauteur verdoyante à gauche du chemin; et de chaque côté d'eux, on voyoit une multitude de mandarins, de gardes et de porte-étendards. Plusieurs de ces derniers, en attendant l'approche de l'empereur, avoient mis leurs étendards roulés en travers du chemin destiné à ce prince, comme s'ils avoient voulu empêcher que personne tentât d'y passer. Les deux côtés de la route étoient bordés de troupes dans un espace de plusieurs milles, et aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. Tout auprès de la route étoit une tente qu'on avoit préparée pour l'ambassadeur, parce que, comme on étoit informé de son indisposition, on vouloit qu'il fût à son aise en attendant l'empereur. Divers escadrons de cavalerie, avec des archers armés de leurs arcs, et de leurs carquois, précédoient le monarque. Bientôt après parut un palanquin, ou plutôt une chaise telle que celle que nous avons décrite dans un chapitre précédent, mais couverte d'un drap d'un jaune brillant, et ayant des portières garnies de glaces. Elle étoit portée par huit hommes, à côté desquels huit autres marchoient, pour être prêts

à les relever en cas de besoin. A la suite de la chaise étoient des troupes de cavalerie en uniforme jaune, des soldats armés de piques, d'autres qui portoient des boucliers, et d'autres des étendards. L'empereur étoit dans la chaise. Aussitôt qu'il apperçut l'ambassadeur, il s'arrêta, et lui envoya un message gracieux, en lui faisant dire qu'il le prioit de se retirer sans délai, parce que le froid et l'humidité du matin étoient très-contraires à la maladie dont il avoit appris que son excellence étoit incommodée.

Derrière la chaise de l'empereur il y avoit une voiture à deux roues, grossièrement faite et sans ressorts, différant très-peu, pour la construction, des plus mauvaises voitures de campagne, mais couverte de drap jaune, et vide, comme si elle étoit destinée à servir de temps en temps à l'empereur. Quand on compare une telle voiture avec les carrosses légers, commodes et élégans portés en présent à l'empereur, il ne paroît pas vraisemblable que le préjugé national résiste long-temps à l'évidence d'une commodité et d'un agrément si supérieurs; et un jour viendra peut-être où les carrosses anglais seront en Chine un

article d'importation, comme les montres et le drap.

La voiture de l'empereur étoit immédiatement suivie d'une chaise, dans laquelle étoit le grand colao Ho-Choung-Taung. Tandis que l'empereur étoit occupé à envoyer son message du côté du fossé où étoit l'ambassadeur, plusieurs mandarins franchirent ce fossé, et se jetèrent à genoux pour rendre hommage au premier ministre. On remarqua qu'aucun autre ministre, ni même aucun des princes de la famille de l'empereur ne marchoit à sa suite, ni ne paroissoit sur la route. La distinction en étoit d'autant plus grande pour celui qui s'y trouvoit. Peut-être aussi que quelqu'arrangement avoit exigé, ou quelqu'accident occasionné, que l'empereur se séparât ainsi de ses courtisans.

L'ambassadeur, dont l'excursion étoit inutile à l'empereur, retourna sans délai à Pékin, tandis que ce prince poursuivit sa route droit à Yuen-Min-Yuen. Il étoit impatient de contempler les présens que l'ambassadeur y avoit déposés avant d'aller à Zhé-Hol. Il les examina avec bien plus d'attention qu'un homme qui n'auroit pas

voulu prendre la peine de tourner la tête pour les voir (1). Il parut très-satisfait de la plupart de ces présens; et donna ordre qu'on distribuât de l'argent aux ouvriers qui avoient travaillé à les arranger. Quelques-uns des instrumens et des machines furent essayés en sa présence. On observa, avec le télescope, des objets éloignés; et l'on fit fondre des métaux dans le foyer de la grande lentille de Parker. L'esprit philosophique de l'empereur ne manqua sûrement pas de remarquer que, grâce à l'industrie européenne, la même matière, le verre, étoit propre à opérer des effets aussi divers qu'extraordinaires.

Un modèle du *Royal Souverain*, vaisseau de guerre de cent dix canons, captiva long-temps l'attention de l'empereur. Il s'adressa aux Anglais qui étoient présens, et leur fit plusieurs questions concernant les diverses parties de ce modèle et de la marine anglaise en général. Mais il étoit aisé de s'appercevoir que les interprètes avoient une grande difficulté à expliquer beaucoup d'expressions techniques; inconvénient qui abrégea très-certainement le nombre des

(1) On a vu plus haut ce que disoit l'eunuque de Yuen-Min-Yuen. (*Note du Traducteur.*)

questions

questions du monarque. Cependant, la curiosité qu'il témoigna en cette occasion, et l'empressement qu'il eut de converser avec de simples particuliers, prouva que l'appréhension de n'avoir que des entretiens imparfaits et ennuyeux par le moyen des interprètes, l'empêchoit bien plus que l'étiquette de la cour, ou aucune indifférence pour l'Europe, de communiquer fréquemment et personnellement avec l'ambassadeur.

Quant à ce qu'étoient, à cette époque, les sentimens de ce prince à l'égard des Anglais ou de leur ambassadeur, la situation de ce dernier ne lui permettoit presque pas de pouvoir le découvrir. Cependant, il avoit quelque raison de se flatter que, depuis l'arrivée de l'ambassade, la jalousie conçue contre sa nation, à l'occasion de la guerre du Thibet, avoit insensiblement disparu du cœur de l'empereur. En outre, les amis de l'ambassadeur étoient persuadés que le général qui avoit commandé les troupes chinoises dans cette guerre, et qui, depuis, avoit été vaincu dans une autre, alloit perdre la vice-royauté de Canton (1), où la haine qu'il

(1) Il la perdit, en effet, comme on le verra plus bas. (*Note du Traducteur.*)

portoit aux Anglais le rendoit très-peu propre à avoir des relations avec leur factorerie.

D'un autre côté, il étoit assez probable que l'empereur pouvoit avoir flotté entre les représentations opposées qui lui avoient été faites relativement aux Anglais. Mais, c'étoit la première fois que quelques-uns d'entr'eux paroissoient à sa cour; et l'on avoit observé que des préventions conçues contre des absens, étoient souvent affoiblies quand ils se montroient, et même insensiblement détruites. Certes, les Anglais s'étoient déjà fait des amis parmi les grands officiers et les mandarins, quoique leurs efforts pour cela n'eussent pu être que momentanés. Ce fut par le moyen de ces amis que l'ambassadeur apprit qu'il s'étoit tenu à la cour un conseil, à l'occasion de la lettre du roi de la Grande-Bretagne, et qu'on y avoit aussi discuté la manière dont il convenoit d'agir envers ses sujets. On sut que le premier ministre avoit fait appeler à ce conseil, le général du Thibet; ainsi que l'ancien hoppo de Canton, déjà déclaré coupable, et que sous prétexte qu'ils étoient en état de juger de la conduite et des intentions des étrangers faisant le commerce de la Chine, il avoit

voulu avoir leur témoignage et leur avis. Mais, dans le fait, le colao n'avoit employé ce moyen que pour donner plus de poids à son opinion, et triompher des dispositions favorables de l'empereur. Quand l'ambassadeur auroit voulu obtenir directement quelqu'avantage particulier pour sa nation, c'eût été probablement en vain, puisqu'il avoit contre lui les suggestions du colao et de ses adhérens. Il sentit donc qu'il convenoit d'envoyer, sans tarder, au colao, le message dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, afin de lui annoncer que dès que le premier jour (1) de l'année chinoise seroit passé, il demanderoit à l'empereur la permission de quitter Pékin.

Au lieu de répondre directement à ce message, le colao fit inviter l'ambassadeur à aller le voir le lendemain à Yuen Min-Yuen, où il avoit quelques lettres anglaises à lui remettre. Cette invitation étant connue de toute l'ambassade, les divers anglais qui y étoient attachés, se sentirent vivement émus dans l'attente de recevoir, enfin, des nouvelles des amis qu'ils avoient dans leur patrie. Ceux-mêmes qui étoient immédiate-

(1) En février.

ment engagés dans la négociation, oublièrent un moment toutes les considérations politiques, et jouirent d'avance de la satisfaction qu'ils croyoient devoir les attendre à Yuen-Min-Yuen. Lorsqu'ils y arrivèrent, quelques lettres anglaises leur furent, en effet, remises; mais elles étoient écrites de Chu-San par les personnes qui étoient à bord du *Lion* et de l'*Indostan*. Le principal mandarin de Chu-San, animé par un motif d'honnêteté et de politesse, avoit inséré dans les paquets de l'empereur, des lettres adressées aux étrangers qui étoient à sa cour. Des motifs tout différens avoient dirigé la conduite des mandarins de Canton, quoique ce fût de ce dernier port qu'on attendît les lettres les plus intéressantes, les plus importantes, celles qui venoient d'Europe.

La défiance qui s'étoit emparée de l'ame du colao, à l'égard des desseins des Anglais, le rendoit impatient de connoître le contenu des lettres adressées de Chu-San à l'ambassadeur. Ces lettres étoient de sir Erasme Gower. L'ambassadeur dit au colao que sir Erasme lui mandoit qu'il étoit dans l'intention de partir immédiatement de Chu-San; mais que l'*Indostan* ne pouvoit pas mettre à la voile, jusqu'à ce que le capitaine l'eût rejoint.

Lord Macartney remit, en même temps, les lettres dans les mains du colao, afin d'écarter les doutes qu'il pouvoit avoir sur la fidélité de cette explication.

En apprenant que le départ du *Lion* étoit résolu, Ho-Choung-Taung parut inquiet. Il dit : — « Qu'il espéroit que ce vaisseau » n'avoit pas encore mis à la voile, et qu'il » attendroit que l'ambassade eût le temps » de se rembarquer; — que dès que l'empe- » reur avoit appris l'indisposition de l'am- » bassadeur, et la mort de quelques per- » sonnes de sa suite, il avoit remarqué » combien les hivers de Pékin étoient rudes » pour les étrangers, et que craignant que » le séjour de cette ville ne fût nuisible à la » santé des Anglais, et sachant en outre que » le voyage par terre étoit très-incommode » et très-fatigant, il avoit pensé qu'il leur » convenoit de partir avant que les rivières » et les canaux fussent gelés, ce qui arri- » voit quelquefois de bonne-heure et subi- » tement ». — Le colao ajouta : — « Qu'il » croyoit que son excellence désiroit d'at- » tendre la fête de la nouvelle année ; mais » que cette fête n'étoit qu'une répétition » de ce qui avoit eu lieu à Zhé-Hol ».

Il étoit évident que cette sollicitude affectée pour la santé de l'ambassade, cachoit tout autre motif ; mais l'ambassadeur crut qu'il falloit répondre sur le même ton. Il observa que les Anglais étant eux-mêmes nés dans un climat plus septentrional que celui de Pékin, ils craignoient moins les effets du froid que ne pourroient raisonnablement les craindre d'autres étrangers; et qu'ils avoient pris des précautions contre quelque degré de froid auquel la capitale de l'empire pût être exposée. — Passant ensuite à d'autres considérations, l'ambassadeur observa — « Combien il seroit affligé de quitter sitôt » une cour où il avoit été si bien accueilli; » que les intentions de son souverain étoient » qu'il y restât assez long-temps, aux propres » frais de sa majesté britannique, pour avoir » de fréquentes occasions, et non aussi peu » qu'il en avoit eues jusqu'alors, de renou- » veler les témoignages de son respect à » l'empereur, et de cultiver et cimenter » l'amitié qui avoit si heureusement com- » mencé entre les deux nations. Que dans » cette vue, le roi son maître lui avoit » recommandé de faire connoître combien » il seroit charmé que l'empereur pût accor-

» der, avec les coutumes de l'empire, l'envoi » d'un ou de plusieurs de ses sujets, comme » ambassadeurs en Angleterre; et qu'en ce » cas on auroit soin de leur fournir des vais- » seaux convenables pour se rendre en Eu- » rope et pour en revenir ». — Lord Macart- ney poursuivit en disant : « Que tandis qu'il » étoit à Zhé-Hol, le colao avoit eu la bonté » de lui donner la flatteuse espérance d'avoir » plusieurs entrevues avec lui; et que, quoi- » qu'il le desirât vivement, son prompt dé- » part l'en priveroit nécessairement ».

L'ambassadeur essaya alors d'expliquer, en termes généraux, ce qu'il auroit bien mieux aimé pouvoir dire dans une de ces entrevues vainement promises. Mais il eut soin d'écarter tout ce qui pouvoit avoir la moindre apparence de plainte, et il usa de toute sorte de précautions et de patience, de peur de nuire aux intérêts qui lui étoient confiés, ou d'affoiblir l'impression que l'ambassade avoit déjà faite en faveur de son pays.

Le colao sut parfaitement dissimuler tous ses sentimens, et n'entra dans aucune discussion sur les objets que l'ambassadeur lui avoit communiqués : mais il parla encore du dé-

part des Anglais, et conclut en disant : — « Que l'empereur n'avoit d'autre motif, en » proposant ce départ, que l'intérêt qu'il » prenoit au bien-être de l'ambassade, et » qu'à tout autre égard, son séjour lui se- » roit très-agréable ».

Rien ne pouvoit être plus flatteur que les expressions dont se servit Ho-Choung-Taung, lorsqu'il parla, en son propre nom, à l'ambassadeur. Quoique natif de la Chine, l'interprète, qui n'étoit point accoutumé au langage et aux dissimulations de sa cour, conclut que l'ambassadeur étoit absolument maître de rester à Pékin aussi long-temps qu'il le jugeroit convenable.

Le colao laissa sortir l'ambassadeur sans le prévenir, en aucune manière, que la réponse de l'empereur, à la lettre du roi d'Angleterre, étoit déjà prête, et qu'il se proposoit de la lui remettre le lendemain; ce qui, suivant l'usage du pays, devoit être regardé comme un congé. Cependant, à peine l'ambassadeur fut de retour à Pékin, qu'il reçut un avis particulier sur cela. L'après-dînée, les mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, lui rendirent visite, et lui apprirent qu'il recevroit le lendemain un

message du colao Ho-Choung-Taung, pour l'inviter à se trouver avec lui au palais de Pékin. Feignant ensuite de n'être pas sûrs de ce qu'ils alloient dire, ils ajoutèrent qu'il paroissoit probable que la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, lui seroit remise; et que, dans ce cas, ils lui conseilloient de demander la permission de retourner, sans délai, auprès de son souverain. Il étoit évident qu'on leur avoit recommandé de donner ce conseil. Aussi, durant toute la conversation, furent-ils dans un embarras extraordinaire, et lorsqu'ils conseillèrent à l'ambassadeur de prendre congé, ils parurent accablés.

Le lendemain, le légat vint de bonne-heure auprès de l'ambassadeur, pour le prévenir que le colao désiroit qu'il se rendît, aussitôt qu'il lui seroit possible, dans la grande salle d'audience du palais de Pékin, où il l'attendoit.

Quoiqu'indisposé, l'ambassadeur ne voulut point manquer ce rendez-vous; et bientôt il partit avec une suite convenable, traversa une grande partie de la cité tartare, et arriva au palais. Entré dans l'enceinte du palais, il fut conduit à travers des cours spa-

cieuses, et le long de canaux d'eau stagnante sur lesquels on a construit des ponts de granit, ornés de balustrades de marbre. Quand il fut auprès de la salle d'audience, il trouva la réponse de l'empereur contenue dans un grand rouleau de papier couvert d'une étoffe de soie jaune, et placée sur une chaise de cérémonie, entourée de rideaux de la même couleur. La lettre fut ainsi portée dans la salle par l'escalier du milieu, tandis que le colao et les autres chinois, qui s'étoient jusqu'alors tenus auprès de la lettre, montèrent, ainsi que l'ambassadeur et sa suite, par les escaliers de côté. La salle d'audience ne forme qu'un seul bâtiment, mais il y en a tout autour un assez grand nombre d'autres. Bâtie en bois, sur des fondemens de granit, elle est spacieuse, magnifique, et ornée en-dedans et en-dehors de dorures et de peintures extrêmement brillantes, et variées de la manière la plus heureuse. La réponse fut placée dans le milieu de la salle, d'où elle devoit être ensuite envoyée à l'hôtel de l'ambassadeur.

On n'annonça point le contenu de la lettre: mais tout ce qu'il pouvoit y avoir de gracieux ou de favorable n'étoit probablement dû ni

au colao, ni à ses adhérens, qui, en refusant obstinément les présens d'usage que leur offrit l'ambassadeur, montrèrent clairement, suivant les mœurs orientales, qu'ils lui étoient contraires. Malgré cela, dans la conversation qui suivit, relativement aux objets que désiroit d'obtenir la Compagnie des Indes anglaise, Ho-Choung-Taung demanda un mémoire sur ces objets; et, sans s'engager à l'appuyer, il promit qu'on le prendroit incessamment en considération. Il n'étoit pas au moins sans avantage que ces objets fussent connus, et pussent servir de réponse aux assertions si souvent faites à la cour. Ces assertions portoient que les étrangers, quelqu'indignes qu'ils fussent, jouissoient, à Canton, de tout ce qu'exigeoient la justice et l'humanité: mais que l'ambassade anglaise avoit des desseins secrets, dangereux pour le gouvernement. D'après cela, l'ambassadeur s'empressa de présenter une note contenant ses demandes.

Cependant, il sembloit qu'une partie de la cérémonie du jour où lord Macartney fut reçu par le colao, étoit de lui montrer le palais impérial de Pékin. Le colao se préparoit à le conduire par-tout, avec la

même politesse qu'il avoit eu en l'accompagnant dans les jardins de Zhé-Hol: mais l'indisposition de l'ambassadeur l'obligeant à se retirer, il laissa le ministre plénipotentiaire et quelques autres anglais auprès du colao, qui les conduisit dans un grand nombre d'édifices séparés, construits sur un plan régulier: et semblables à ceux qu'ils avoient déjà vus dans les autres palais impériaux, mais d'un style plus relevé et d'une plus grande magnificence. Tous ces édifices étoient destinés à servir dans les grandes occasions, et à déployer toute la pompe du trône. Les appartemens particuliers de l'empereur, placés dans l'intérieur du palais, ne furent montrés que de loin.

Le même soir, la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, fut portée en cérémonie à l'hôtel de l'ambassadeur. En même temps on envoya différentes caisses contenant les présens de l'empereur pour sa majesté britannique. Ces présens étoient sans doute choisis parmi les productions les plus précieuses et les meilleures manufactures de l'empire. Il y avoit aussi des présens pour l'ambassadeur et pour toutes les personnes de sa suite. En donnant quelques foibles marques

de sa générosité aux moindres domestiques de l'ambassade, l'empereur eut l'attention de ne pas oublier les absens. Les officiers et les équipages qui avoient porté l'ambassadeur en Chine, eurent part à sa générosité.

Jusqu'alors il n'avoit été prescrit rien de positif pour le départ de l'ambassade ; et d'après la dernière déclaration faite à Yuen-Min-Yuen de la part de l'empereur, on pouvoit en conclure que la cour n'emploieroit point, à cet égard, des commandemens absolus. Mais il eût été difficile, et sans doute inutile, de prétendre résister aux volontés du colao. Cependant l'ambassadeur n'avoit encore eu que fort peu de temps pour traiter de l'objet de sa mission, et il désiroit beaucoup de demeurer quelque temps de plus, dans l'espérance de rendre le gouvernement chinois plus favorable à cet égard. Dans ces circonstances, le même homme qui l'avoit déjà prévenu en secret qu'il recevroit la réponse de l'empereur, et qui connoissant parfaitement la cour de Pékin, savoit aussi un peu que les vexations qu'éprouvoient le commerce et les négocians étrangers, à Canton, étoient toujours croissantes, écrivit ce qui suit :

« Les Chinois ne regardent une ambassade

» que comme une visite, qui vient avec des
» présens, à l'occasion de quelque fête solem-
» nelle, et qui ne doit demeurer dans le pays,
» que pendant la durée de cette fête. En con-
» séquence, parmi les nombreuses ambassa-
» des qui leur ont été envoyées dans le siècle
» dernier et dans le siècle actuel, il n'en est
» aucune qui ait passé ce terme. Sous le
» présent règne, l'ambassadeur de Portugal
» fut congédié au bout de trente-neuf jours,
» quoique sa nation soit la plus favorisée de
» celles qui fréquentent la Chine.

» Les Chinois ne savent presque pas ce
» que c'est que de faire des traités avec
» les pays étrangers. Lorsqu'on veut né-
» gocier quelques affaires avec eux, il faut
» les y préparer par une ambassade de
» compliment, et ensuite on doit suivre les
» négociations peu-à-peu, car on peut
» obtenir beaucoup d'eux avec du temps et
» des ménagemens ; mais rien avec préci-
» pitation.

» Il est vrai que les exactions des officiers
» inférieurs et des autres personnages qui
» traitent avec les étrangers, à Canton, s'é-
» toient accrues graduellement ; et à moins
» que l'autorité ne les reprimât, elles pou-

» voient avec le temps devenir si excessives, » qu'on eût été dans l'alternative, de re- » noncer entièrement au commerce de la » Chine, ou d'envoyer une ambassade pour » faire des remontrances à cet égard. Plutôt » c'eût été, mieux cela eût valu. Si l'ambas- » sade anglaise fût arrivée avant que la révo- » lution de France eût fait craindre au mi- » nistère et aux tribunaux chinois la plus » légère innovation, elle eût eu moins de » difficultés à remplir entièrement le but » qu'elle se proposoit. Mais cette mission » a fait une telle impression dans tout » l'empire, que malgré des oppositions mo- » mentanées, elle aura des conséquences » avantageuses pour les Anglais; et désor- » mais l'oppression n'ira pas plus loin.

» Tels sont le caractère et l'usage du gou- » vernement chinois, que quoique d'abord » contraire à toute proposition nouvelle, » parce qu'il craint qu'on ne lui surprenne » des concessions injustes, ou des règle- » mens nuisibles, il souffre qu'on lui pré- » sente une seconde fois la même demande; » et alors n'étant plus effarouché par une idée » de nouveauté, il la prend sérieusement » en considération. Ce moment peut être

» accéléré par les lettres qu'un souverain » écrira à l'autre. Il faut envoyer ces lettres » par les vaisseaux qui viennent annuelle- » ment en Chine : cela ne paroîtra point » déplacé, à présent que les relations ont » commencé d'une manière convenable ». — Cette lettre étoit terminée par le conseil de ne pas persister à vouloir demeurer plus long-temps à Pékin.

Un événement que l'ambassadeur venoit d'apprendre, mais que l'auteur de cette lettre ignoroit encore, servit d'appui aux avis qu'elle contenoit. L'un des Chinois, amené de Naples, et débarqué près de Macao, lequel, après avoir repris l'habillement de son pays, étoit venu joindre sa famille à Pékin, porta à lord Macartney une lettre d'un des commissaires de la compagnie. Dans cette lettre, datée de Canton, du mois de juillet 1793, le commissaire faisoit mention des événemens politiques qui avoient rapport à l'Angleterre jusqu'au mois de janvier précédent. Il disoit qu'il étoit presque certain qu'une rupture avoit eu lieu entre les Anglais et les républicains de France et de Brabant. Il ne paroissoit donc point invraisemblable que des étrangers, réunis sous

sous les pavillons français et belge, pussent entreprendre d'enlever quelques-uns des navires anglais qui partiroient séparément de la Chine pour retourner en Angleterre, à moins que des vaisseaux de guerre n'arrivassent à temps pour les faire partir tous ensemble, et les convoyer en sûreté.

Dans ces circonstances, l'ambassadeur ne pouvoit rendre à la compagnie un service plus essentiel et plus à propos que de ramener avec lui, sous l'escorte du *Lion*, tous les navires anglais qui devoient quitter Canton, la saison suivante. Comme les derniers navires en chargement, sont rarement prêts avant le mois de mars, l'ambassadeur pouvoit, en attendant, essayer d'exécuter lui-même sa mission au Japon : mais il falloit pour cela avoir le bonheur de trouver encore sir Erasme Gower, à Chu-San, ce qu'il ne croyoit pas impossible, si le gouvernement vouloit aussitôt dépêcher une lettre à sir Erasme. Le désir qu'avoit le colao de voir partir l'ambassade, devoit l'engager à ne pas retarder l'envoi de la lettre.

L'ambassadeur se détermina donc à annoncer à Ho-Choung-Taung, qu'il étoit dans l'intention d'aller joindre immédiatement sir

Erasme Gower à Chu-San, et à le prier de faire expédier, sans le moindre délai, la lettre qu'il écrivoit à ce commandant; parce qu'autrement il courroit risque de le manquer.

Cette résolution fut très-satisfaisante pour le colao; et tout prouva qu'elle avoit été sagement prise. L'étiquette chinoise exigeoit que l'ambassade cessât au moment où elle reçut la réponse de l'empereur et les présens de congé. Dès-lors il ne devoit plus y avoir de communication avec sa majesté impériale. Il étoit en même-temps aussi peu convenable à la dignité d'un ambassadeur, de prolonger son séjour lorsqu'il sentoit que sa mission cessoit d'être agréable, qu'il l'eût été à un hôte ordinaire de rester au-delà du temps pour lequel il avoit été invité.

Les relations avec l'empereur, dont le terme supposé étoit ce qui causoit le plus de peine à l'ambassadeur, furent cependant continuées, ainsi qu'on le verra dans les pages suivantes; elles le furent même d'une manière plus intime, et par une voie plus favorable, que tandis qu'il restoit environné d'une nombreuse cour.

Un si prompt déplacement parut très-fâ-

cheux à quelques Anglais attachés à l'ambassade, lesquels s'étoient arrangés pour passer l'hiver à Pékin. Jugeant de la température, par la latitude de cette ville, qui n'est que de quelques minutes au-dessous du quarantième degré nord, ils ne songeoient pas aux violens effets que la grande chaîne des hautes montagnes de la Tartarie, éternellement couvertes de neige, produit sur cette capitale, où pendant les mois d'hiver le thermomètre est ordinairement la nuit à moins de vingt degrés, et le jour beaucoup au-dessous du point de la congellation.

Les habitans de Pékin sentent moins le froid, non-seulement parce qu'ils en ont l'habitude, mais parce qu'ils se couvrent en raison de son intensité. Leurs vêtemens consistent alors en fourrures, en étoffes de laine et en toiles de coton piquées. Ils ne sont point accoutumés à voir le feu ; il n'y a d'autres cheminées dans Pékin, que celles qui sont dans les cuisines des grands hôtels. Le feu sur lequel les Anglais comptent principalement, pour ne pas souffrir de la rigueur du froid, ne pouvoit pas bien remplir leur but, dans des maisons construites de manière à laisser entrer l'air extérieur de pres-

que tous les côtés. Cependant, il y a des poêles dans les principales maisons, et ils sont chauffés en dehors des appartemens, avec du charbon de terre qui se trouve en abondance dans les environs de Pékin. Ces poêles sont placés ordinairement sous des estrades, où l'on s'asseoit le jour, et où l'on dort la nuit.

Le plus mauvais temps, à Pékin, doit être regardé comme assez doux par les Tartares, parce qu'ils sortent d'un climat plus rigoureux; mais les autres étrangers s'y trouvent, dit-on, moins bien l'hiver que l'été, quoiqu'alors la chaleur y soit excessive. Pour l'une et pour l'autre saison, il semble nécessaire d'être *acclimaté*.

Plusieurs personnes de l'ambassade furent malades à Pékin; et toutes ne se rétablirent pas. Le corps humain semble plus fait pour supporter l'air le plus chaud, que le plus froid, et pour vivre sous l'équateur, plutôt que près du pôle.

CHAPITRE II.

Départ de Pékin. Voyage a Han-Chou-Fou, fait en partie sur le Canal Impérial.

Lorsque lord Macartney eut résolu de tâcher de joindre le *Lion* à Chu-San, il eut autant d'impatience de partir de Pékin, qu'il avoit d'abord eu d'envie d'y prolonger son séjour. Un autre motif contribua à lui faire hâter son départ. Le Pei-Ho et les autres petites rivières du nord de la Chine, doivent une partie de leurs eaux aux neiges qui fondent, en été, sur le sommet des montagnes de la Tartarie. Tandis que les neiges continuent à fondre, les rivières sont profondes et propres à la navigation; mais vers la fin de l'automne, où les rayons obliques du soleil ont moins d'effet sur la terre, et où la fonte des neiges cesse, les rivières deviennent tout-à-coup si basses, et leur cours se rallentit tellement, qu'elles ne peuvent plus porter que des bateaux petits et peu commodes, même avant que le froid

ait changé en glace leurs eaux foibles et paresseuses.

Les mandarins qui accompagnoient l'ambassade, sachant bien qu'en Chine les voyages par terre étoient extrêmement incommodes et fatigans, sur-tout en hiver, hâtèrent tous les préparatifs, afin de pouvoir être à temps de s'embarquer sur le Pei-Ho, pendant qu'il étoit encore navigable.

Il fut décidé que l'ambassade se rendroit à Han-Chou-Fou, capitale de la province de Ché-Kiang, dont Chu-San forme une partie; parce que si, quand elle seroit à Han-Chou-Fou, on apprenoit que sir Erasme Gower l'attendoit encore à Chu-San, on pourroit aller le joindre en peu de jours, sinon, se rendre directement à Canton, afin de s'y embarquer pour l'Europe. Les mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin n'avoient point quitté l'ambassade, à laquelle ils étoient extrêmement utiles.

Lord Macartney demanda qu'ils continuassent à l'accompagner jusqu'au moment de son embarquement; et quoiqu'ils fussent particulièrement attachés à la province de Pé-Ché-Lée, on n'hésita pas à les lui accorder.

Les doutes et les soupçons que les ennemis des Anglais avoient inspirés au colao, et qu'ils avoient même tenté de faire parvenir jusqu'à l'empereur, procurèrent à l'ambassadeur un avantage plus grand encore que celui d'avoir auprès de lui les deux premiers conducteurs de l'ambassade. Le gouvernement chinois crut, ce semble, qu'il falloit qu'un homme digne de la plus grande confiance, fût chargé d'accompagner ces étrangers suspects, pendant le long voyage qu'ils alloient faire dans l'intérieur de l'empire, afin de veiller sur leur conduite, et de découvrir, s'il étoit possible, quels étoient leur caractère et leurs desseins. Le choix tomba sur le colao Sun-ta-zhin, dont nous avons parlé dans un des chapitres du précédent volume. Lorsqu'il avoit été envoyé sur les frontières pour traiter avec les agens de la Russie, il s'étoit acquitté de cette mission d'une manière très-satisfaisante pour la cour; aussi le jugea-t-on le plus propre à remplir une mission nouvelle à l'égard d'autres étrangers. Il avoit des manières ouvertes et engageantes, et ne paroissoit pas fait, du moins, pour adopter la haine et les préventions du légat. Le choix d'un homme de

ce rang pour accompagner l'ambassade, fut considéré, par les Chinois, comme un honneur qu'on lui rendoit, et ce fut de cette manière qu'on l'annonça à l'ambassadeur.

Dans la matinée du 7 octobre, Ho-Choung-Taung se rendit avec d'autres colaos dans un des pavillons qui sont en-dedans des portes de Pékin, afin de se séparer de l'ambassadeur avec les cérémonies d'usage. On dit à ce dernier plusieurs choses flatteuses de la part de l'empereur ; et les ministres qui représentoient ce prince, observèrent toute l'étiquette de la civilité chinoise. Ils dirent qu'ils espéroient que l'ambassadeur étoit satisfait du traitement qu'avoit reçu l'ambassade, pendant son séjour parmi eux ; et ils l'assurèrent que rien ne seroit oublié pour rendre son voyage agréable jusqu'au port où il devoit s'embarquer : en effet, on lui tint parole.

On mit sur une table deux tuyaux de bambou, couverts d'un drap jaune, et contenant des rouleaux de papier jaune, semblable à du vélin. L'un des rouleaux contenoit la liste des présens de l'empereur, et l'autre une réponse aux dernières deman-

des de lord Macartney. Les dispositions des hommes qui avoient été consultés sur cette réponse, et la promptitude avec laquelle on l'avoit faite, ne donnoient pas lieu de croire qu'elle fût favorable; mais quand même on eût eu quelqu'espoir qu'elle pût l'être, il auroit certainement été détruit par le silence qu'Ho-Choung-Taung garda à ce sujet; car s'il avoit accédé aux demandes de l'ambassadeur, il se seroit fait un mérite de le lui annoncer. En présence de l'ambassadeur, les deux rouleaux furent attachés avec des rubans jaunes sur les épaules d'un mandarin du cinquième ordre qui, pendant cette opération, se tint constamment à genoux. On le fit ensuite monter à cheval pour porter les deux rouleaux jusqu'à l'endroit où l'ambassade devoit s'embarquer.

La distance des rangs, en Chine, est tellement marquée, que les deux mandarins qui, depuis long-temps, accompagnoient l'ambassade, et qui n'étoient point d'un ordre inférieur, s'agenouillèrent pour prendre congé du colao. Quoique l'interprète eût été annoncé comme secrétaire de l'ambassade pour la langue chinoise, il étoit toujours obligé de se tenir debout devant

le même colao; et une fois, l'orgueilleux général de l'armée du Thibet le força de l'interpréter à genoux.

Après s'être séparé des ministres de l'empereur, l'ambassadeur, avec sa suite ordinaire d'Anglais et de Chinois, sortit de Pékin par une des portes du côté de l'est, et fut salué avec les honneurs accoutumés. Il marcha ainsi droit à Tong-Chou-Fou, afin de s'y embarquer sur le Pei-Ho.

L'air étoit alors bien moins chaud que la première fois que l'ambassade avoit passé sur la magnifique chaussée, par laquelle on sort de la capitale; aussi, aucun anglais ne se trouva trop pressé par la foule qui couvroit le chemin. Certes, il n'est pas nécessaire qu'il y ait des étrangers pour que ce chemin soit continuellement rempli de monde. Indépendamment du nombre immense de personnes employées à porter des provisions à Pékin, ou à en emporter des marchandises, la foule d'hommes qui accompagnent toujours les mandarins qui y arrivent ou qui en partent, et les lentes processions, particulièrement celles des funérailles, occupent souvent toute la largeur de la route.

On ne laisse enterrer personne dans l'enceinte de la ville; et la cérémonie de porter les morts en terre cause autant d'embarras aux portes de cette capitale, que le charroi des provisions pour les vivans. Quels que soient l'état et la fortune d'un chinois qui n'est point dans les emplois publics, il ne vit point habituellement avec éclat, et réserve ses principales dépenses pour les fêtes solemnelles, ou les événemens particuliers qui arrivent dans sa famille. Suivant les mœurs du pays, la mort d'un parent est certainement un des plus grands événemens. Les sentimens d'affection et de respect qu'on avoit pour ce parent tandis qu'il étoit vivant, ne s'éteignent point tout-à-coup dans l'ame de ceux qui le perdent. C'est une satisfaction, une consolation même, que de rendre des devoirs superflus aux manes de ceux qu'on regrette. Les vœux de la nature sont, à cet égard, confirmés et fortifiés par la morale et les loix de l'empire. Toute institution tendante à maintenir l'habitude du devoir des enfans envers ceux à qui ils doivent le jour, est sanctifiée par un précepte qu'on ne peut jamais négliger sans s'exposer à l'infamie.

Le premier convoi funèbre, que les Anglais rencontrèrent en sortant de Pékin, étoit précédé par plusieurs instrumens qui exécutoient une musique solemnelle. Ensuite venoient des personnes portant diverses enseignes. Il y avoit des étendards en soie, et des planches peintes, avec des caractères et des devises qui indiquoient le rang et les titres de celui qui n'étoit plus. Immédiatement en avant du cercueil marchoient les parens mâles, qui étoient soutenus par des amis, occupés à empêcher qu'ils ne se livrassent aux excès de la douleur, à quoi leur air sembloit annoncer qu'ils étoient disposés. On portoit au-dessus des pleureurs des parasols avec de longs rideaux. Lorsqu'un convoi se trouvoit vis-à-vis d'un temple ou d'un cimetière, plusieurs personnes étoient occupées aussitôt à brûler des morceaux de papier rond, couverts de légères feuilles d'étain. Suivant l'opinion populaire, ces feuilles, comme le denier qu'on offroit à Caron pour passer le Styx, doivent, dans les premiers instans d'une nouvelle existence, être employées à acheter les choses nécessaires à la vie.

Quoique, d'après leur doctrine philoso-

phique, les Chinois lettrés excluent toute idée contraire à la raison, et n'admettent pas même l'existence des êtres qui n'ont point de rapport avec nos sens, ils cèdent souvent à l'usage, et se conforment, dans la pratique, aux idées d'un foible vulgaire. Parmi beaucoup d'autres superstitions, les Chinois ont celle d'être très-scrupuleux sur le temps et le lieu où ils doivent enterrer les morts. Le délai occasionné par ces difficultés a souvent retenu long-temps les cercueils des riches, loin de leur tombeau. On en voit ainsi beaucoup dans des maisons et dans des jardins, où, en attendant qu'on les enterre, on élève un appentis pour les mettre à l'abri du mauvais temps. Mais la nécessité force les pauvres à vaincre leurs scrupules, et à porter promptement, et sans de grandes cérémonies, les restes de leurs parens dans leur dernière demeure.

Quelque différent que soit le sentiment qui agite l'ame des Chinois, à l'occasion du mariage, ils le célèbrent, à la vérité, d'une manière brillante et dispendieuse, mais avec beaucoup moins de pompe qu'ils n'en mettent dans leurs funérailles. La magnificence qui accompagne la célébration du mariage, doit

vraisemblablement son origine aux parens des époux. Ce sont eux qui ont pu naturellement désirer de donner de l'éclat à une union de leur choix. Ils ont voulu y mettre une solemnité qui contribuât à en rendre les liens plus sacrés et plus durables. Mais l'impulsion qui réunit les deux sexes n'a jamais eu besoin du secours des fêtes publiques. Le mystère sert beaucoup mieux l'amour, et est préféré pour ses solemnités.

Les Chinois ne regardent le célibat d'aucun sexe, comme une vertu. La constance est la seule sorte de chasteté qu'ils recommandent. Cependant les règles de la décence extérieure sont maintenues chez eux par l'exemple et les leçons de toutes les personnes qui ont de l'éducation et de la politesse. Quelque ressemblance qu'on trouve entre le paganisme de la Chine et celui de l'Indostan, le premier semble n'avoir emprunté de l'autre aucune de ces figures obscènes, sculptées quelquefois jusque sur le dehors des temples indiens, et représentées comme l'emblême des premiers desseins de la nature.

Un des anglais attachés à l'ambassade, eut, en partant de Pékin, le temps d'examiner un petit temple ouvert, situé sur l'un des

3 3.229 46e

3 s. 224
462

Digitized by Google

côtés de la chaussée. Il n'avoit pu prendre ce soin, dans l'empressement où l'on étoit en approchant de cette ville. Une figure sculptée, qu'il trouva dans le temple, lui parut représenter le lingam des Indous, ou leur dieu des jardins. Ce n'étoit, cependant, qu'une simple colonne, élevée perpendiculairement sur le dos d'un lézard grossièrement fait. La colonne n'étoit, sans doute, là que pour porter une inscription chinoise qui en couvroit presque tout un côté.

Si d'après les expressions libres, qu'on trouve fréquemment dans quelques-uns des écrivains les plus élégans de l'antiquité, et d'après les tableaux indécens qu'on a découverts parmi d'anciennes ruines, comme par exemple, à Pompeïa, ainsi que d'après les restes du culte obscène, pratiqué dans une partie obscure du même pays, et les usages effrontés de quelques tribus sauvages, si, dis-je, on doit inférer que la décence n'est un sentiment ni naturel, ni nécessaire, il faut avouer que c'est au moins un heureux artifice de la société, parce que quoiqu'elle n'exclue pas toujours le vice, elle cache sa turpitude, et ajoute au

charme et à la délicatesse des jouissances. Dans la pratique de cette vertu factice, les Chinois ont précédé et surpassé la plupart des nations.

A son arrivée à Tong-Chon-Fou, l'ambassade fut très-bien accueillie dans le même temple où elle avoit logé quelques jours, la première fois qu'elle avoit passé dans cette ville. Les principaux mandarins de Tong-Chon-Fou rendirent visite à l'ambassadeur, et le soir la ville fut illuminée avec de très-jolies lanternes. Les Anglais trouvèrent les troupes sous les armes devant le temple. Elles avoient différens habits uniformes. Il y en avoit de très-singuliers et très pittoresques, mais qui sembloient plutôt faits pour paroître sur le théâtre que pour aller au combat. Des gilets et des jupons piqués, des bottes de satin avec des semelles de papier très-épais, ont un mélange de grossièreté et de mollesse peu fait pour une vie guerrière. Mais le temple pouvoit se passer de leur secours. Il étoit bien en sûreté sous la protection plus puissante du *Men-Schin*, esprit qui le gardoit, et dont la figure étoit peinte sur la porte d'entrée. Des dessins de la même espèce, et auxquels on attribue le même pouvoir,

pouvoir, sont collés sur les portes d'entrée et les portes intérieures de la plupart des maisons chinoises.

Le peuple chinois sachant à combien de maux il est exposé, cherche de tous côtés ce qu'il croit pouvoir l'en préserver. Les ames, une fois ouvertes à la crédulité, acceptent avidement les secours surnaturels, qu'une religion nouvelle leur offre contre la violence du pouvoir, ou les calamités de la nature. La propre religion des Chinois n'a rien d'exclusif; et ils auroient, en grand nombre, embrassé le christianisme, s'ils avoient pu l'accorder avec leurs autres préceptes. Les jésuites qui vouloient permettre à leurs néophytes de pratiquer leurs anciennes cérémonies dans les demeures de leurs ancêtres, auroient bien mieux réussi que les antagonistes qui les condamnoient; car le principal reproche qu'un payen de la Chine fait à présent à ces antagonistes, c'est de négliger leurs aïeux. Les sacrifices de bétail, de volaille, d'huile, de sel, de farine, et d'encens, dont fait mention le *Lévitique*, sont connus et pratiqués par les Chinois. Ils ont aussi leurs lares et leurs pénates, comme les Romains; et en faisant des offrandes à

chaque nouvelle lune, ils rappellent l'expression du poëte latin :

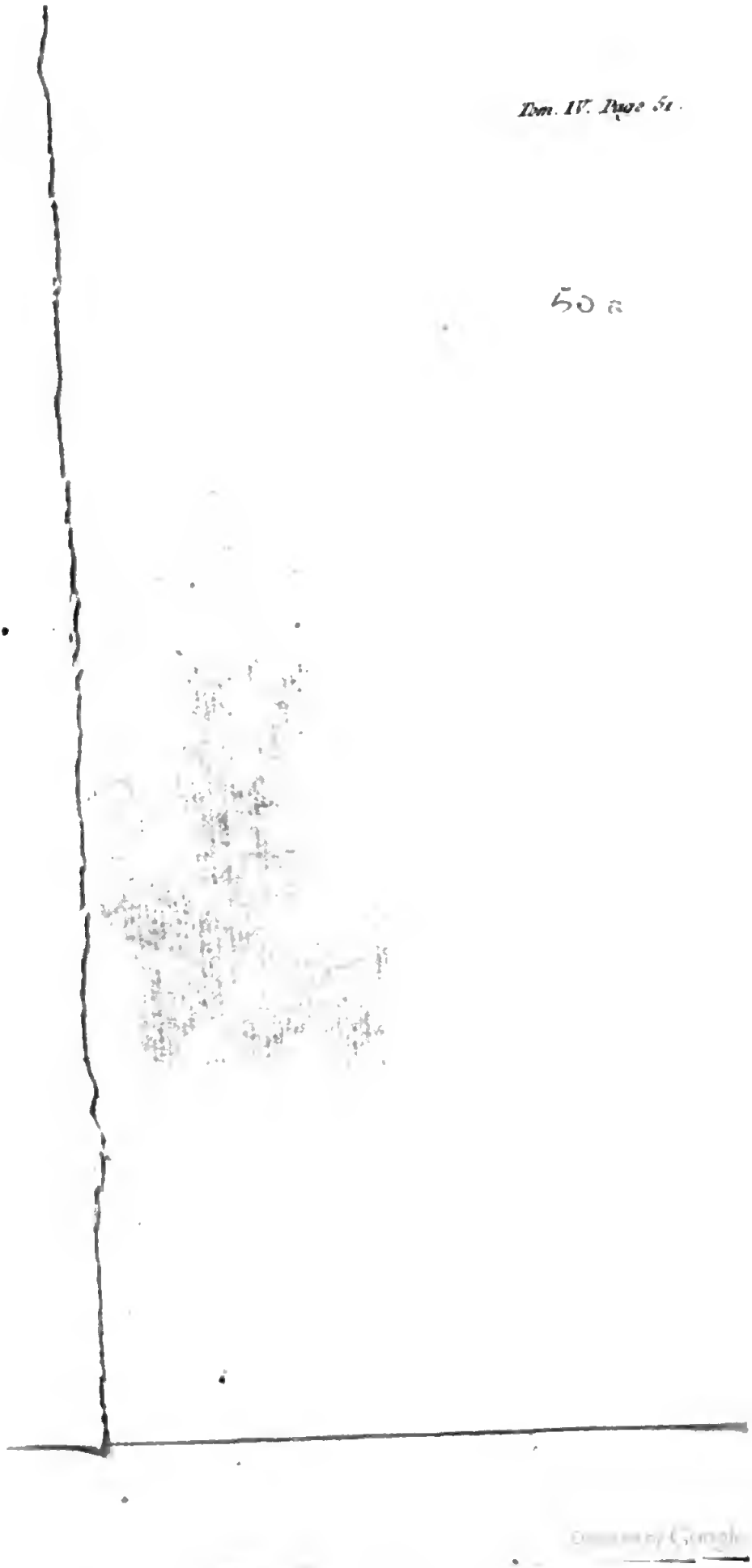
Cœlo supinas si tuleris manus nascente lunâ.

Puisque les Chinois ont un si grand penchant pour toutes les religions, il n'est pas surprenant que les Anglais aient trouvé, dans le temple de Fo, un prêtre étranger à la secte de cette divinité : il étoit disciple de Lao-Kiun (1), dont la doctrine diffère peu de celle d'Epicure. Ce Lao-Kiun disoit que vivre heureux étoit le premier but de l'homme, et qu'une indifférence absolue pour tous les événemens, étoit le plus sûr moyen d'atteindre ce but; qu'il ne falloit pas vainement réfléchir sur le passé ou s'inquiéter de l'avenir, parce que la plus sage occupation étoit de jouir des rapides momens de la vie.

A ces maximes qui, quand elles seroient vraies, ne pourroient guère être praticables, les prêtres ont joint beaucoup de rites et de prétentions, qui ont un but opposé : mais ils ont été obligés de le faire, pour acquérir de l'ascendant sur le peuple. Ils prétendent pouvoir prédire l'avenir, et fournir

(1) Lao-Kiun naquit 606 ans avant Jésus-Christ. (*Note du Traducteur.*)

50 a



Digitized by Google

des moyens de se garantir du mal. Ils ont leurs sectateurs et leurs temples, et portent un habillement qui les distingue des autres. Mais, d'ailleurs, ils sont réunis avec toutes les autres sectes, contre la religion simple et naturelle, ou plutôt la raison-morale de Çonfucius.

Indépendamment des divinités que nous avons dit, dans un autre chapitre, être dans le temple de Tong-Chou-Fou, on y remarque les statues de la paix et de la guerre, de la tempérance et de la volupté, de la joie et de la mélancolie, avec des figures de femme, représentant la fécondité et le plaisir. Devant ces statues, on voit tantôt un seul, tantôt plusieurs vases de bronze, dans lesquels les prêtres et les dévots brûlent des mèches parfumées et du papier couvert de feuilles d'étain.

Tandis que les principales personnes de l'ambassade achevoient de visiter le temple et la ville de Tong-Chou-Fou, les Anglais et les Chinois de leur suite, arrangoient tout ce qu'il falloit pour l'embarquement. Les yachts étoient déjà prêts. L'ambassadeur eut la satisfaction de voir que, pour qu'il pût descendre commodément la rivière, on avoit

tout préparé avec le même soin, la même attention, que lorsqu'il l'avoit remontée. Les présens donnés par l'empereur n'étoient pas de nature à causer tant d'embarras que ceux qu'on lui avoit portés; et il fallut peu de temps pour embarquer tout le bagage dans les bateaux. Un de ces bateaux fut chargé des voitures de l'ambassadeur, qu'on avoit démontées exprès. Il y avoit parmi ces voitures un très-beau carrosse de cérémonie, que l'ambassadeur avoit voulu offrir, en son nom, à l'empereur, et qu'il avoit, en conséquence, inséré dans la liste des présens remise aux mandarins. Trouvant ensuite qu'il convenoit mieux d'offrir quelque chose de sa propre main, il présenta au monarque deux montres enrichies de diamans. Cependant le carrosse étoit déjà à Yuen-Min-Yuen. L'empereur l'y ayant vu à son retour de Zhé-Hol, le renvoya avec un message poli, attendu qu'il n'acceptoit point deux fois des présens d'un particulier.

L'ambassade ne s'arrêta pas plus de vingt-quatre heures à Tong-Chou-Fou. Les eaux du Pei-Ho étoient déjà basses, et continuoient à diminuer. Si on avoit attendu quelques jours de plus, elles n'auroient pas

pu porter les yachts ; et il eût été également incommode de voyager par terre ou dans de petits bateaux.

Les yachts, dont on se servit dans cette occasion, étoient de la construction la plus légère possible, mais commodes pour les passagers. Il n'y avoit point, au-dessus des chambres, de logement pour les domestiques, et on ne pouvoit mettre que très-peu de bagage à fond de cale. Ils avoient soixante-dix pieds de long, et quinze de large, avec un fond plat; ils tiroient à peine dix pouces d'eau. Malgré cela la rivière étoit si basse, que le second jour du voyage il fallut, en quelques endroits, les faire passer de force. Indépendamment de la cause du décroissement des eaux, citée au commencement de ce chapitre, il y en a une autre qui n'est pas si constante, mais qui avoit lieu en cette occasion. La sécheresse avoit été si considérable que, depuis le mois de juillet, il étoit à peine tombé une ou deux fois de la pluie pour remplacer ce que l'évaporation faisoit perdre à la rivière. Depuis cette époque, il avoit été rare de voir un nuage. Le temps de la moisson est si peu pluvieux dans ces contrées, qu'on bat communément le grain sur une

aire, dans le milieu du champ même où on l'a recueilli.

Le thermomètre de Farenheit qui, au mois d'août, n'étoit presque jamais sur le Pei-Ho au-dessous de vingt-quatre degrés, ne s'élevoit pas à cinquante lorsque les Anglais y repassèrent (1). La campagne qui avoit été, en très-grande partie, couverte de *kowleang*, ou *grand millet*, offroit une moisson de millet d'une autre espèce. Sa tige courte bornoit moins la vue; et comme les voyageurs s'éloignoient des montagnes, situées à l'occident de Pékin, ils avoient en perspective une plaine immense, fertile, bien cultivée et remplie de villages.

Les yachts avoient encore fait fort peu de chemin, lorsque Van-ta-zhin se rendit à bord de l'ambassadeur pour lui apprendre que le colao Sun-ta-zhin venoit de recevoir une lettre de l'empereur, et qu'il désiroit de lui en faire part. Lord Macartney s'apperçut en même-temps que le yacht de Sun-ta-zhin s'approchoit très-vîte du sien; et voulant lui épargner la peine d'en sortir, il se rendit immédiatement à son bord. Il commença par rappeler à ce nouveau compagnon de voyage,

(1) Au commencement d'octobre.

les civilités qu'il en avoit reçues dans le Pou-Ta-La et dans les jardins de Zhé-Hol; et il lui en renouvela ses remercîmens. Après quoi, il lui dit qu'il s'étoit regardé comme très-heureux, en apprenant qu'il avoit été nommé pour lui faire l'honneur de l'accompagner dans le voyage de Chu-San.

Le colao reçut l'ambassadeur avec beaucoup de marques de considération, et témoigna le plus grand contentement d'avoir été choisi en cette occasion. Il lut ensuite une partie de la lettre de l'empereur, laquelle disoit: — « Qu'il falloit que Sun-ta-» zhin se chargeât particulièrement du soin » de l'ambassade; qu'on traitât avec beau-» coup d'attention et toutes les distinctions » convenables l'ambassadeur et sa suite, dans » leur voyage à Chu-San, où Sun-ta-zhin » les mettroit en sûreté à bord de leurs vais-» seaux; mais que si ces vaisseaux étoient » déjà partis, il accompagneroit l'ambassade » de la même manière, et pour le même » objet, jusqu'à Canton ».

Il étoit naturel de supposer que Sun-ta-zhin ne communiquoit pas ses instructions particulières qui, peut-être, étoient renfermées dans la même dépêche. Mais il en dit

assez pour faire entendre qu'on n'avoit pas fait partir la lettre par laquelle l'ambassadeur mandoit à sir Erasme Gower de l'attendre à Chu-San. La lettre écrite en anglais avoit été remise ouverte, au ministre. Celui-ci ne put point trouver à Pékin, parmi ceux qui n'appartenoient pas à l'ambassade, quelqu'un en état de lui traduire cette lettre. Quoique tout dût lui prouver que la lettre contenoit ce que l'ambassadeur lui avoit dit, et qu'il fût difficile d'imaginer quelle nouvelle indiscrète ou quelles injonctions dangereuses l'ambassadeur auroit pu donner alors à sir Erasme Gower, le colao Ho-Choung-Taung eut de si grands soupçons à cet égard, qu'il retint la lettre.

Cependant Sun-ta-zhin fut bientôt convaincu de la franchise avec laquelle l'ambassadeur lui expliqua la lettre, ainsi que de la nécessité de cette dépêche, et il écrivit à l'empereur pour qu'elle lui fût envoyée sans délai. Bientôt après l'ambassadeur prit congé de lui, et se retira dans son yacht, où, au bout d'une demi-heure, Sun-ta-zhin lui rendit sa visite. La conversation devint alors plus libre. Le colao apprenant que lord Macartney avoit demeuré trois ans en Russie,

parut ne pouvoir pas deviner quelles affaires publiques avoient exigé de si longues négociations. Sa surprise mit l'ambassadeur dans le cas de lui donner une explication des coutumes des nations européennes, à l'égard des relations pour lesquelles les divers souverains ont habituellement des ambassadeurs à la cour les uns des autres; ce qui entretient une bienveillance réciproque, et prévient les jalousies que pourroient occasionner des mal-entendus accidentels.

Les questions de Sun-ta-zhin ne paroissoient pas moins être l'effet de sa curiosité personnelle, que du désir de communiquer à l'empereur tout ce qu'il pourroit recueillir dans la conversation de lord Macartney, relativement aux Anglais, et aux autres nations européennes qui trafiquent en Chine. On pouvoit juger, d'après la correspondance journalière de l'empereur, combien l'ambassade captivoit son attention; et l'ambassadeur s'appercevoit aisément qu'en s'entretenant familièrement avec ce prince, par l'organe du loyal Sun-ta-zhin, il réussissoit mieux à détruire les préventions du gouvernement chinois contre les Anglais, et conséquemment il avançoit davantage vers le principal but

de sa mission, que ses conférences gênées ne l'avoient permis durant son séjour à la cour. Les visites réciproques de l'ambassadeur et de Sun-ta-zhin furent fréquemment répétées. Au premier signal, leurs yachts s'abordoient, et le chinois ou l'anglais passoient aisément de l'un à l'autre. Dans ces occasions, Sun-ta-zhin lisoit souvent des passages des lettres que lui écrivoit l'empereur, et qui contenoient quelques expressions gracieuses pour l'ambassadeur et pour sa suite, à l'occasion du compte que Sun-ta-zhin lui avoit rendu de leur manière de se conduire et de leurs dispositions. Il est probable que ce chinois avoit découvert que le portrait que le légat avoit fait d'eux, étoit noirci à dessein ; et une telle méchanceté suffisoit pour engager une ame comme la sienne à parler des Anglais d'une manière aussi favorable que l'exigoient ses propres observations et son opinion.

Non-seulement Sun-ta-zhin avoit l'ame remplie d'une générosité naturelle, mais son goût pour la littérature contribuoit à corriger les préjugés étroits et nationaux qu'avoient pu lui inspirer, et son éducation, et les maximes, et les sentimens des personnes

avec lesquelles il vivoit. Il avoit toutes les connoissances qu'on peut puiser dans les livres chinois et tartares-mantchous. Parmi tous les mandarins qu'avoit eu occasion de voir l'ambassadeur, il étoit le seul qui voyageât avec une bibliothèque. Poli dans ses manières, il croyoit, cependant, qu'il lui étoit nécessaire d'user de tous les priviléges attachés à son rang. Il avoit le titre de colao, et il étoit, de plus, décoré du manteau jaune, qui ressemble à un *spencer* (1), et qu'il portoit par-dessus sa robe. Ce manteau est maintenant la plus haute distinction connue en Chine, et il imprime à celui qui le porte un caractère, en quelque sorte sacré. Le clergé de Zhé-Hol, pauvre, ignorant, et très-irrégulier dans ses mœurs, ne peut conséquemment être respecté, et ne retire aucun avantage d'être entièrement vêtu de jaune : mais une partie d'habillement de cette couleur, procure à tout autre homme le respect et la considération de tous les rangs.

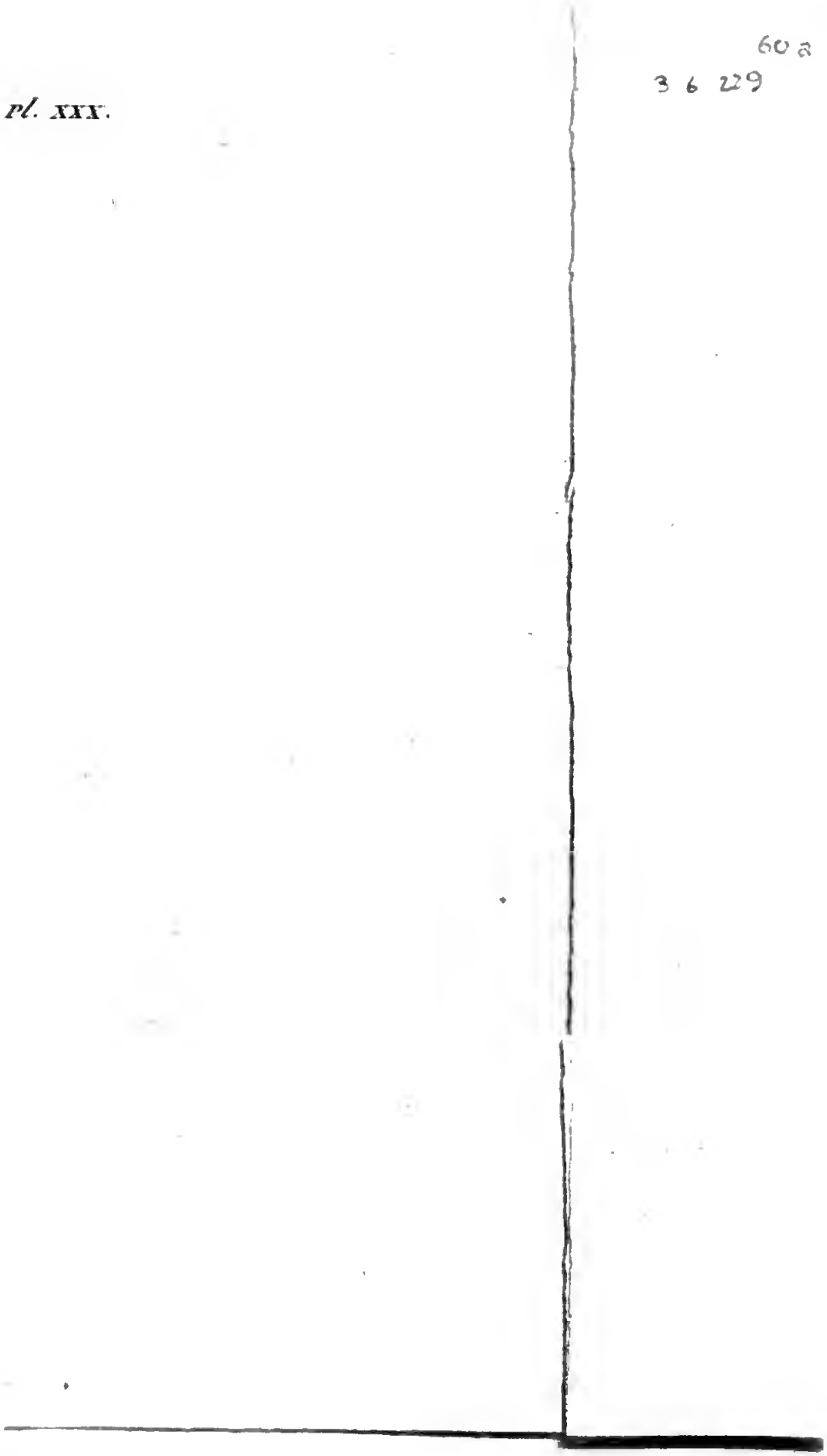
(1) On sait que le spencer n'est qu'un gilet qu'on porte par-dessus l'habit. Il me semble que les Anglais auroient pu emprunter des Chinois une manière de se vêtir plus commode et moins bizarre. (*Note du Traducteur.*)

Quoiqu'honorés du titre de grands, Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin évitoient de se trouver chez l'ambassadeur lorsque Sun-ta-zhin lui rendoit visite, parce qu'ils étoient obligés de se tenir debout en sa présence. L'interprète ayant une fois voulu hasarder de s'asseoir devant lui, il le fit aussitôt rentrer dans le devoir.

Les mandarins inférieurs et les gardes qui accompagnoient l'ambassade n'osoient point, comme auparavant, tenter d'empêcher les principaux anglais de faire des excursions à terre. Il est vrai que ceux-ci étoient très-attentifs à ne commettre aucune indiscrétion, et à ne point retarder la marche des yachts. D'ailleurs, de Tong-Chou-Fou à Tien-Sing, le pays n'étoit pas nouveau pour eux, encore que la différence des saisons et des cultures en eût un peu changé l'aspect. Les champs étoient brûlés par une longue sécheresse. Mais comme, en quelques endroits, le lit de la rivière est élevé au-dessus de la campagne voisine, parce que l'eau dépose continuellement de la terre dans le fond, et parce qu'on construit sans cesse de nouvelles levées pour empêcher les débordemens, cette campagne s'arrose avec peu de

60 a
3 6 229

Pl. XXV.



difficultés, et on a pour cela pratiqué des écluses sur les bords de la rivière, comme on l'auroit fait dans les murs d'un canal élevé.

Dans les endroits où la rivière est de niveau avec la campagne, les cultivateurs emploient quelquefois une plus fatigante manière d'arrêter l'eau. Deux hommes se placent vis-à-vis l'un de l'autre sur deux hauteurs un peu avancées dans la rivière, et tenant chacun deux cordes attachées à un panier, ils balancent ensemble long-temps et avec force ce panier; et lorsqu'ils ont assez d'élancement, ils jettent l'eau dans un réservoir creusé à côté de la levée. Ensuite ils la conduisent par des rigoles dans les endroits qu'ils veulent arroser. Quelquefois on se sert d'une longue perche placée en travers dans la fourche d'un poteau, qui tourne sur un pivot. Il faut qu'un bout sorte beaucoup plus que l'autre pour qu'elle serve de lévier; et alors on attache au bout le plus court, un seau qu'on fait plonger dans la rivière, et qu'on lève ensuite pour le vider dans le réservoir: malgré la pesanteur de l'eau, il ne faut pour cette opération qu'une légère force appliquée à l'autre extrémité de la perche.

Les habitans des rives de Pei-Ho ont l'air très-pauvres, à en juger par leurs maisons et par leurs vêtemens. Mais leur bonne humeur prouve qu'ils ne manquent pas des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'ils ne regardent pas leur état comme l'effet de quelqu'injustice exercée envers eux, sentiment qui ne laisse pas ordinairement l'homme tranquille. Leur pauvreté n'est pas non plus due à la stérilité des champs que cultive leur industrie: mais leur population est trop nombreuse pour que chaque famille ait une assez grande portion de terre pour pouvoir se procurer toutes les commodités de la vie. On en réserve fort peu pour élever des animaux. Les Chinois sont sans doute convaincus de ce qu'affirme Adam Smith; — « C'est qu'un champ médiocrement fertile, qui rapporte du bled, produit » de quoi nourrir plus d'hommes que le » meilleur pâturage de la même étendue où » l'on élève des animaux; car, si sa culture » exige plus de travail, ce qui reste après » avoir ôté la semence et payé les frais d'exploitation, est aussi beaucoup plus considérable. »

Les Anglais virent quelques coins de terre

où l'on faisoit paître des moutons. Mais on en fait venir de la Tartarie un bien plus grand nombre, ainsi que beaucoup de gros bétail. Les animaux de cette dernière espèce, élevés en Chine, sont nourris avec de la paille de bled, coupée par petits morceaux. Le peuple ne mange que très-peu de viande qu'il mêle avec les végétaux pour leur donner un peu de goût. Le lait, le beurre, le fromage, principale ressource de la vie pastorale, sont peu connus des Chinois. Quand l'ambassadeur et les principales personnes de sa suite désirèrent d'avoir du lait, il ne fut pas très-aisé de trouver un homme qui s'entendît à soigner les vaches. Cependant, il s'en présenta un, et il fut mis, avec deux vaches et le fourrage nécessaire, dans un bateau qui suivoit les yachts.

Dans cette saison, la plus grande partie de la récolte de *kow-leang* (1) étoit déjà serrée. La première opération qui suit celle de la moisson, est de fouiller à la houe les racines de kow-leang; et comme dans tout ce qu'il font, les Chinois sont extrêmement méthodiques, et qu'ils connoissent, par expérience, les avantages qui résultent de

(1) Grand millet.

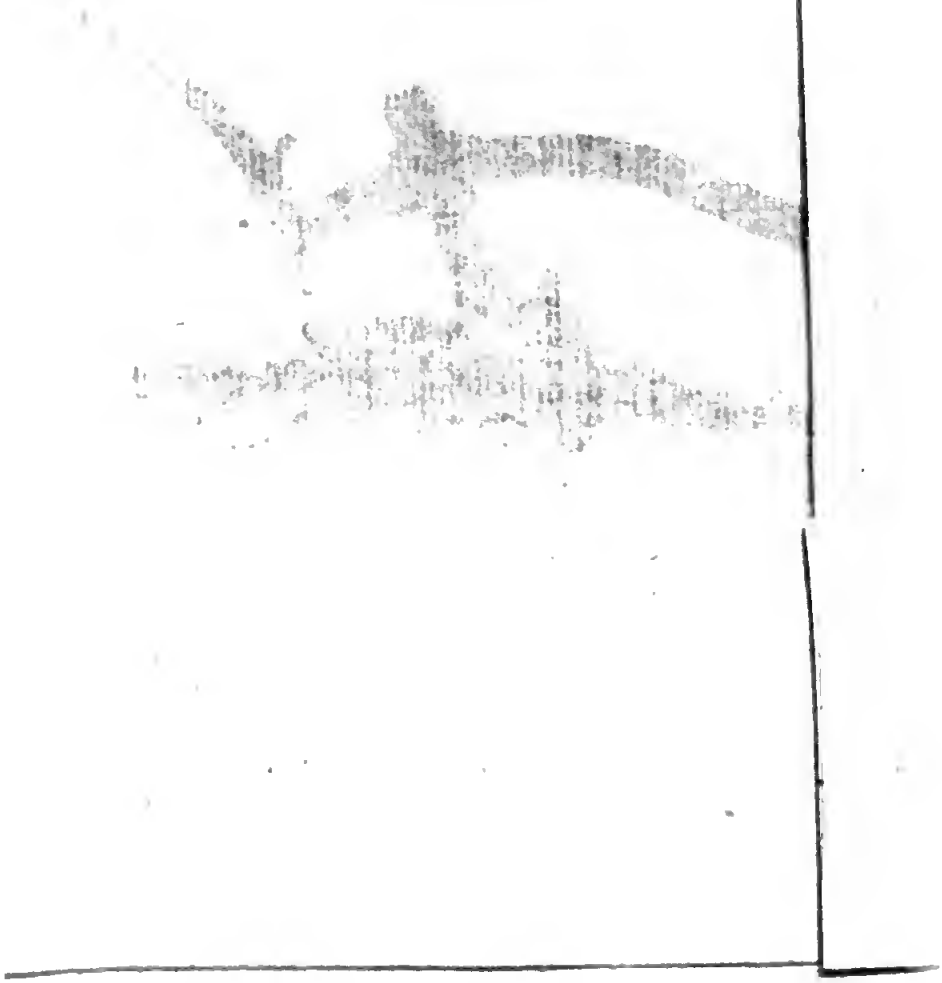
la division du travail, cette opération est régulièrement exécutée de la manière suivante : Un homme s'avance en ligne directe et enlève de chaque côté, à coups de houe, un rang de racines. Un second marche ensuite, et dégage ces racines de la terre qui y est adhérente; et enfin, un troisième s'occupe à rendre la terre meuble dans l'espace qui est entre les rangs. Par ce moyen, un seul buffle suffit pour y traîner la charrue. Les racines de kow-leang sont quelquefois brûlées sur le sol, et l'on en étend ensuite les cendres. Mais quand le chauffage est rare, on emporte ces racines pour les brûler dans les maisons.

La terre étant dans un état de culture continuel, les charrues de la construction la plus simple suffisent pour tout ce qu'on a besoin d'en faire. Quand le sol est très-léger, des hommes et des femmes s'attachent eux-mêmes à la charrue, et labourent. Cette charrue n'a pas besoin de coutre, attendu qu'il n'y a point d'herbes à séparer. Le soc qui ouvre la terre est terminé en courbe : ce qui fait le même effet que l'ais qui, dans les charrues d'Europe, sert à retourner la terre. Cette partie du soc chinois est quelquefois

64 a
3. 6 229

Pl. XXXI.

64



quefois de fer, et plus souvent de cette espèce de bois qu'à cause de sa dureté on nomme bois de fer.

Après trois jours de navigation, les yachts arrivèrent dans l'endroit jusqu'où remonte la marée. Le reflux, accélérant le courant de la rivière, les porta le lendemain à Tien-Sing. Là, le légat qui, jusqu'alors, avoit voyagé avec l'ambassade, mais qui, intimidé par la présence de Sun-ta-zhin, ne s'étoit aucunement mêlé de la diriger, s'en sépara enfin, ou plutôt disparut sans prendre congé, et sans mettre les Anglais dans le cas de le remercier des services qu'il savoit bien lui-même ne pas leur avoir rendus.

Ce fut aussi là que l'ambassade prit une nouvelle route. Au lieu de suivre le même bras du Pei-Ho jusqu'à la mer, elle tourna à droite, vers le sud, et passa devant l'embouchure de la rivière When-Ho, qui, comme le Pei Ho, vient des montagnes de la Tartarie, et tombe dans le grand bassin de Tien-Sing. Les yachts furent trois heures à traverser la multitude de jounques qui étoient à l'ancre dans ce bassin, et ils entrèrent dans la rivière Yun-Leang-Ho, dont il a déjà été question. Sur les bords de cette

rivière, les faubourgs de la *Cité Céleste* (1) occupent un grand espace. On y avoit construit un pavillon pour recevoir l'ambassadeur, et placé, dans l'endroit où il devoit débarquer, une porte triomphale. Une collation de fruits et de confitures l'attendoit dans le pavillon. La foule des spectateurs n'étoit pas moins grande cette fois-ci que la première fois qu'il passa à Tien-Sing.

Derrière la ville de Tien-Sing s'étend une plaine vaste et sablonneuse, couverte de petites tombes dont le nombre est incalculable. C'est le cimetière public; et les limites n'en sont si reculées, que parce que le respect que les Chinois ont pour les morts, les empêche d'ouvrir une fosse dans l'endroit où la moindre trace indique qu'il y en a eu une première.

Le Yun-Leang-Ho se nomme aussi *Eu-Ho*, c'est-à-dire, la précieuse rivière. Son cours, auprès de Tien-Sing, est entre deux chaussées extrêmement élevées, et inclinées, du côté de l'eau, comme un glacis. Sur le haut de chacune de ces levées, qui ont plusieurs milles de long, est un très-joli chemin, garni de gravier, et ombragé par

(1) Signification du nom de *Tien-Sing*.

des rangs de grands saules, de hauts peupliers, de trembles, et d'arbres fruitiers, principalement de pruniers. Le long des levées, la campagne est cultivée comme un jardin. Il y a sur-tout beaucoup de légumes.

Le courant étoit si fort, que pour le vaincre il fallut employer dix-huit ou vingt hommes à haler chaque yacht. Malgré cela on ne faisoit pas plus d'un mille par heure. Mais l'aspect charmant de la campagne dédommageoit un peu de la lenteur de cette navigation. Dans d'autres endroits, la rivière s'élargissoit d'environ quatre-vingts pieds, et le courant opposoit alors moins de résistance.

D'après une tradition, conservée parmi les marins qui naviguent sur le Yun-Leang-Ho et les habitans qui sont sur ses bords, cette rivière étoit jadis deux fois plus profonde qu'elle n'est à présent. Une partie du fleuve Jaune suivoit alors son cours, et tomboit dans le bassin de Tien-Sing. Maintenant, tout ce grand fleuve va se jeter dans la mer Jaune à plus de cent milles de distance de la Cité Céleste.

Les postes militaires du Yun-Leang-Ho, ne sont séparés que de quelques milles. Les

soldats qui y sont stationnés doivent protéger le commerce intérieur des provinces et les voyageurs contre les voleurs et les pirates. Un soldat chinois porte l'épée du côté droit et la pointe tournée en avant ; et il la tire du fourreau en mettant sa main droite en arrière.

Le sol que les Anglais virent, en partant de Tien-Sing, est sablonneux ; mais on ne peut le creuser à un pied de profondeur, sans trouver l'eau en abondance. L'on y voit, à peu de distance les uns des autres, des canaux de différente grandeur. Quelques-uns portent leurs eaux à la rivière, et d'autres y prennent naissance.

Tandis que les Anglais remontoient le cours du Yun-Leang-Ho, il y eut une différence remarquable entre la hauteur du thermomètre pendant la nuit, et celle où il étoit dans le milieu du jour. Quelquefois, au lever du soleil, la liqueur ne s'élevoit guère au-dessus de quarante degrés de l'échelle de Farenheit, et à midi elle approchoit de quatre-vingts. Ces vicissitudes commencèrent à affecter la santé de quelques anglais : mais la maladie d'un petit nombre de gardes étoit causée par trop de plénitude, et par le défaut d'exercice.

En passant près de quelques villages, les voyageurs virent des femmes assises devant leur porte, occupées à filer du coton au rouet. Quelques-unes travailloient à la moisson ; et on ne pouvoit guère les distinguer des hommes par la délicatesse de leurs traits ou de leur teint. Suivant M. Hickey, qui, dans le cours de sa profession, observa particulièrement les formes du corps, « la personne de ces » femmes est entièrement le contraire de ce » qu'on considère en général comme beauté » ou élégance dans leur sexe. Leur tête est » grosse et ronde, et leur petite stature » ne paroît pas avoir plus de six fois la » longueur de la tête. Leur taille est entiè- » rement cachée par leurs robes amples. » Elles portent de grandes culottes, qui » vont depuis la hanche jusqu'au bas de la » jambe ; et de la cheville au bout du pied, » tout est couvert de liens. »

Les femmes dont les formes du corps sont plus élégantes, ne s'exposent probablement pas aux rudes travaux de la campagne. Une coutume qui subsiste, dit-on, en Chine, doit rendre la beauté rare dans les classes inférieures. On assure que les jeunes filles, distinguées par leur figure ou par les grâces

du corps, sont, dès l'âge de quatorze ans, achetées à leurs parens, pour l'usage des gens riches ou puissans. Les principaux Anglais de l'ambassade virent, par hasard, quelques-unes de ces femmes ; et d'après la blancheur et la délicatesse de leur teint, la beauté et la régularité de leurs traits, ils jugèrent qu'elles avoient droit d'être admirées. Celles qui ne paroissent pas ordinairement dans la foule, mais que la curiosité faisoit sortir de leur maison pour voir passer les étrangers, étoient quelquefois obligées de se retirer à cause des huées des hommes, qui sembloient leur reprocher de s'exposer à la vue des Barbares.

Après avoir parlé des petits yeux qu'on attribue, en général, aux Chinois des deux sexes, M. Hickey ajoute : « La plupart des » hommes ont le nez court et retroussé, les » os des joues gros, la bouche grande et le » teint brun et sale. Tous, sans exception, » ont les cheveux noirs, et si épais, si forts, » qu'auprès d'eux, ils comparent ceux des » Européens au poil des plus petits animaux. » Les Chinois portent souvent des moustaches, et laissent croître sur leur menton » un brin de barbe qui descend très-droit. »

Les Anglais remarquèrent que la saison de la moisson occasionnoit une gaieté générale parmi les Chinois des deux sexes. Ils paroissoient bien sentir qu'ils travailloient pour eux-mêmes. Beaucoup de paysans sont propriétaires des terres qu'ils cultivent. On ne voit point parmi eux de ces fermiers spéculateurs qui cherchent, par des monopoles et des combinaisons, à tirer un grand parti de leur récolte, et à triompher, par leurs richesses, du pauvre cultivateur, jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin réduit à l'état de simple manœuvre. Les avantages qui résultent du voisinage de la rivière, consolent un peu les paysans de l'oppression des mandarins, qui les obligent fréquemment à traîner pour un mince salaire, les bateaux qu'emploie le gouvernement.

La rivière serpentoit dans une plaine riche et bien cultivée, qui n'avoit de bornes que l'horizon. Là, le kow-leang et les autres espèces de millet sembloient, comme sur les bords du Pei-Ho, être la principale production. Les maisons de presque tous les villages étoient entourées d'une épaisse clôture de tiges de kow-leang, destinées, sans doute, à être employées contre le froid, qui s'ap-

prochoit rapidement, quoiqu'on ne fût encore qu'à la mi-octobre.

Les villages sont quelquefois aussi grands que des villes européennes ; mais quand ils ne sont pas entourés de murailles, les Chinois n'en font pas grand cas, et ils ne les comprennent point dans l'un des trois ordres de leurs cités.

Quoique les yachts remontassent lentement le cours de la rivière, les voyageurs n'étoient presque jamais une demi-heure sans découvrir quelque nouveau village. La plupart des maisons de ces villages ne sont faites que de bousillage, ou de masses de terre imparfaitement cuites au soleil, et moulées entre des planches, qu'on y laisse attachées, jusqu'à ce que les murs aient assez de solidité pour supporter un toit. Quelquefois les murs sont simplement d'osier, avec un crépi d'argile. Les toits sont, en général, de chaume et quelquefois de gazon. Les appartemens sont divisés par des treillis, et tapissés de large papier, sur lequel on voit des figures de divinités ou des colonnes de sentences morales. Chaque maison a tout autour d'elle un espace vide, entouré de palissades ou de tiges de kow-leang : tout

cela est fait avec un ordre, une propreté qui attestent l'industrie du propriétaire, et suffisent pour que le spectateur trouve moins désagréable les matériaux grossiers qui composent ces demeures.

Les villes sont enceintes de murailles, plus hautes, pour la plupart, que les maisons qu'elles renferment. Ces murailles forment, en général, un carré, dont les quatre côtés font face aux quatre points cardinaux. Les portes sont distinguées par les noms de porte de l'est, de l'ouest, du nord et de sud, suivant leur position, et le nom est gravé sur une pierre au-dessus de la porte. Les rues sont ordinairement étroites, et il n'y a dans les villes aucune espèce de place, ou de grand espace vide. Les vastes édifices y sont en petit nombre, et consacrés à des usages publics, ou habités par les principaux mandarins revêtus de l'autorité. Les loix somptuaires de la Chine règlent les demeures aussi bien que les vêtemens des gens riches. Suivant une maxime de cet empire, laquelle est bien loin d'être universellement adoptée ailleurs, plus le palais du riche est spacieux, plus la cabane du pauvre est rétrécie; et plus les établissemens du premier sont splendides;

plus la condition de l'autre devient misérable, parce que, plus on emploie de travail à fournir aux superfluités, moins il en reste pour se procurer les choses nécessaires à la vie.

Les maisons sont, en général, d'une construction simple, et n'ont qu'un étage. Les fondemens sont de pierre de taille ou de granit, qu'on tire des montagnes les moins éloignées. Les briques qui servent à construire ces maisons, sont d'une terre choisie, et cuites dans des fourneaux chauffés avec du bois ou du charbon-de-terre. Les toits sont en tuiles, faites avec le même soin que les briques. Ils ont des rangs de tuiles concaves, et des rangs de tuiles convexes, qui forment autant de sillons où toutes les tuiles sont bien liées avec du mortier d'argile.

Le mélèze est ordinairement le bois qu'on emploie dans la construction des maisons. Il croît sur des montagnes qui sont trop froides et trop escarpées pour admettre un autre genre de culture. Les fenêtres sont petites, et garnies de papier au lieu de vitres. Les Chinois ne font point entrer du fer dans la construction de leurs maisons : à peine y a-t-il un clou. Le rez-de-chaussée n'est point

planchéïé, mais earrelé avec de grands carreaux de marbre ou de briques.

Les édifices publics et élégans sont entourés d'un rang de colonnes de mélèze, parallèle aux murs extérieurs; ce qui forme un péristile tout autour du bâtiment. Le toit repose alors sur le mur, et il y a un avancement soutenu par les colonnes. Dans les maisons particulières, il y a quelquefois un double, et même un triple toit, élevé de quelques pieds seulement au-dessus de l'autre.

Tous les édifices publics et la plupart des palais, ont leurs principales portes et leurs fenêtres tournées vers le midi. Les bâtimens publics les plus remarquables, sont, dans chaque ville, une salle d'audience, où l'on entend ceux qui ont à se plaindre, et où l'on administre la justice; un collège, où les étudians sont solemnellement examinés et reçoivent les premiers degrés; des temples pour le culte public de diverses sectes; des greniers, où l'on tient du grain en réserve pour les temps de disette; enfin, une bibliothèque publique.

Les maisons ordinaires ont des façades sans colonnes; et devant celles où il y a des boutiques, on plante deux longs poteaux,

peints, dorés, et portant des planches avec de grands caractères d'or, et des peintures analogues aux marchandises qu'on vend. Les caractères sont pour les passans lettrés, et les peintures pour les ignorans. L'intérieur des maisons a peu d'ornemens, et les ameublemens sont fort simples. Chaque meuble ou ustensile de bois, est peint en rouge et vernissé.

Dans les grandes rues et dans une partie des faubourgs des villes que traversèrent les Anglais, on voyoit le mouvement, l'activité du commerce, dû en partie à la proximité de la rivière de Yun-Leang-Ho, où l'on voit sans cesse passer des bateaux. Il y en a aussi à l'ancre devant les villages, ainsi que devant les villes.

Chaque ville est mise sous la protection de certaines étoiles ou constellations, dont les Chinois comptent vingt-huit. Mais ils ont, en outre, une division d'étoiles qui répondent aux signes du Zodiaque, et qu'ils appellent *les douze demeures du Soleil.* Il n'est pas surprenant que, sous un ciel aussi pur que celui des Chinois, dès les premiers momens où la société a commencé à se civiliser, où un plus petit nombre de combinaisons civiles, une plus petite population

donnoient moins d'occupation à chaque individu, et où, avec un travail bien moins pénible, l'homme obtenoit de la terre de quoi suffire à sa subsistance ; il n'est pas surprenant, dis-je, que ce peuple ait employé une partie de son temps à contempler les astres brillans qui l'éclairent.

Les Chinois n'ont point emprunté des autres nations ce qu'ils savent de ces astres, ainsi que le prouvent les noms par lesquels ils les distinguent, noms qui sont analogues aux coutumes et aux événemens de leur pays. On trouve encore quelques-unes de leurs anciennes monnoies, sur lesquelles sont des caractères indiquant les demeures du soleil. Par l'observation, ils parvinrent, en peu de temps, à connoître le véritable nombre de jours de l'année solaire, ainsi que d'autres périodes et phénomènes des cieux. Mais ils tombèrent promptement dans les illusions de l'astrologie, dont les prophéties et les promesses magnifiques leur firent perdre le goût des travaux patiens et réglés de la science astronomique. Leurs astrologues prétendent savoir prédire toutes les variations de la température dans les diverses saisons de l'année ; et ils ne manquent pas de les

publier dans leurs almanachs, ainsi qu'on a coutume de le faire dans ceux d'Europe. Ils y marquent, de plus, les jours heureux et les jours malheureux pour toutes les entreprises possibles. L'attachement du peuple pour ces absurdités, est fortifié par le moindre rapport de l'événement avec la prédiction, tandis que toutes les fois que cet événement et cette prédiction ne s'accordent pas, on l'impute non à l'infaillibilité de l'art, mais à l'ignorance de celui qui le pratique. On consulte beaucoup de nouveaux oracles, afin de voir s'ils se rencontreront avec la première prédiction. Ainsi, ce qui devroit mettre un terme à la crédulité des dupes de ces impostures, ne sert qu'à accroître l'occupation de ceux qui en font leur emploi. Ils en retirent beaucoup de profit, pendant qu'elles coûtent aux autres et de l'argent, et de l'inquiétude. C'est un impôt volontaire mis sur la superstition.

Il n'y a, en Chine, aucune taxe légale qui ait rapport à la religion. La religion prescrit cependant des cérémonies qui prennent nécessairement du temps; et elle ordonne des offrandes qui occasionnent de la dépense. Ces offrandes ont lieu les jours de la nouvelle

et de la pleine lune, au printemps et en automne, ainsi qu'au commencement de l'année. Dans cette dernière occasion, sur-tout, on dépense beaucoup. Il s'effectue aussi quelque bien. Des liaisons interrompues se renouvellent; des amis brouillés se reconcilient; tout date d'une nouvelle époque. Le plus pauvre villageois se prépare dans les mois précédens à rendre un moment sa vie agréable, après en avoir si long-temps traîné le fardeau. Cependant les Chinois n'ont point de jours fixés pour un repos périodique. Aussi on doit en conclure que le travail ordinaire du peuple n'est pas souvent interrompu.

Les Chinois sont, en général, plus propres à supporter un travail modéré avec peu d'interruption, que la plupart des Européens d'une classe inférieure. On leur donne de bonne heure de meilleures et de plus saines habitudes. Ils restent plus long-temps sous la direction de leurs parens. Ils sont, pour la plupart, sobres; ils se marient jeunes; ils sont moins exposés aux tentations du libertinage, et moins sujets à contracter des maladies qui corrompent les sources de la vie. Leur manière de vivre est plus régulière et plus uniforme.

On estime, d'après l'autorité des faits et de l'observation, que malgré le luxe empoisonneur auquel s'abandonnent les Enropéens riches, et malgré les maladies que leur occasionnent le trop de bonne chère, le défaut d'activité et le vice, ils vivent, en général, dix ans de plus que les hommes d'une classe inférieure; parce que ceux-ci sont usés avant le temps, par la fatigue, et que leur pauvreté les empêche de se procurer tout ce qui est nécessaire à leur subsistance et à leur entretien. Ils sont, en outre, plus exposés aux inclémences de l'air et aux accidens, et moins précautionnés contre leurs effets, ainsi que plus sujets aux maladies dont ils ont moins le temps et les moyens de se faire guérir.

Les Chinois n'ont point de dimanche, ni même de division qui ait quelque rapport avec les semaines. Leurs temples sont ouverts chaque jour pour recevoir les dévots. Il y a eu de ces dévots qui ont fait quelques fondations peu considérables pour l'entretien du clergé. Mais aucune terre n'est sujette à la dîme ecclésiastique. Sous le dernier règne, le gouvernement a substitué un impôt sur les terres à celui de la capitation, comme plus proportionné aux facultés des individus.

Il

Il y a aussi une taxe sur la plupart des marchandises d'importation, et sur toutes les choses de luxe: mais les droits étant confondus avec le prix de chaque article, le consommateur s'en apperçoit rarement. Un droit de transit est aussi perçu sur les marchandises qui passent d'une province à l'autre. Chaque province de la Chine peut être comparée à un royaume d'Europe, et est distinguée par quelques denrées ou par quelques manufactures particulières. Les envois qu'on fait de ces denrées et des produits de ces manufactures, forment le grand commerce de l'intérieur de l'empire, et portent les droits à une somme considérable. Les présens des tributaires et des sujets de l'empereur, et la confiscation des biens des coupables opulens, sont comptés dans l'énumération des ressources du trésor public. Les impôts, tels que celui qui est sur le riz, sont reçus en nature. Les différentes espèces de grains, qui servent à la subsistance des classes les plus pauvres de la société, sont exemptes d'impôts. Tel est, par exemple, le froment, auquel les Chinois préfèrent toujours le riz.

Lorsqu'en remontant le Yun-Leang-Ho, les Anglais arrivèrent près de San-Chou, ils

apperçurent des champs de bled-froment, les premiers qu'ils eussent vus depuis qu'ils étoient en Chine. Le bled n'avoit encore qu'environ deux pouces de hauteur : mais, quoique la terre où il étoit semé fût aride et sablonneuse, et qu'il n'y eût pas eu de pluie depuis trois mois, il poussoit très-bien. Il étoit proprement semé dans des rigoles, faites par le semoir, méthode qu'on a dernièrement essayée dans quelques parties de l'Angleterre. Celle de semer le bled en le jetant au loin, n'est que très-accidentellement employée par les Chinois. Ils ont trouvé qu'elle faisoit perdre une très-grande quantité de grain, et que la récolte en diminuoit de beaucoup, parce qu'alors on voit des endroits où le bled pousse par touffes, tandis qu'il y en a d'autres qui restent presque vides. Le semoir occupe les femmes et les enfans des cultivateurs à un travail qui n'exige que très-peu de force. Une des personnes de l'ambassade calcula que ce qu'on épargnoit en Chine, en semant le grain avec un semoir, au lieu de le jeter au loin, suffiroit pour nourrir tous les sujets de la Grande-Bretagne en Europe.

Les Chinois ne tracent jamais des sillons

dans leurs champs. Ils sèment leur grain sur une surface unie. Quelqu'avantage qu'il puisse y avoir à faire écouler les eaux de la pluie, par des sillons, dans un terrain qui n'a point de pente, c'est une erreur que de croire que la récolte sera augmentée si l'on étend la surface du sol par la courbe que forme la hauteur des sillons, puisque les plantes qui croissent perpendiculairement ne peuvent pas être en plus grande quantité sur une courbe que sur sa base. D'ailleurs, il y a une perte de terrain réelle dans le fond des sillons, attendu que les plantes qui y croissent, sont toujours foibles, chétives et languissantes.

Le cultivateur chinois n'est point inattentif dans la direction qu'il donne aux rigoles où il sème son grain, ainsi qu'on peut en juger d'après les règlemens solemnels faits pour la cérémonie du jour où l'empereur laboure un champ. Ces règlemens portent : — « Qu'il doit avoir le visage tourné vers » le midi, prendre la charrue de la main » droite et tracer un sillon dans cette direc- » tion ». — Cependant la meilleure exposition dépend des circonstances locales. Dans quelques parties de l'Angleterre, où les

sillons étoient tracés de l'est à l'ouest pour semer de l'herbe, on a remarqué que le côté exposé au sud étoit toujours plus verd, plus fourni, et que l'herbe y croissoit plus vîte que sur le côté qui faisoit face au nord. Peut-être que si l'on en faisoit l'expérience, on trouveroit la direction nord-ouest et sud-est préférable, parce que les vents froids et piquans qui retardent tant la végétation dans la Grande-Bretagne soufflent rarement de cette partie, au printemps et en été. Le côté le plus large de la hauteur que forment les sillons, étant exposé au nord-est, d'où soufflent les vents froids et destructeurs, abriteroit, en grande partie, le côté opposé. Quand les sillons sont directement tracés vers le nord-est, ces vents piquans pouvant frapper toute l'étendue d'un champ de bled, nuisent à la racine de la plante aussi bien qu'à sa tige.

Les Chinois emploient la farine de froment non-seulement pour des gâteaux cuits à la vapeur de l'eau, ainsi que nous l'avons dit dans le précédent volume, mais aussi pour faire de ces pâtes qu'on appelle en Europe *vermicelli* (1), et qu'on aime beaucoup en Chine.

(1) Ce mot tiré de l'italien se prononce *vermichelle*.

Chaque chaumière chinoise a son jardin potager ; et autour des chaumières on voit quelques cochons, de la volaille, et sur-tout des canards. Quand les Chinois tuent ces canards, ils les fendent, les salent, les font sécher, et en envoient beaucoup dans les grandes villes où ils sont un objet de commerce. L'art de faire éclore les œufs des canards, par une chaleur artificielle, est, dès long-temps, pratiqué par les Chinois. Certes, ils n'ont pu l'apprendre de l'autruche, qui pond ses œufs dans le sable pour que le soleil les fasse éclore, car cet oiseau n'est point naturel à la Chine : mais peut-être l'ont-ils appris du crocodile, dont une petite espèce se trouve dans les rivières du midi de l'empire.

Dans la partie du pays que traversoient les Anglais, on voyoit, à côté des champs de froment, beaucoup de coins de terre, où croissoit du bled-sarrasin qui étoit en fleur. Cette espèce de bled est employée aux mêmes usages que l'autre grain, et produit une farine extrêmement blanche et fine.

Les voyageurs avoient le temps de faire beaucoup d'excursions dans la campagne, car leurs yachts remontoient très-lentement le cours de la rivière, qui couloit au nord-

est. Les mandarins employoient un assez grand nombre d'hommes à traîner les yachts: mais le salaire que leur accordoit le gouvernement n'étoit point proportionné au travail, et plusieurs paysans l'abandonnoient quand ils trouvoient l'occasion de s'échapper sans être apperçus. Il arrivoit souvent qu'on les changeoit pendant la nuit, afin de surprendre plus facilement ceux qu'on vouloit forcer de servir. Un chef les suit ordinairement comme un commandeur de nègres dans les Antilles, et, le fouet à la main, il hâte leurs pas, et les empêche de déserter.

Le 18 octobre (1) l'ambassade entra dans la province de Schang-Tung. Tous ses conducteurs provinciaux furent remplacés par d'autres destinés à la mener à Han-Chou-Fou. Après dîner, les yachts passèrent à la vue de deux villes devant lesquelles, comme devant toutes celles qui étoient situées sur les bords du Yun-Leang-Ho, il y avoit à l'ancre un grand nombre de jounques et de barques.

Ce jour étant celui de la pleine lune, les Chinois employèrent la nuit à leurs cérémonies religieuses. Les coups de canon se

(1) 1793.

succédoient continuellement ; une musique bruyante se faisoit entendre; plusieurs centaines de loos étoient frappés à la fois ; on tiroit des feux d'artifices, et on brûloit des mèches parfumées : tout cela continua depuis minuit jusqu'au lever du soleil.

Cette partie de la province de Schang-Tung, forme une vaste plaine des deux côtés de la rivière. On y voit croître non-seulement du froment et du millet, mais du tabac, et sur-tout la plante annuelle qui porte le coton. Ce dernier article est la principale production du pays, ainsi que de la province de Kiang-Nan qui le borne au midi. On ne néglige pas non plus la culture des cotonniers dans les parties du nord où les gousses peuvent parvenir à leur perfection avant que les rigueurs du froid ne se fassent sentir. Il n'est pas rare, dans ces contrées, de voir le cultivateur enlever les sommités des feuilles du cotonnier, afin d'accroître le nombre des gousses et hâter leur maturité. L'expérience a prouvé de même dans les Indes occidentales, que les roses poussent en plus grande quantité, et sont plus promptement écloses lorsqu'on a fouetté les branches du rosier.

La Chine ne produit pas assez de coton

pour la consommation de ses habitans, car les Chinois de l'un et de l'autre sexe, dans les classes inférieures, ne portent absolument que des étoffes de coton. Bombai fournit à la Chine une immense quantité de cet article. On le vend à Canton pour des piastres, qui, dans le cours du commerce sont données pour des lettres-de-change sur l'Angleterre, et les piastres retournent ainsi aux Chinois pour le thé, les soieries et les porcelaines qu'on porte en Europe. Près des champs de cotonniers, on en voit d'autres couverts d'indigo, dont la couleur sert à teindre les étoffes de coton qui servent au commun des Chinois, dans toute l'étendue de l'empire.

Le 22 octobre, les yachts s'arrêtèrent devant Lin-Sin-Chou, ville du second ordre, près de laquelle est une très-belle pagode à neuf étages. *Ta* est le nom que les Chinois donnent à ces édifices. Ils sont en grand nombre dans les parties de la Chine où il y a des montagnes, sur le sommet desquelles elles sont souvent placées. Les pagodes ont, en général, depuis cent vingt jusqu'à cent soixante pieds de haut, ce qui fait quatre ou cinq fois le diamètre qu'elles ont à leur

base. Le nombre de leurs étages ou galeries est presque toujours impair, c'est-à-dire, de cinq, de sept ou de neuf. Ces galeries diminuent à mesure qu'elles sont relevées, et chacune est couverte d'un toit avancé.

A Lin-Sin-Chou, les yachts quittèrent le Eu-Ho (1), qui, depuis sa source située à l'occident, coule jusques-là dans une direction nord-est, et y est réuni au canal impérial (2) qui va au sud. Ce canal, l'ouvrage le plus grand et le plus ancien en ce genre (3), va de Lin-Sin-Chou à Han-Chou-Fou, et suit une ligne irrégulière d'environ cinq cents milles de longueur. Il passe, non-seulement sous des montagnes et dans des vallées, mais à travers des rivières et des lacs. Il doit avoir été commencé ou achevé à Lin-Sin-Chou, et comme, par sa situation peu élevée, la pagode qu'on voit auprès n'a pu être destinée à servir pour une vigie,

(1) Ou le Yun-Leang-Ho.

(2) On le nomme aussi le *grand canal*, et en chinois le *Yu-Ho*. (*Note du Traducteur.*)

(3) L'auteur se trompe. Plusieurs autres canaux ont été exécutés à la Chine long-temps avant le Yu-Ho, qui ne fut entrepris que vers la fin du treizième siècle de l'ère chrétienne, sous la dynastie tartare des Yuen. (*Note du Traducteur.*)

comme on suppose qu'est l'objet de ces sortes d'édifices ; il est possible qu'elle ait été construite comme un monument de l'entreprise ou de l'achèvement de ce canal, ouvrage aussi utile à la nation chinoise que fait pour attester son génie.

Ce grand ouvrage diffère beaucoup des canaux d'Europe, lesquels se prolongent ordinairement en ligne directe, et sont étroits et sans courant. Celui de la Chine fait beaucoup de sinuosités dans son cours. Il est d'une largeur inégale, et même quelquefois très-considérable, et ses eaux sont rarement stagnantes.

La terre qui sépare cette rivière artificielle du Eu-Ho, a été creusée jusqu'à la profondeur de trente pieds, afin que les eaux de la première pussent s'épancher lentement dans l'autre. Leur cours est en outre modéré par des écluses qui traversent le canal dans les endroits où on l'a jugé nécessaire : mais il est rare qu'elles soient à moins d'un mille de distance l'une de l'autre, l'eau n'ayant que peu de courant dans beaucoup d'endroits. Les écluses de ce canal n'ont point de portes comme celles d'Europe. Elles sont d'une construction

simple, facile à ouvrir et à fermer, et n'exigent qu'un entretien fort peu coûteux. Elles consistent en quelques planches qu'on pose séparément l'une au-dessus de l'autre, dans la rainure de deux solides piliers de pierre, avancés des deux côtés du canal, et n'ayant entr'eux que l'espace nécessaire pour le passage des plus gros bateaux. Il n'y a que peu d'endroits où le canal soit parfaitement de niveau. Les écluses qui le traversent, et d'autres qui sont sur ses bords servent à régler la quantité d'eau qu'il doit avoir. Il faut une certaine adresse pour que les bateaux qui passent par les écluses, n'éprouvent pas quelqu'accident. En conséquence, il y a sur le devant de chaque bateau un très-grand aviron, par le moyen duquel un homme de l'équipage le gouverne fort bien. Pendant ce temps-là, d'autres hommes placés sur les piliers, et tenant des coussins de peau, rembourés de crin, empêchent que le bateau n'éprouve quelqu'avarie, si dans la rapidité du passage il heurte contre ces piliers.

De légers ponts de bois sont jetés sur les piliers, et on les retire très-aisément quand des bateaux ont besoin de passer. Les écluses

ne s'ouvrent qu'à des heures marquées; et alors tous les bateaux, qui se sont rassemblés dans l'intervalle, passent en payant un léger péage, qui est employé à l'entretien des écluses et des bords du canal. La diminution de l'eau, occasionnée par l'ouverture des écluses, n'est pas en général très-considérable. Chaque fois qu'on les ouvre, elle ne baisse guère que de quelques pouces, et elle est bientôt remplacée par les rivières et les ruisseaux qui viennent s'y jeter des deux côtés. Cependant il y a des endroits où les écluses sont à une grande distance l'une de l'autre, et où le courant est très-rapide; là, l'eau baisse quelquefois de plus d'un pied ou deux. Le canal passe dans les lits de plusieurs anciennes rivières, auxquelles il ressemble par l'irrégularité de sa profondeur, les sinuosités de son cours, et sa largeur dans les endroits où il n'y a point d'écluses.

Par-tout où le pays peut fournir au canal une suffisante quantité d'eau, sans pourtant lui en donner une trop grande abondance, il y a des écluses latérales qui servent à l'y introduire comme à l'évacuer au besoin. Cela est ainsi du côté du sud:

aussi les écluses transversales y sont en plus petit nombre. On n'y en rencontre jamais plus de six par jour.

L'ambassade n'étoit pas encore loin de Lin-Sin-Chou, lorsqu'il arriva un fâcheux accident, dont elle fut le témoin et la cause. Plusieurs milliers d'habitans des villes et des villages voisins, s'étoient rassemblés sur les bords du canal pour voir passer les étrangers; et beaucoup de ces curieux étoient montés sur de grands bateaux, placés au bord du canal. La poupe avancée d'un de ces bateaux, étant surchargée par la foule, se brisa, et plusieurs personnes tombèrent avec elle dans le canal. Quels que fussent les cris et les dangers de ceux qui se débattoient dans l'eau, sans savoir nager, ils ne parurent pas détourner un instant l'attention des spectateurs, qui étoient en sûreté, occupés à contempler les yachts. Aucun canot n'alla porter des secours à des malheureux qui pouvoient se noyer. Un seul s'avança de leur côté; mais l'homme qui le conduisoit parut plus empressé de ramasser le chapeau d'une de ces victimes de leur curiosité, que de la sauver elle-même. Quelque sacrés que soient, en Chine, les nœuds qui lient

les enfans à leurs parens, quelque tendres que soient leurs affections, les sentimens d'humanité de la multitude alors assemblée, n'étoient pas assez forts pour qu'elle parût alarmée du péril qui menaçoit des infortunés, et qu'elle songeât à les secourir, ou pour empêcher le plus insensible des êtres d'aimer mieux, dans un pareil moment, profiter d'un misérable chapeau, que de sauver la vie à un homme.

Dans la soirée du 23 octobre, les yachts arrivèrent à Tong-Wang-Ho. Cette ville est maintenant éloignée du fleuve Jaune; mais une partie de son nom semble avoir quelque rapport avec ce fleuve (1), qui, soit par l'effort de l'art, soit par accident, peut en avoir été autrefois approché.

Près des murs de Tong-Wang-Ho étoient rangés trois cents soldats, nombre ordinaire des troupes qui, dans chaque ville, où il y avoit garnison, se rassembloient pour honorer le passage de l'ambassade. Il étoit alors nuit. Chaque spectateur avoit une lanterne à la main; et la différence des mousselines qui couvroient ces lanternes, produisoit sur l'eau un effet très-agréable. Quand une

(1) Le Wang-Ho.

ville étoit traversée par le canal, les soldats étoient rangés de chaque côté. Quelquefois l'on s'attendoit que l'ambassadeur débarqueroit ; et au premier signal, ces soldats tomboient à genoux pour le recevoir. Aux yeux d'un voyageur européen, un pareil spectacle ressembloit à celui d'une troupe de pélerins demandant la bénédiction.

Depuis que les Anglais étoient partis de Tien-Sing, tout le pays qu'ils avoient traversé n'étoit qu'une immense plaine, remplie de villes, de villages, de chaumières et de champs bien cultivés. On n'y voyoit pas la plus petite éminence ; le sol n'offroit pas l'apparence d'une seule pierre. C'étoit une continuation de la plaine vaste et uniforme de Pé-Ché-Lée, produite sans doute par des causes d'une même nature ; et formant avec elle une portion du globe, laquelle diffère, dans sa composition et par son aspect, de presque toutes les autres.

Ce fut près de Tong-Wang-Ho que les Anglais apperçurent pour la première fois, depuis leur départ de Pékin, quelques terrains élevés et un pays montueux, s'étendant du côté de l'est. Peu après, les sommets des montagnes bleues furent visibles

du sud-ouest. Le nom de la province orientale de Schang-Tung signifie, suivant les caractères chinois qui le composent, les montagnes orientales. Une chaîne de montagnes de granit, dont la direction est de l'est à l'ouest, depuis le promontoire qui est vis-à-vis de la Corée, comme nous l'avons dit précédemment, s'étend dans toute la longueur de la province, vers celle de Pé-Ché-Lée, en s'abaissant graduellement, et forme les vastes et remarquables hauteurs de Schang-Tung. Ces substances solides doivent, au moins, avoir existé depuis la création du globe; et si jamais elles ont été une île, que ne séparoit du continent qu'un étroit canal, ce canal doit, dans le laps du temps, avoir été comblé par le dépôt graduel des terres de ces montagnes, qui restent maintenant dépouillées, tandis qu'un pareil dépôt ayant eu lieu de l'autre côté, a formé la grande et fertile plaine qu'on y voit.

Le 25 octobre, les yachts arrivèrent dans la plus haute partie du canal impérial, laquelle se trouve vers les deux cinquièmes de sa longueur. Là, la rivière Luen, la plus considérable de celles qui fournissent de l'eau à ce canal,

canal, s'y jette avec rapidité, et avant d'y aboutir, son cours forme avec lui une ligne transversale. Une forte muraille renforce le bord occidental du canal; et les eaux du Luen, frappant avec violence contre cette muraille, se partagent, et vont, la moitié vers le nord et la moitié vers le sud. Si la cause de cette division n'étoit pas expliquée d'une manière générale, on auroit l'air de raconter une merveille, quand on diroit que plusieurs bâtons jetés à-la-fois dans cette partie de la rivière, sont bientôt séparés, et suivent des directions diamétralement opposées.

C'est sans doute de ce point élevé, que celui qui conçut l'idée du canal, vit, avec l'œil du génie, la possibilité de former cette communication importante entre les différentes parties de l'empire Chinois, en mesurant de là l'inclinaison du terrain au nord et au sud, et en réunissant les différentes eaux fournies par les hauteurs qui sont de chaque côté. Il sentit qu'il falloit, en même-temps, empêcher, par des écluses, la perte des eaux, suppléer à la diminution qu'occasionneroit nécessairement l'ouverture des écluses pour le passage des bateaux, par

l'abondante rivière de Luen, plus élevée que la plus haute partie du canal, et faire ensorte que, se divisant proportionnément, elle coulât de deux côtés différens. Près de ce lieu, est placé un temple d'une architecture très-élégante, et bien décoré, appelé *Luen-Whang-Miaw*, c'est-à-dire, le temple jaune de la rivière de Luen.

Les Anglais n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin dans la partie méridionale du canal, lorsqu'ils arrivèrent dans le voisinage de l'endroit où le fameux oiseau-pêcheur de la Chine, le leu-tze, est élevé dans l'art de fournir à son maître une grande quantité de poisson. Le leu-tze est une espèce de pélican, ressemblant au cormoran ordinaire; mais ayant été présenté au docteur Shaw, il l'a caractérisé de la manière suivante : — « Pélican, ou » cormoran brun, avec le plumage de la » gorge blanc, le dessous du corps blan- » châtre et tacheté de brun, la queue ronde, » l'iris bleue, et le bec jaune. »

Dans un vaste lac, situé à l'est du canal impérial, et tout près de ses bords, on voit des milliers de petits bateaux et de radeaux, qui servent à la pêche qu'on fait avec le

3 6.223

96

Digitized by Google

leu-tze. Sur chaque canot ou radeau, il y a dix ou douze de ces oiseaux, qui plongent à l'instant où leur maître leur fait un signe. On ne peut voir sans étonnement les énormes poissons que ces oiseaux prennent et rapportent dans leur bec. Ils sont si bien instruits, qu'on n'a besoin de leur mettre au cou ni anneau, ni cordon pour les empêcher d'avaler quelque partie de leur proie. Ils ne mangent que ce que leur maître leur donne pour les encourager et les nourrir (1). Le canot dont se servent les hommes qui font cette pêche, est extrêmement léger. Il est quelquefois charié jusqu'au lac avec les oiseaux, par les hommes qui doivent s'y embarquer.

(1) L'intelligente docilité du *leu-tze* rappelle, et les faucons que les Européens instruisent pour la chasse, et un petit oiseau décrit par ATHAR-ALI-KHAN, de *Dehli*. Cet oiseau d'Athar-Ali-Khan, s'appelle en indien, *bayà*; en sanscrit, *berbera*; en bengali, *babuï*; en persan, *cibù*; et en arabe, *tenawwit*. Il suspend son nid aux arbres les plus élevés. Il y met l'entrée par-dessous; il le divise en deux ou trois compartimens; et il éclaire, dit-on, ces compartimens avec des mouches à feu qu'il prend vivantes et qu'il emprisonne avec de l'argile ou de la bouse de vache. On croit aussi qu'il se nourrit en partie de ces mouches. Lorsque le bayà est

La partie occidentale du lac est bornée par une haute chaussée qui la sépare du canal, dont l'eau est bien plus élevée que celle du lac. Cette chaussée s'étend dans toute la longueur du lac. Il a fallu, pour la faire, une immense quantité de terre, qui n'a sans doute été rassemblée qu'avec beaucoup de travail et de dépense. Cette terre est, de chaque côté, revêtue de murailles de pierre; et pour que la chaussée ne soit pas trop pressée par le poids de la colonne d'eau du canal, on a pratiqué, de distance en distance, des écluses par où l'eau surabondante est versée dans le lac ou sur les terrains bas, et quelquefois même dans des fossés, creusés au milieu de la chaussée pour servir de réservoirs.

apprivoisé et éduqué, il va chercher tous les petits objets que lui indique son maître et les lui apporte avec un air de triomphe. Si on le met sur le bord d'un puits profond, et qu'on y laisse tomber une bague, il s'y précipite à l'instant, la saisit avant qu'elle ait touché l'eau et la rapporte; et quand on lui a montré deux ou trois fois une maison, il y charie, très - fidèlement, les lettres qu'on lui confie. Enfin, Athar-Ali-Khan dit avoir vu souvent à Benarès des jeunes gens s'amuser à faire enlever par leurs bayàs les petites plaques d'or que les filles mettent entre leurs sourcils et qu'on nomme *ticas*. (*Note du Traducteur.*)

Ces fossés supposent une connoissance, au moins pratique, des loix de l'hydrostatique ; car on y entretient ordinairement l'eau à une hauteur moyenne, entre le niveau de celle du canal et le niveau de celle du lac, c'est-à-dire, entre le terrain élevé et le terrain bas. Par ce moyen, la pression qui se fait contre la double chaussée, est divisée, et chaque partie a besoin d'une moindre force pour résister. La colonne d'eau du réservoir balance une colonne d'égale hauteur dans le canal, et la profondeur de l'eau du lac empêche que celle du réservoir effectue aucune pression, excepté par la partie de la colonne qui se trouve au-dessus du niveau de ce même lac.

Le soin qu'on a eu de faire un fossé dans le milieu de la chaussée, a produit un autre avantage. Il a fallu aller chercher au loin beaucoup moins de terre. Il paroît, par les cartes que les jésuites ont tracées du pays où passe le canal, qu'une grande partie de ce pays consistoit autrefois en lacs et marais, dont plusieurs ont été desséchés, et sont maintenant, ainsi que tout le haut de la chaussée, régulièrement cultivés.

Plusieurs centaines d'acres de terre autour

du lac, sont encore marécageux, et couverts de lien-wha (1), dont nous avons déjà parlé dans cet Ouvrage. Les Chinois ont toujours fait si grand cas de cette plante, qu'ils ont fini par la regarder comme sacrée. Cependant leur vénération pour elle ne les engage pas à n'en faire qu'un objet d'inutile ornement : ils la mettent au nombre des choses qui servent à leur nourriture. Leurs étangs sont en général couverts de lien-wha, qui, lorsqu'il est en fleur, forme un coup-d'œil très-agréable. Les graines de cette plante ont à-peu-près la forme et la grosseur du gland, et un goût plus délicat que l'amande. Pour les servir, on les fixe par le bas sur une substance qui a la forme d'un cône renversé. L'été, on coupe les racines par tranches, et on les sert avec de la glace. On les confit aussi au sel et au vinaigre pour les manger l'hiver.

C'est avec cette racine que les Egyptiens préparoient, dit-on, leur colocasia. Mais la plante ne croît plus dans ces contrées; et quelques naturalistes en concluent qu'elle n'y a jamais été indigène, mais que les habitans

(1) Espèce de lys aquatique, nénuphar ou *nymphæa nelumbo* de Linnæus.

l'y cultivoient avec beaucoup de soin. Les anciens Romains tentèrent en vain plusieurs fois de la naturaliser en Italie par le moyen de graines qu'ils apportoient d'Égypte. Les essais qu'on a faits dans les temps modernes, pour la faire croître en Europe, ont rarement réussi, même avec le secours d'une chaleur artificielle. En Chine, elle croît souvent spontanément, et on la fait venir facilement en plein air, soit qu'on en transplante des racines, soit qu'on en sème des graines. Les Chinois distinguent plusieurs variétés de cette espèce de lys.

Les voyageurs qui n'avoient encore vu qu'un côté du canal avec une chaussée, trouvèrent bientôt qu'il y en avoit des deux côtés. Quoiqu'il y ait de modernes et moins grands exemples d'un pareil ouvrage, c'étoit un curieux spectacle que cet immense volume d'eau forcé par l'humaine industrie de se resserrer dans un étroit canal, plusieurs toises au-dessus de son premier lit, et de couler ainsi en l'air jusqu'à une distance très-considérable, où elle rencontre un terrain qui est à son niveau.

Dans toute la partie où le canal est ainsi élevé, la chaussée est soutenue par des murs

de marbre gris et commun, pour lesquels on s'est servi d'une espèce de mortier. Ces murs ont environ douze pieds d'épaisseur, et les grands blocs qui les recouvrent sont liés avec des crampons de fer. Là, le canal n'est en effet, qu'un aqueduc très-élevé au-dessus du sol, et par-tout où ce sol est desséché, il y a beaucoup de villages. Le terrain qui environne l'aqueduc est inondé une grande partie de l'année. Les Anglais y virent du riz, dont la tige s'élevoit au-dessus de l'eau.

Dans beaucoup de plat-pays du centre et des provinces méridionales de l'empire, on cultive du riz; car c'est la principale nourriture de tous ceux des Chinois qui ne sont pas assez pauvres pour être forcés de manger des espèces de grains moins chers. Une grande partie des champs voisins du canal est très-propre à la culture du riz, qui, depuis le moment où on le sème, jusqu'à celui de sa maturité, a besoin que la terre où il croît soit légèrement submergée. Plusieurs rivières, dont quelques-unes sont très-grandes, traversent les diverses provinces de la Chine, et débordent tous les ans. Alors les eaux déposent un limon qui fertilise le sol, comme les débordemens du Nil fertilisent l'Égypte.

Les sources du fleuve Jaune et du Kiang ne sont pas très-éloignées de celles du Gange et de Burumpooter, et se trouvent parmi les montagnes qui bornent l'Inde au nord, et la Chine à l'ouest. Là, des torrens de pluie périodique grossissent souvent et prodigieusement ces rivières, quoiqu'en même-temps il ne tombe pas une goutte d'eau dans les plaines qu'elles traversent.

Quelques jours après que le limon a été déposé sur les plaines de la Chine, on se prépare à semer le riz. On commence par entourer un coin de terre d'une petite chaussée d'argile. Ce terrain est ensuite labouré; et on y fait passer légèrement une herse droite, garnie par-dessous d'un rang de dents de bois, et traînée par un buffle. Le grain qui a été déjà trempé dans du fumier délayé avec de l'urine est semé très-épais, et on inonde aussitôt le terrain, soit par des canaux qui y conduisent l'eau d'une source plus élevée, soit par une pompe à chaîne, dont l'usage est aussi familier aux cultivateurs chinois, que celui de la houe. En peu de jours, on voit le riz pousser au-dessus de l'eau. Dans cet intervalle, si le reste du terrain, destiné à être cultivé, est trop compacte, on le la-

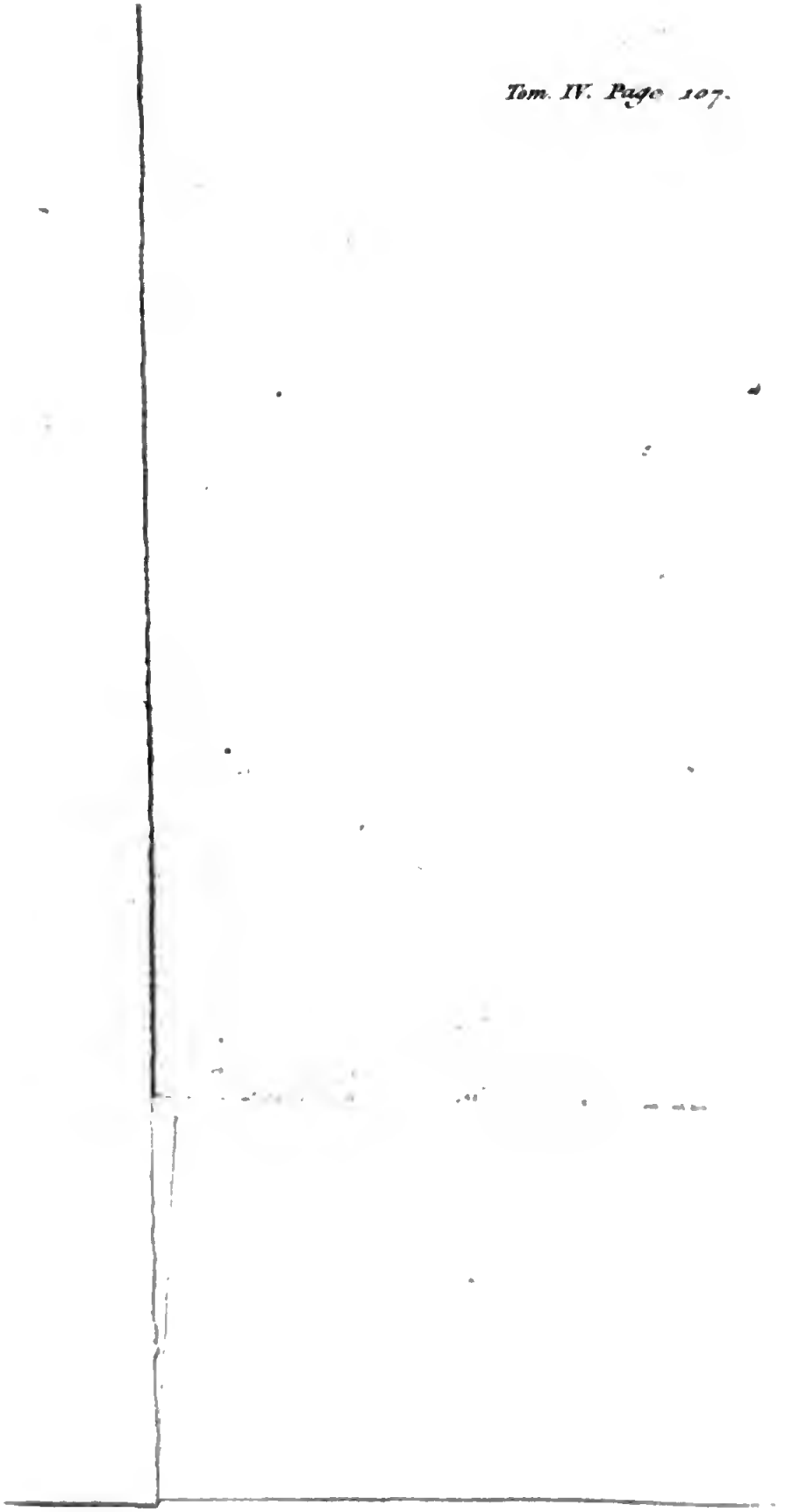
boure ou on rompt les mottes à coups de houe, et on le nivelle avec la herse. Aussitôt que le riz a sept ou huit pouces de hauteur, on l'arrache avec sa racine, on en coupe les sommités, et chaque racine est plantée séparément, quelquefois dans de petits sillons tracés avec la charrue, et quelquefois dans les trous faits avec un bâton pointu. Les racines sont mises à six pouces l'une de l'autre. On inonde aussi ce champ.

Pour arroser facilement les champs de riz, et régler la quantité d'eau qu'on veut leur donner, on les divise par de petites levées d'argile ; et par une rigole qu'on fait sur chaque levée, on porte l'eau à volonté dans toutes les parties du champ. Quand le riz approche de sa maturité, l'eau a déjà disparu, soit par l'évaporation, soit parce que la terre l'a absorbée ; et la plante couvre entièrement le terrain sec.

La première récolte de riz se fait à la fin de mai ou au commencement de juin ; mais c'est principalement dans les provinces méridionales qu'elle est aussi hâtive. L'instrument dont on se sert pour couper le riz, est une petite faucille dentelée comme une scie. On n'emploie ni charettes, ni animaux

3 G 229

106 a



pour emporter les gerbes hors du champ. Mais on en attache deux à chaque bout d'un bambou, qu'un homme charge sur son épaule, et on les porte ainsi dans l'endroit où le grain doit être séparé de la paille. Cette dernière opération se fait, non-seulement avec le fléau dont on a coutume de se servir en Europe, ou en faisant, à la manière ordinaire des Orientaux, promener du bétail sur l'aire où le riz est étendu; mais aussi en le frappant contre une planche posée de champ, ou contre un cylindre échancré, et dont le derrière et les côtés sont beaucoup plus hauts que le devant, afin que le grain ne se répande pas au loin. Après l'avoir vanné on le porte au grenier.

Pour dégager les grains de riz de la pellicule qui les enveloppe, on a un grand vase de terre, ou une pierre creusée comme celle dont on se sert ailleurs pour filtrer l'eau; et après qu'on l'a fixée dans la terre et qu'on y a mis le grain, on pile ce grain avec une autre pierre de forme conique, et attachée à l'extrémité d'un lévier. Il est, par ce moyen, dégagé de sa pellicule; mais, à la vérité, quelquefois imparfaitement. La pierre est souvent agitée par un homme qui pèse avec

ses pieds sur l'extrémité du lévier. On emploie encore un autre moyen. On passe le grain entre deux pierres aplaties et de forme circulaire. Celle qui est par-dessus, est la seule qui tourne ; mais il faut qu'il y ait assez de distance entre les pierres, pour que le grain soit dégagé de sa pellicule sans être écrasé. La première opération se fait en grand, avec des moulins à eau. Alors l'axe de la roue a plusieurs bras qui pèsent en tournant sur l'extrémité des léviers, et les soulèvent de la même manière que lorsqu'on y pèse avec le pied. Quelquefois vingt léviers sont soulevés par la même roue. La paille de riz hachée sert à nourrir le peu de bétail qu'emploient les cultivateurs chinois.

Les travaux de la première récolte étant achevés, on s'occupe, sans tarder, à préparer la terre pour l'ensemencer de nouveau. On arrache d'abord le chaume, qu'on met en petit tas et qu'on brûle ; après quoi on en répand les cendres sur toute la surface du champ. Les procédés que nous avons décrits sont ensuite renouvelés. La seconde récolte se fait ordinairement en octobre, ou au commencement de novembre. Le grain est préparé comme la première fois : mais, le

chaume n'est plus brûlé; on le retourne avec la charrue, et on le laisse pourrir dans la terre. Ce chaume et le limon qu'apportent les débordemens, sont les seuls engrais que reçoivent les terres où les Chinois cultivent le riz. Les terres fertilisées par le refoulement des eaux dans le voisinage de la mer, par le débordement des rivières, ou par des canaux, sont non-seulement propres à la culture du riz, mais à celle du sucre. Il faut pourtant, lorsqu'on y plante des cannes à sucre, avoir la précaution d'en ôter l'eau aussitôt qu'elles commencent à pousser.

Content de deux récoltes de riz ou d'une récolte de sucre dans une année, le cultivateur chinois laisse ordinairement reposer sa terre jusqu'au printemps suivant ; alors il recommence ses travaux. Ainsi, de génération en génération, des récoltes successives sont faites sur le même sol, sans qu'on ait la moindre idée de la nécessité de laisser la terre en jachère pendant une année.

La grande élévation du canal impérial, dans la partie où naviguoient alors les Anglais, a permis de placer beaucoup d'écluses sur ses bords. Elles sont toutes sur des arches en pierre, et servent à verser le superflu

de l'eau dans les marais voisins. Mais bientôt les voyageurs furent dans une autre partie du canal, et dans une situation toute différente. On ne découvre là ni montagne, ni éminence saillante. C'est encore une plaine immense à la vue ; mais cette plaine s'est tellement élevée par degrés au-dessus de son premier niveau, que le canal est creusé, au moins à vingt pieds au-dessous de la surface du sol.

L'eau qui se perd dans cette partie, est remplacée par celle que l'on tire de l'immense lac de Wée-Chaung-Hou, qui est à côté, et sépare la province de Shan-Tung de celle de Kiang-Nan. La situation du canal, en cet endroit, rappela à lord Macartney le grand canal de Russie (1) qu'il connoissoit très-bien. Ce dernier canal court de même en certains endroits, parallélement au lac Ladoga, dont il est séparé par une grande chaussée, mais qui lui fournit quelquefois de l'eau.

De dessus la hauteur, la perspective du lac de Wée-Chaung-Hou étoit extrêmement agréable au lever du soleil. On voyoit ses bords couverts de maisons de bois, et

(1) Le canal de Wischnei-Wolodzok. (*Note du Traducteur.*)

le terrain qui s'élevoit par derrière orné de pagodes. Le lac étoit presqu'entièrement couvert de bateaux qui se croisoient dans toutes les directions, et employoient toutes les manières de naviguer qu'on doit aux perches, aux avirons, aux pagayes et aux voiles. La pêche est une des principales occupations des habitans des bords de ce lac. Ils emploient, pour pêcher, différentes méthodes : mais celle des filets est peut-être la plus générale. Ils en ont une autre très-singulière. Ils attachent sur le bord d'un canot une planche peinte en blanc, et lui donnent une inclinaison qui forme avec l'eau un angle d'environ quarante-cinq degrés. Lorsqu'il fait clair de lune, le canot où l'on a attaché la planche peinte, est tourné de manière que les rayons de la lune frappent sur cette planche, et lui donnent l'apparence d'une eau mobile. Le poisson est alors tenté de s'y élancer comme dans son élément, et le pêcheur tirant aussitôt une corde, le fait tomber dans le canot. Toutes les manières de prendre du poisson sont employées avec avidité par les Chinois, qui essaient par-là de se dédommager de la rareté de la viande des animaux terrestres.

Quant aux animaux d'une grande espèce, les Chinois des dernières classes ont très-peu d'occasions d'en goûter, à moins qu'ils ne meurent par accident ou par maladie. Dans ce cas, l'appétit d'un Chinois surmonte tous les scrupules : que l'animal mort soit un bœuf ou un chameau, un mouton ou un âne, il le mange également. Ce peuple ne connoît point de distinction entre la viande propre et la viande malpropre. Il peut bien aisément concevoir l'horreur qu'une nation, accoutumée à se nourrir sans cesse de végétaux, doit sentir la première fois qu'on lui propose de mettre à mort un être sensible, dans le dessein de se gorger de sa chair : mais lorsqu'il s'est fait à cette idée, il ne regarde la préférence donnée à une espèce d'animaux sur l'autre, que comme un objet de goût ou de fantaisie.

Les quadrupèdes qui peuvent trouver à subsister autour des habitations, tels que les cochons et les chiens, sont ceux dont on mange le plus en Chine, et on les y vend dans les marchés.

Ceux des Chinois qui ne sont pas assez opulens pour être délicats, satisfont leur appétit

pétit avec toute sorte de choses. Quelquefois même la vermine qui dévore les gens mal-propres est à son tour dévorée par eux.

Les oiseaux aquatiques sont très-recherchés par les Chinois, et ils en prennent sur le lac de Wée-Chaung-Hou, d'une manière assez plaisante. Ils laissent flotter sur l'eau des jarres vides et des calebasses, afin que ces objets deviennent familiers aux oiseaux. Alors, un homme entre dans le lac avec une jarre ou une calebasse sur sa tête, et s'avançant doucement vers un oiseau, il lève son bras, saisit l'oiseau et le tire par dessous sans faire le moindre bruit pour ne pas épouvanter les autres. Il continue cette chasse jusqu'à ce qu'il ait rempli son havre-sac. Cette invention ne doit pourtant pas paroître très-extraordinaire, car elle est exactement la même que celle qui, suivant Ulloa, est en usage dans l'Amérique méridionale, parmi les naturels des environs de Carthagène, sur les bords du lac Ciénega de Tesias.

En Chine, des individus gagnent souvent leur vie par des moyens qui ne pourroient pas être adoptés en grand, ou

dans le dessein d'acquérir un profit très-considérable : mais ces individus ne portent pas leurs vues au-delà d'une subsistance modérée. L'art de suivre un plan étendu pour gagner de l'argent, et d'inventer de nouvelles méthodes pour fournir à beaucoup de monde une espèce de marchandise particulière, ne sont connus en Chine que dans les grandes villes ou dans les villes maritimes. Cependant, dans tous les villages il y a des gens qui essaient d'accumuler des richesses, en profitant des besoins des habitans des environs. Par-tout il y a des maisons où l'on prête sur gages (1). La loi accorde aux prêteurs un très-gros intérêt. L'usage de ces prêts annonce sûrement une grande imprévoyance de la part de la multitude, ou une grande incertitude de succès dans ses entreprises. Mais la facilité de la culture, et l'abondance des récoltes, quand il ne survient pas quelque calamité, mettent

(1) Les maisons où l'on prête sur gage s'appellent en Chinois des *tang-pou*. L'intérêt légal de l'argent s'élève en Chine à trente pour cent par an; et suivant le lettré *Tsien-tchi*, qui a beaucoup écrit sur l'économie politique, ce haut intérêt est très-utile au commerce. (*Note du Traducteur.*)

souvent les paysans, tout pauvres qu'ils sont, en état de supporter le fardeau de ces emprunts.

Dans quelques endroits où passe le canal impérial, le lac et les marais rendent la culture presqu'impraticable. Là cependant, il n'y a pas un coin desséché où l'on ne voie de petites chaumières. Les habitans se nourrissent principalement de la pêche; et le voisinage du canal les met à même d'échanger une partie de leur poisson pour se procurer les autres objets dont ils ont besoin.

A ces marais sans culture, les Anglais virent bientôt succéder un pays dont la perspective étoit superbement variée. Il y avoit de riches plaines, de petites hauteurs, des côteaux plus élevés, des chaînes de montagnes entremêlées de vallées; et par-tout des villages bien bâtis et très-rapprochés les uns des autres. La population y étoit très-nombreuse, et chaque coin de terre cultivé. Quelques champs étoient couverts de palma-christi (1), dont la graine sert, aux Antilles, à faire l'huile qui porte le nom de cette plante ou celui d'huile de castor, et qu'on

(1) *Ricinus* ou grande catapuce.

emploie dans la médecine. Mais les Chinois l'ont rendue propre à être mangée; et il est rare qu'ils s'en servent comme remède.

Cependant, à côté du palma-christi, la plus grande partie du pays étoit couverte de coton, dont les gousses s'ouvroient, prêtes à être cueillies. Le canal s'élargissoit en cet endroit, et le courant y étoit si rapide qu'il faisoit plus de deux milles par heure. Divers bras en étoient détachés, et sur ces bras, ainsi que sur le canal même, et sur des lacs éloignés, on voyoit voguer plusieurs bateaux.

Le canal passe ensuite à travers un pays bas, sujet aux inondations, et coupé de lacs et de marais. Quelques petits villages mal construits, quelques saules et des champs de riz, sont là les seuls objets qui frappent la vue. Mais bientôt une suite de villes et de jolis villages, une immense quantité de vaisseaux de toute espèce, et une nombreuse population annoncent les approches du fleuve Jaune où le canal épanche ses eaux avec un cours modéré, en conservant toujours sa direction vers le sud.

Les Anglais virent dans le voisinage plusieurs très-grandes barques qui attendoient

la saison suivante, pour être chargées des revenus impériaux qu'on transporte dans la capitale de l'empire. D'autres barques préféroient aussi de s'arrêter en ce même endroit, parce que c'est une espèce de point central qui ayant une communication régulière avec chaque partie de l'empire, est plus propre à l'échange des marchandises.

Le 2 novembre, les yachts qui portoient l'ambassade, arrivèrent dans la partie du canal où il se réunit au fleuve Jaune. Nous l'avons déjà remarqué : ce fleuve doit son nom à la couleur du limon qu'il charie et qui y est mêlé en si grande quantité, qu'il ressemble plus à de la terre délayée qu'à de l'eau. Du côté où est l'embouchure du canal, ainsi que sur la rive opposée, est une ville très-étendue et très-peuplée. Là, le canal a environ trois quarts de milles de large, et forme un excellent port.

Ni ce canal, ni aucun autre en Chine, n'est entretenu aux frais et pour le profit de quelques individus. Il est sous l'inspection et la direction immédiate du gouvernement, dont la politique est de maintenir une communication facile entre les diverses parties de l'empire, parce qu'elle favorise le com-

merce, et l'agriculture du pays, et par conséquent, augmente les revenus de l'état, et les ressources du peuple.

L'extrême rapidité qu'a le fleuve Jaune dans l'endroit où les yachts et les barques de l'ambassade devoient le traverser, rendoit nécessaire, suivant la coutume des Chinois, un sacrifice à la divinité du fleuve, afin de s'assurer un passage heureux. Dans ce dessein, le pilote, entouré de tout son équipage, se plaça sur le devant du yacht, et tenant dans sa main un coq, destiné à servir de victime, il lui arracha la tête, la jeta dans le fleuve, et consacra le bâtiment en arrosant, avec le sang de l'oiseau, le pont, les mâts, les ancres, et les portes des appartemens, et y attachant quelques plumes du même animal. Alors plusieurs grandes jattes remplies de viande furent rangées sur le pont en ligne transversale. Au-devant de ces jattes, on avoit placé une coupe remplie d'huile, une de thé, une de liqueur spiritueuse, et une quatrième de sel. Le pilote s'inclina trois fois profondément, en tenant ses mains élevées, et en marmotant quelques paroles, comme pour invoquer la déité. Pendant ce temps-là on battoit avec force

le loo; des mèches allumées étoient élevées vers le ciel; du papier couvert de feuilles d'étain ou d'argent étoit brûlé, et l'équipage faisoit partir un grand nombre de petards. Le pilote s'avançant vers la proue, fit des libations au fleuve, en y versant les coupes, qui contenoient l'huile, le thé et la liqueur: après quoi il y jeta celle où étoit le sel. La cérémonie étant achevée, on emporta les jattes de viande, dont l'équipage se régala. Ensuite, les yachts furent lancés avec confiance à travers le courant du fleuve. Aussitôt qu'on l'eut passé, le pilote remercia le ciel par trois inclinations profondes.

Indépendamment des offrandes journalières, et des adorations qui se font à l'autel placé du côté gauche de la chambre, côté que les Chinois regardent comme le plus honorable, on fait des sacrifices solemnels, tels que celui que nous venons de décrire, afin d'avoir un vent favorable ou d'écarter un danger imminent.

Pour que les Chinois fassent des sacrifices, dans l'intention d'appaiser les vagues irritées ou de se les rendre propices, il suffit, sans doute, que la même chose ait été pratiquée par leurs ancêtres. Mais l'origine de

cette coutume est plus difficile à expliquer ; et la coutume même ne prouve pas que ceux qui l'ont inventée fussent très-éclairés. Quelques considérations peuvent faire présumer que l'usage de s'adresser à des êtres invisibles pour leur demander des secours, a été fondé sur un principe commun, par-tout où il a eu lieu.

Aussitôt qu'un homme a eu acquis un pouvoir absolu sur plusieurs autres hommes, et que ce pouvoir a été également senti, soit en présence de celui qui en étoit revêtu, soit en son absence, on a jugé nécessaire de chercher à obtenir sa bienveillance, en lui offrant tout ce qui sembloit devoir lui être le plus agréable. Ainsi le souverain, et en son absence, son palais, son trône, ou la principale demeure du lieu, ont reçu des dons qu'on croyoit pouvoir le flatter ; car telle étoit la ressource du foible pour se ménager l'amitié du puissant ou éviter ses injustices. Si le souverain aimoit l'or, les entrailles de la terre étoient creusées pour le satisfaire. S'il préféroit de se livrer aux plaisirs déréglés et sanguinaires de la table, plaisirs auxquels on dit que les princes et les conquérans des premiers âges étoient très-adonnés,

de sanglans sacrifices étoient préparés et offerts à son autel.

On savoit que les événemens moraux qui influoient sur le bonheur du peuple, dépendoient de la volonté du souverain, et que ceux de ses sujets qui vivoient loin des lieux où il se tenoit, et qui ne pouvoient le voir, n'en sentoient pas moins le poids de son autorité. De là, on conclut que les événemens physiques étoient également soumis à un être personnifié, quoiqu'invisible, et dont on pouvoit acquérir la protection et la faveur par les mêmes moyens qui étoient pratiqués dans la conduite morale du monde.

Les offrandes ou les sacrifices étoient faits quelquefois par une classe d'hommes revêtus du titre de ministres de l'autel; et ces hommes retenoient, pour leur usage particulier, la plus grande partie des sacrifices offerts. Ainsi, lorsque les dévots devinrent sacrificateurs, ils suivirent l'exemple des prêtres, et après avoir présenté solemnellement le sacrifice à la divinité, ils le retinrent pour le manger, consacrant seulement à l'objet de leur culte quelques petites, mais importantes parties de l'offrande, telles, par exemple, que l'huile et le sel. Comme lors-

qu'on jetoit beaucoup d'huile dans l'eau, les vagues irritées s'appaisoient, cette propriété servit sans doute à confirmer la puissance surnaturelle de la déité à laquelle on s'étoit adressé, et de la satisfaction que lui causoit l'offrande. Quant au sel, il étoit considéré comme nécessaire pour donner du goût à la plupart des alimens, et, par conséquent, on supposoit qu'il ne pouvoit manquer d'être agréable.

Il paroît que les causes qui ont dirigé d'autres nations dans la nature de leurs sacrifices, ont aussi influé sur les Chinois. Par exemple, lorsqu'une volaille étoit offerte en sacrifice par les Juifs, la loi du Lévitique recommandoit : — « Que le prêtre l'apportât » sur l'autel, lui arrachât la tête et la brûlât » sur l'autel ; qu'il fît couler le sang de la » volaille sur l'autel, qu'il lui ôtât le jabot » et les plumes, et qu'il la jetât ensuite der- » rière l'autel ». — Ces mêmes Juifs recommandoient : — « De ne point souffrir que le » sel du contrat fait avec leur dieu manquât » aux viandes des sacrifices. »

Les auteurs profanes font mention de l'huile et du sel comme d'une chose commune dans les sacrifices des anciens Européens.

Virgile peint Énée versant de l'huile sur les victimes égorgées :

..... Oleum fundens ardentibus extis.

Ovide met, parmi les oblations des premiers Italiens,

..... Puri lucida mica salis.

Et Horace n'oublie pas, dans les offrandes qu'on fait aux Pénates irrités, le

..... Saliente mica.

Mais les Chinois ne croient pas que leurs offrandes suffisent pour leur faire traverser le fleuve Jaune. Ils font aussi beaucoup d'efforts pour vaincre la violence du courant, et atteindre le rivage sans accident.

Le vent étoit favorable lorsque les yachts de l'ambassade passèrent. Ils étoient toués par de légers canots à la voile, et en outre, ils se servoient de leurs grandes voiles et de leurs larges avirons. Quelques-uns traversèrent le courant sans beaucoup dériver; mais d'autres furent entraînés à une distance considérable de l'entrée du canal où ils devoient aborder, et il fallut les faire haler avec une corde, pour les y conduire; ce qui fut très-fatigant.

Parmi les fleuves de l'ancien continent, il n'en est guère qui traverse une plus grande étendue de pays et porte plus d'eau à la mer, que le fleuve Jaune. M. Barrow, dont le journal, ainsi que celui de l'ambassadeur, a servi à cet ouvrage, plus souvent que nous ne l'avons cité, essaie de donner une idée juste du fleuve Jaune.

« Les sources du fleuve Jaune, dit-il, » sont dans deux lacs, situés au milieu » des montagnes de cette partie de la » Tartarie, désignée sous le nom de *Ko-* » *konor*. Ces lacs sont à-peu-près par le » trente-cinquième degré de latitude nord » et par le dix-neuvième degré de longitude » à l'ouest de Pékin. Après avoir serpenté » dans cette partie de la Tartarie, et fait » d'abord vers l'est environ deux cent » quarante milles, puis vers le nord-ouest » cent milles, et de nouveau vers l'est deux » cent cinquante milles, grossi par les eaux » de diverses rivières qu'il reçoit dans son » cours, le fleuve entre dans la province » de Schen-Si. Là, courant vers le nord » dans une direction parallèle à la grande » muraille, il la traverse par le trente- » neuvième degré de latitude, et entre dans

» le pays des Tartares-Ortous qu'il sépare
» de celui des Tartares-Mongouls. Continuant
» dans une direction septentrionale jusqu'au
» quarante-neuvième degré de latitude, il
» parcourt un espace de quatre cents milles.
» Les hauteurs de la Tartarie lui livrent en
» abondance leurs eaux tributaires, et la
» province de Schen-Si lui en fournit de
» toutes les parties de l'horizon. Parcourant
» ensuite deux cents milles vers l'est, il
» traverse encore la grande muraille, et
» tournant au sud, il fait quatre cents milles
» dans cette direction, sépare les provinces
» de Schen-Si et de Schan-Si, et entre dans
» la province de Ho-Nan, par une latitude
» parallèle à celle où il prend sa source. De
» là, après avoir reçu les eaux d'un grand lac,
» il traverse la partie septentrionale de la
» même province et celle de la province de
» Kiang-Nan, en faisant droit à l'est cinq
» cent soixante milles, et il verse l'immense
» volume de ses eaux dans la mer à laquelle
» il donne son nom.

» La longueur du cours de ce fleuve a
» deux mille cent cinquante milles. L'en-
» droit où le traverse le canal impérial n'est
» éloigné de la mer que de soixante-dix

» milles. Il n'a guère là qu'un mille de
» large, et dans le milieu du courant la
» profondeur est de neuf à dix pieds.
» Cependant, quoique le pays soit très-
» plane, le courant du fleuve est si rapide
» qu'il fait sept ou huit milles par heure.
» Il est vrai que jamais la rapidité d'une
» rivière ne dépend de la pente d'une
» partie du pays qu'elle traverse, mais
» de l'impétuosité de sa chûte, lors-
» qu'elle est encore près de sa source,
» et de l'étrécissement du canal dans le-
» quel elle est ensuite forcée de couler,
» ou bien de l'accroissement soudain de ses
» eaux dans le même canal : cette vérité
» est démontrée par les observations que le
» major Rennel a publiées sur le cours du
» Gange.

» Pour éviter toute possibilité d'exagé-
» ration, supposons que dans l'endroit où
» les Anglais traversèrent le fleuve Jaune
» il n'eut que trois quarts de mille de large,
» une profondeur moyenne de cinq pieds,
» et un courant de quatre milles par heure;
» de-là, il s'ensuit que ce fleuve verse
» chaque heure, dans la mer Jaune, un
» volume d'eau égal à 418,176,000 pieds

» cubes, ou 2,563,000,000 gallons (1) ; ce » qui fait onze cents fois plus d'eau que le » Gange n'en fournit à la mer des Indes.

» Pour pouvoir se former quelqu'idée » de la quantité de limon mêlé aux eaux » du fleuve Jaune, on fit l'expérience sui- » vante. Dans l'endroit où le courant étoit » de sept ou huit milles par heure, et où » le fleuve avoit neuf pieds de profondeur ; » on prit un gallon et trois-quarts d'eau, » mesure commune. Cette eau déposa un » sédiment qui, lorsqu'il fut compacte et » pressé en forme de brique, forma une » masse de deux pouces et un tiers cubes. » Ce sédiment étoit composé d'un limon » argileux très-fin et d'une teinte jaunâtre ; » et lorsqu'il fut sec, on le réduisoit facile- » ment en poudre impalpable, en le pressant » entre les doigts.

» Martini observant combien le fleuve » Jaune paroît trouble, et ne se doutant » pas du peu de matière colorée qu'il faut » pour teindre un grand volume d'eau, » estime que dans la saison des pluies le » limon que charie ce fleuve forme un tiers » de son volume.

(1) 10,252,000,000 pintes, mesure de Paris. (*Note du Traducteur.*)

» Quelques-uns des voyageurs qui ont
» parcouru l'Egypte, croient également que
» la quantité de limon mêlé aux eaux du
» Nil dans le temps où ce fleuve déborde,
» forme un vingtième de son volume. Mais
» le docteur Shaw, observateur bien plus
» exact, ayant fait évaporer une quantité
» donnée d'eau du Nil, trouva que le ré-
» sidu n'étoit que la cent vingtième partie
» de la masse première.

» Suivant la méthode observée pour es-
» timer la quantité de limon contenu dans
» les eaux du fleuve Jaune, il parut que
» le limon ne formoit que la deux cen-
» tième partie du volume des eaux. Il est
» vrai que par la nature de l'expérience,
» il doit s'être perdu une quantité considé-
» rable de limon.

» Cependant, d'après la proportion dont
» nous venons de faire mention, le fleuve
» porte chaque heure dans la mer Jaune
» 3,420,000,000 pouces cubes, ou 2,000,000
» pieds cubes de terre; ce qui fait 48,000,000
» par jour, et 17,520,000,000 par an.

» Supposé que la profondeur moyenne
» de la mer Jaune soit de vingt brasses
» ou de cent vingt pieds (et les Anglais

» la

» la trouvèrent rarement aussi profonde), » la quantité de terre chariée par le fleuve » Jaune, si elle étoit accumulée, suffiroit » pour former jusqu'à la surface de la mer, » une île d'un mille carré dans l'espace de » soixante-dix jours. En portant plus loin » ce calcul, un observateur curieux trou- » vera en combien de temps la mer Jaune » peut être comblée par le limon seul que » le fleuve y dépose successivement. Ainsi, » en admettant que cette mer s'étend au » nord du fleuve, et comprend les golfes de » Pé-Ché-Lée et de Lea-Tong, la somme » des milles carrés qui composent cette » étendue, est d'environ 125,000, qui, mul- » tipliés par le nombre de 70 jours, néces- » saires pour remplir un mille carré, doit » faire 8,750,000 jours, ou 24,000 ans.

» D'après ce calcul, on suppose que la » quantité de terre portée par le fleuve » Jaune, est sans cesse la même; mais cela » peut n'être point ainsi. Toutefois le cours de » ce fleuve est d'une très-grande longueur; il » se précipite avec une excessive rapidité » des montagnes de la Tartarie, et entraîne » tout ce qu'il rencontre devant lui. De fré- » quentes crues, occasionnées par de fortes

» pluies, augmentent sa vélocité comme son
» volume, et le font déborder dans les pays
» plats où il passe, et qui ne sont composés
» que d'un sol léger et sans aucune compa-
» cité. Il est donc possible qu'il charie en-
» core, pendant des siècles multipliés, une
» aussi grande quantité de terre que celle
» qu'il charioit au passage de l'ambassade
» anglaise. »

Tandis que les yachts, qui portoient les Anglais, s'avançoient vers le fleuve Jaune, il y eut une correspondance suivie entre l'empereur et le nouvel et respectable conducteur de l'ambassade. Sur la représentation de ce dernier, la lettre adressée à sir Erasme Gower, et retenue par Ho-Choung-Taung, fut, par l'ordre exprès du monarque, envoyée à Chu-San. Sun-ta-zhin fit souvent part à l'ambassadeur des expressions flatteuses qu'employoit l'empereur, en parlant de lui dans ses dépêches. L'ambassadeur étoit particulièrement informé que ces expressions n'étoient dues qu'aux rapports favorables de Sun-ta-zhin, relativement à la conduite et aux dispositions des Anglais. Ce chinois déclara que, d'après les observations les plus attentives, il étoit convaincu

que l'ambassadeur n'avoit réellement d'autre intention qne celle de procurer à sa patrie des avantages commerciaux, que les nations européennes considéroient comme un objet très-important, bien qu'aux yeux d'un homme d'état chinois cet objet fût de peu de conséquence, et ne méritât pas tous les embarras d'une expédition aussi lointaine que celle qu'il avoit occasionnée. Sun-ta-zhin ajouta qu'il n'appercevoit dans les sentimens et dans les mœurs des Anglais, rien dont la communication pût avoir le moindre danger pour le peuple avec lequel ils désiroient avoir des relations.

Les gracieuses expressions de l'empereur étoient quelquefois accompagnées de présens de viandes sèches, qu'il choisissoit sur sa table, et envoyoit, suivant la manière des Orientaux, comme des marques de son attention particulière.

En répondant aux lettres de Sun-ta-zhin l'empereur lui manda : — « Qu'il avoit » conçu lui-même une haute estime pour » l'ambassadeur et pour sa nation, malgré » les divers soupçons qu'on avoit eus sur » eux; — Qu'il étoit déterminé à protéger » leur commerce, auquel l'ambassadeur pa-

» roissoit prendre un si vif intérêt ; qu'il
» avoit, à la vérité, refusé d'accéder à des
» demandes particulières, mais que ce
» n'étoit pas parce qu'il les regardoit préci-
» sément comme dangereuses en elles-
» mêmes, mais parce qu'elles auroient fait
» introduire des nouveautés qu'il ne croyoit
» pas prudent d'adopter, au moins tout-à-
» coup, à l'âge avancé où il étoit. — Que
» quant aux affaires de Canton, le détail de
» ce qui concernoit cette province éloignée,
» avoit été presqu'entièrement à la discrétion
» du vice-roi, qui, officiellement consulté
» sur la réponse, ne s'étoit nullement soucié
» de dicter l'abolition des pratiques qu'il
» avoit permises. Mais que pour donner
» une marque de son attention aux vœux
» des Anglais à cet égard, l'empereur avoit
» fait un changement dans le gouvernement
» de cette province, et y avoit nommé une
» personne de son sang, laquelle étoit douée
» de sentimens extraordinaires de justice,
» et d'une bienveillance particulière envers
» les étrangers; — Qu'il avoit écrit à ce
» nouveau vice-roi, qui n'avoit point encore
» quitté son premier gouvernement de
» Ché-Kiang, dont le Chu-San faisoit partie,

» et lui avoit recommandé, dans les termes » les plus forts, de revoir les règlemens » du port de Canton, et de mettre un terme » aux vexations dont se plaignoient les » Anglais. »

Sun-ta-zhin, dit en outre à l'ambassadeur, qu'on pourroit peut-être imaginer que, par amitié pour son excellence, il étoit porté à donner l'interprétation la plus favorable aux dépêches de l'empereur: mais que les expressions dont il s'étoit servi dans les principales choses qu'il avoit dites, étoient celles de l'empereur lui-même. Il ajouta ensuite que, comme le nouveau vice-roi de Canton résidoit encore à Han-Chou-Fou, capitale de la province de Ché-Kiang, il lui présenteroit l'ambassadeur qui, par ce moyen, auroit la confirmation de tout ce qu'il venoit d'entendre.

Les lettres qu'écrivoit l'empereur et celles que lui adressoit Sun-ta-zhin étoient mises dans un sac ou un panier plat, qu'un homme à cheval portoit, attaché autour de son corps. Au bas du sac, étoient suspendues des clochettes dont le bruit annonçoit à chaque station l'arrivée du messager, qui y étoit changé ainsi que le cheval. La

distance entre les stations, étoit de dix ou douze milles.

Aussitôt que les yachts de l'ambassade entrèrent dans la province de Kiang-Nan, elle reçut de la part du vice-roi une marque d'attention que les autres commandans avoient négligée. Les hommes qui traînoient les yachts lorsque les Anglais remontèrent le Pei-Ho à leur arrivée en Chine, ainsi que ceux qui leur avoient servi de la même manière à leur retour, étoient vêtus de simple toile de coton bleue, et quelquefois ils ne portoient que les haillons de la pauvreté. Mais dans la province de Kiang-Nan, ils parurent avec un uniforme neuf bordé de rouge, et ils étoient coiffés d'un bonnet pointu, sur le sommet duquel étoit un bouton rouge et plat. Lorsque ces hommes étoient changés, l'uniforme passoit à ceux qui les relevoient. Cet uniforme étoit à tous égards, mieux assorti aux yachts et aux barques de l'ambassade. D'une jolie construction, commodes pour les passagers, portant le pavillon impérial, ornés de banderoles et d'autres décorations navales, accompagnés d'une musique bruyante, mais agréable quand elle étoit entendue de loin, les yachts

de l'ambassade étoient au nombre de quarante, et marchoient en ordre à la suite l'un de l'autre. Il est vrai qu'ils n'alloient pas très-vîte, sur-tout quand la brise soufloit du sud-ouest; mais cette même brise rendoit la température extrêmement agréable. En même-temps, un ciel nuancé de couleurs grisâtres ne laissoit passer que la quantité de rayons du soleil qu'il falloit pour que l'air fût plus doux.

La scène étoit encore embellie par la vue des autres bâtimens qui navigueient et se croisoient sur le canal; par la perspective des villes et des villages bâtis sur ses bords; par les laboureurs qui cultivoient leurs champs ou recueilloient leur moisson; par les postes militaires déployant leurs étendards à l'approche de l'ambassade, et tirant leurs canons pour la saluer; enfin, par un nombre immense de spectateurs, accourus sur les bords du canal pour voir passer les étrangers.

Au sud du fleuve Janne, les yachts alloient beaucoup plus vîte, parce qu'à partir de ce fleuve, le canal impérial a un courant beaucoup plus rapide: c'est pour cela qu'on a augmenté dans cette partie le nombre

des écluses. Plus loin, le canal passe sur les bords du lac *Pao-Yng*; mais il est beaucoup plus élevé que ce lac, et une chaussée semblable à celle que nous avons déjà décrite, l'en sépare. Il se fait dans le lac Pao-Yng une pêche considérable, pour laquelle on emploie principalement l'oiseau dont nous avons déjà parlé, le leu-tze ou cormoran-pêcheur de la Chine, lequel dans une langue scientifique peut être distingué des autres espèces, sous le nom de *Pelicanus sinensis*. On élève sur le lac Pao-Yng un très-grand nombre de ces oiseaux, et on en envoie dans toutes les parties de l'empire.

Au-delà du lac le pays est si marécageux, qu'il est impossible de le cultiver comme les autres. Le lien-wha y croît spontanément et en abondance. Dans les endroits ainsi submergés, les Chinois déploient un nouveau genre d'industrie. Ils font des radeaux ou des claies de bambou, qu'ils chargent d'une couche de terre, et laissent flotter sur l'eau; ensuite ils y cultivent plusieurs espèces de végétaux. Ainsi, à bord des vaisseaux, on se procure une petite quantité de jardinage, en semant les graines dans de la terre ar-

rosée, ou bien dans des morceaux de flanelle montés sur des châssis, et humectés avec soin. C'est, par exemple, de cette manière qu'on a promptement du senevé; ce qui est extrêmement agréable aux personnes qui sont depuis long-temps en mer.

Indépendamment de la méthode employée par les Chinois pour se procurer des récoltes sur l'eau, ils ont beaucoup d'autres moyens de tirer parti des lacs, des rivières et des canaux. Ils cultivent des végétaux qui croissent dans le fond des eaux, et particulièrement le lien-wha; ils prennent, de beaucoup de manières, les oiseaux qui se tiennent sur l'eau, et les poissons qui sont au-dessous, ainsi que les autres animaux qui rampent dans le fond; ils fertilisent les terres par l'arrosement; ils ont, par eau, une communication peu chère et aisée, entre les différentes parties de l'empire, et de cette manière ils laissent à l'agriculture beaucoup de terrain qu'il faudroit pour les grandes routes, et beaucoup de travail qu'exigeroit leur entretien. Ils épargnent encore davantage de terrain, puisqu'ils n'ont pas besoin d'en employer en pâturages ou à la culture

du fourrage qu'il leur faudroit, s'ils étoient obligés d'avoir des animaux pour porter les voyageurs et les marchandises : aussi on peut, sans exagération, dire qu'en Chine le produit des eaux est égal à celui des terres, proportionnément à leur étendue.

La partie marécageuse de la province de Kiang-Nan, étoit de tous les pays que les Anglais avoient vus en Chine, celui qui avoit l'air le plus pauvre et le moins propre à être habité. Après avoir vu ravager leurs habitations et le produit de leur industrie, par des inondations extraordinaires, ou par d'autres calamités inattendues, les Chinois quittent quelquefois ces sortes de pays, et vont former des colonies en Tartarie, malgré la prévention générale qu'ils ont contre les Tartares. Quoiqu'un grand nombre des premiers mandarins et la plupart des vice-rois des provinces soient nés en Tartarie, ou issus du sang tartare, et que quelques-uns d'entr'eux aient des mœurs polies et un caractère très-respectable, les Chinois considèrent les Tartares, en général, comme des barbares. Pour justifier leur opinion à cet égard, ils citent un fait que le peuple raconte depuis quatre siècles : c'est que quand les Tartares-

Mongouls s'emparèrent de Pékin pour la première fois, ils plantèrent des tentes pour eux, et logèrent leurs chevaux dans les palais des empereurs chinois.

Dans le milieu du plat pays que traversoient les Anglais, il y avoit une ville du troisième ordre. Le haut de ses murailles n'étoit guère au-dessus du niveau du canal, qui formoit en cet endroit un aqueduc de vingt pieds de haut et de deux cents de large. Le courant de l'eau faisoit trois milles par heure. On peut juger par-là de la force des levées qui contiennent l'eau, et de l'immensité de travail qu'il a fallu pour les construire.

Bientôt les yachts se trouvèrent devant une jolie ville, où toutes les maisons qui bordoient le canal étoient à deux étages, et peintes en blanc. Les habitans étoient mieux vêtus, et les femmes plus belles et plus jolies que la plupart de celles que les Anglais avoient vues dans le nord de la Chine.

Un peu au-dessus de cette ville le canal cesse d'avoir du courant. Comme le terrain s'élève du côté du sud, il a été nécessaire de creuser à vingt pieds de profondeur pour conserver le niveau dans un espace de sept

ou huit milles anglais. A l'extrémité de cette partie du canal, les voyageurs virent une ville du premier ordre, qui sembloit être d'une haute antiquité. Une partie des murailles et des maisons étoit en ruine, et couverte de mousse, d'herbe et de ronces.

Cette ville paroissoit, cependant, faire un grand commerce. Il y avoit à l'ancre au moins mille vaisseaux de différente grandeur. Une garnison, d'environ deux mille hommes, étoit sous les armes, et avoit ses drapeaux et sa musique, comme si l'on alloit la passer en revue. La campagne des environs étoit plane, bien cultivée, et couverte de riz et de mûriers.

Ces arbres ne semblent pas beaucoup différer des mûriers communs d'Europe. On élague continuellement leurs branches, afin que les jeunes scions poussent plus promptement, car les feuilles des scions sont plus fines, plus tendres, et plus nourrissantes pour les vers à soie, que celles des grosses branches. Quelques-uns de ces arbres portent des mûres blanches, et d'autres, des mûres rouges : mais souvent ils n'en produisent d'aucune espèce. On les cultive avec le

plus grand soin. On les plante par rangs bien alignés, et à dix ou douze pieds de distance les uns des autres. Au pied de chaque arbre, on rapporte une couche de terre argileuse, humectée, mais non inondée, et d'environ un pied au-dessus du sol. Les arbres sont fréquemment élagués et étêtés, parce qu'on veut faire pousser constamment de jeunes branches et des feuilles tendres. On pense que les feuilles des mûriers noirs sont plus nourrissantes que celles des mûriers blancs. Les Chinois ne connoissent point l'art de greffer les arbres. Quelques grosses branches de leurs mûriers sont couvertes de gui. Pour que les plantations de mûriers n'occasionnent aucune perte de terrain, on sème du riz dans l'espace qui reste entre les arbres, et on l'arrose par le moyen de sillons.

Les vers à soie sont nourris dans de petites chaumières qu'on construit exprès au milieu des plantations de mûriers, afin qu'ils soient éloignés de toute espèce de bruit; car les Chinois pensent que le seul aboiement d'un chien suffit pour nuire à ces insectes. Cependant, les habitans des villes en élèvent

quelques-uns, et, pour cela, ils achètent des feuilles de mûrier des cultivateurs de cet arbre.

Les œufs des vers à soie sont déposés sur du papier, et conservés jusqu'au temps où on veut les faire éclore. Quand cette époque est arrivée, on humecte avec un peu d'eau le papier qui contient les œufs; et peu de temps après les vers éclosent. La température du climat suffit pour cela. Les Chinois ne connoissent ni l'usage, ni la nature du thermomètre : la seule expérience les guide. Quand ils veulent faire éclore les œufs des vers à soie plutôt que de coutume, ils emploient la chaleur artificielle. On fait toujours suffoquer les insectes avant de dévider la soie. Pour la dévider, on met les cocons dans un panier ou dans un vase percé de plusieurs trous, et on les expose à la vapeur de l'eau bouillante, de manière qu'ils puissent en être bien imprégnés. Lorsque les cocons sont dévidés, on mange les chrysalides des vers à soie : on mange aussi, dans le même pays, et le ver de terre, et la larve de quelques insectes. Mais, en cela, les Chinois ne doivent pas paroître absolument étranges, puisque les colons des Antilles mangent, avec délices,

une grosse chenille (1) qui se trouve sur une espèce de palmier.

Trois jours après avoir traversé le fleuve Jaune, les yachts arrivèrent sur les bords de la rivière Yang-Tsé-Kiang, qui parut aux Anglais au moins égale au fleuve, sinon plus considérable que lui. Elle avoit, en cet endroit, environ deux milles de large.

Les sources de cette rivière sont dans les mêmes montagnes d'où sort le fleuve Jaune; et dans son cours, il est un endroit où elle se rapproche assez de lui pour n'en passer qu'à quelques milles. Voici comment M. Barrow décrit cette rivière.

« Le Yang-Tsé-Kiang a deux bras, qui, » après s'être séparés, s'éloignent l'un de » l'autre de quatre-vingt milles, et font vers » le sud, dans une direction parallèle, environ » soixante-dix milles. Ils se réunissent ensuite » entre le vingt-sixième et le vingt-septième » degrés de latitude nord, précisément sur les » limites des deux provinces de Yu-Nan et » de Sé-Chuen. Courant ensuite vers le nord-» est, à travers la dernière de ces provinces,

(1) On l'appelle, aux Antilles, le *ver palmiste*: mais ce ver ne se mange qu'aux Iles-du-Vent. (*Note du Traducteur.*)

» le Yang-Tsé-Kiang reçoit les eaux des
» nombreuses rivières de cette province et
» de celle de Quée-Chou. Elle fait, dans
» cette direction, environ six cents milles;
» puis elle entre dans la province de Hou-
» Quang, par le trente-unième degré de la-
» titude nord. Elle fait plusieurs sinuosités
» dans cette dernière province, et ajoute à
» ses eaux le tribut de divers lacs; car ils
» abondent dans cette partie de la Chine.
» En sortant de la province de Hou-Quang,
» la rivière passe entre les provinces de Ho-
» Nan et de Kiang-Si, et ses eaux abon-
» dantes, tournant un peu de l'est vers le nord,
» coulent mollement vers la province de
» Kiang-Nan, et se versent dans la mer, qui
» borne la Chine à l'est, par le trente-deu-
» xième degré de latitude nord. Depuis la pro-
» vince de Hou-Quang jusqu'à l'embouchure
» de la rivière, il y a environ huit cents milles;
» ce qui fait que, depuis sa source, cette
» rivière parcourt au moins deux mille deux
» cents milles anglais. Dans l'endroit où les
» yachts de l'ambassade la passèrent, le
» courant ne faisoit pas plus de deux milles
» par heure; mais la rivière étoit plus pro-
» fonde que le fleuve Jaune. »

Ainsi,

Ainsi, ces deux grandes rivières prennent leur source dans les mêmes montagnes, passent, dans un endroit, presque l'une auprès de l'autre, s'écartent ensuite de quinze degrés de latitude, finissent par se jeter dans la même mer, à deux degrés l'une de l'autre. Elles embrassent, dans leur cours, une étendue de pays de plus d'un millier de milles de longueur, qu'elles contribuent à fertiliser et à enrichir, mais auquel leurs débordemens nuisent quelquefois. Ce pays comprend dans ses limites la plus grande étendue de l'ancien empire chinois, et est situé dans cette partie de la zone tempérée qui, en Asie comme en Europe, a vu naître les hommes les plus célèbres, et exécuter les actions les plus brillantes, dont l'histoire fasse mention.

Pour joindre le canal, qui se prolonge de l'autre côté de Yang-Tsé-Kiang, les yachts furent obligés de côtoyer un peu les bords septentrionaux de cette rivière. Là, le pays étoit entièrement changé. Au lieu de plaines, de lacs et de marais, le terrain s'élevoit graduellement depuis le bord de la rivière, et étoit enrichi de plantes, dont les espèces, variant ainsi que les couleurs, étoient entre-mêlées d'arbres, de temples et

de pagodes. Il y avoit dans la rivière plusieurs îles bordées d'arbustes, et des rochers qui paroissoient au-dessus des eaux. Les vagues de la rivière rouloient comme celles de la mer. L'on dit qu'on y voit quelquefois des marsouins. Les Anglais n'y virent que des jounques à l'ancre.

Tandis que les voyageurs traversoient le Yang-Tsé-Kiang, leur attention fut presqu'entièrement captivée par une île, située dans le milieu de cette rivière, et appelée *Chin-Schan*, ou la *Montagne d'Or*. Cette île, dont les bords sont très-escarpés, est couverte de jardins et de maisons de plaisance. L'art et la nature semblent s'être réunis pour lui donner une perspective enchanteresse. Elle appartient à l'empereur, qui y a bâti un très-grand et très-beau palais, ainsi que divers temples et pagodes, placés dans la partie la plus élevée de l'île.

Le terrain, qui est au midi du Yang-Tsé-Kiang, s'élève par degrés à une telle hauteur, qu'il a fallu, en quelques endroits, creuser jusqu'à quatre-vingts pieds, pour trouver le niveau et faire passer le canal.

C'est dans la campagne des environs que

croît l'arbuste qui fournit cette espèce particulière de coton, dont on fait l'étoffe connue en Europe sous le nom de *nankin*. Le duvet qui enveloppe les graines est ce que dans la langue du commerce, les Anglais appellent *coton-laine*. Ce duvet est ordinairement blanc ; mais dans la province de Kiang-Nan, dont Nan-Kin est la capitale, il a cette même couleur de jaune rouge qu'il conserve lorsqu'il est filé et tissu. On croit que la couleur et la qualité supérieure du coton de Kiang-Nan, est due à la nature particulière du sol ; et on assure que l'espèce en dégénère, à l'un et à l'autre égard, quand on la transplante dans une autre province, quelque peu de différence qu'il y ait entre les climats de cette province et celui du Kiang-Nan.

Dans plusieurs parties du Kiang-Nan, des ponts solides traversent le canal. Quelques-uns sont construits d'un granit rougeâtre qui contient beaucoup de spalt ; d'autres, sont d'un marbre gris et commun. Les arches de quelques-uns de ces ponts sont en cintre plein ; dans d'autres, elles ont une forme elliptique, et l'extrémité de l'ellipse est précisément au haut de l'arche. Il y en a quel-

quës-unes qui sont en fer à cheval, dont la partie la plus large est aussi en haut. Les pierres employées dans la construction des arches d'un pont chinois, ne sont point carrées, et ne laissent point au haut de l'arche un espace triangulaire rempli par ce qu'en Europe on appelle *la clef*. Au contraire, les pierres sont taillées en forme de coins, proportionnément à la courbe de l'arche; de sorte que quand elles sont placées, elles se trouvent toutes parfaitement adhérentes.

Pour passer sous un pont, il faut baisser les mâts ordinaires des yachts et des barques; et en élever d'autres, consistant en deux longues perches, qui se joignent par le haut, et s'écartent en bas suivant la largeur du bâtiment, comme les deux côtés d'un triangle isocèle. Ces mâts sont élevés par le moyen de deux verroux de fer qui passent dans les bouts des perches, et dans deux poteaux, chacun desquels est d'un côté du vaisseau, et a une entaille propre à recevoir le bout des perches. Ce double mât est promptement baissé pour passer sous un pont; mais il y a des ponts assez élevés pour qu'on y passe à la voile.

Les ponts sont nécessaires dans cette partie pour établir une communication entre les deux bords du canal, qui sont presqu'entièrement couverts de villes et de villages. La hauteur des arches et les marches par lesquelles on monte sur les ponts, empêchent d'y faire passer des voitures à roues; mais le nombre de ces voitures est très-petit, et on s'en sert rarement, parce que les marchandises les plus pesantes et la plupart des passagers vont par les rivières et les canaux, dont le pays est coupé dans tous les sens.

On a pratiqué, sous un pont, une communication entre le grand canal et un autre canal auquel il fournit de l'eau ; et cette communication ne gêne ni les gens qui passent sur le pont, ni ceux qui halent la corde des barques.

Les rues de la cité de Sou-Chou-Fou sont divisées, comme celles de Venise, par des canaux qui partent tous du principal canal; et sur chacun de ces canaux on a construit un élégant pont de pierre. La flotte des yachts et des bateaux qui portoient les Anglais, fut près de trois heures à traverser les faubourgs de Sou-Chou-Fou pour arriver jusqu'aux murs de la ville, près des-

quels il y avoit un nombre immense de bâtimens qu'on avoit mis à sec. Dans un seul chantier, on en voyoit seize qu'on construisoit à côté l'un de l'autre, et qui tous étoient du port de deux cents tonneaux. Le canal passe sous les murs de la ville par différentes arches, assez semblables à celles qu'on voit dans les murailles de Batavia.

La ville de Sou-Chou-Fou paroît extrêmement grande et extrêmement peuplée. Les maisons y sont bien bâties et agréablement décorées. Les habitans qui, pour la plupart, sont vêtus de soie, ont l'air d'être riches et heureux. Cependant on dit qu'ils sont fâchés que la cour n'habite plus Nan-Kin, qui, situé dans leur voisinage, étoit autrefois la capitale de l'empire. Certes, il n'y a que de grandes considérations politiques qui aient pu engager le souverain à préférer la province septentrionale de Pé-Ché-Lée, sur les confins de la Tartarie, à la partie de ses états, où tous les avantages du climat, du sol et des productions ont été prodigués par la nature, et où la nature elle-même a été perfectionnée par le talent et l'industrie. Les voyageurs ont appelé Sou-Chou-Fou, le *Paradis de la Chine*; et

un dicton, commun parmi les habitans de cette ville, est : — « Que le ciel est au-» dessus d'eux; mais que sur la terre ils » ont Sou-Chou-Fou. »

Les Anglais trouvèrent les femmes de Sou-Chou-Fou plus belles, plus jolies, et vêtues avec plus de goût que la plupart de celles qu'ils avoient vues dans le nord de la Chine. Sans doute que dans les provinces du nord, la nécessité de cultiver un sol moins fertile, de partager et les plus rudes travaux des hommes et les grossiers alimens qui servent à leur nourriture, et de n'avoir que très-peu de temps pour soigner leur personne, contribuent à noircir leur teint, à grossir leurs traits et à les défigurer, bien plus que les rayons du soleil ne noircissent et ne défigurent celles qui n'habitent qu'à trente degrés de distance de l'équateur. Les dames de Sou-Chou-Fou portent quelquefois sur le devant de la tête un petit bonnet de satin noir, qui forme une pointe entre les deux sourcils, et est enrichi de brillans. Elles ont aussi des pendans de cristal ou d'or.

A peu de distance de Sou-Chou-Fou, est le superbe lac de Tai-Hou, environné d'une

chaîne de montagnes pittoresques. Ce lac fournit beaucoup de poisson aux habitans de Sou-Chŏu-Fou; et en outre, il est pour eux un lieu de rendez-vous public et d'amusement. Beaucoup de canots, qui servent aux promenades de plaisir, sont conduits par une seule femme. Chaque canot a une chambre très-propre; et on prétend que celles qui le conduisent, exercent plus d'une profession. Le lac de Tai-Hou sépare la province de Kiang-Nan de celle de Che-Kiang, dont l'ambassade approchoit déjà la capitale.

Au-delà de Sou-Chou-Fou, on voyoit des plantations de mûriers très-étendues et semblables à une forêt. Il y avoit aussi, parmi les mûriers, quelqu'arbre à suif. Du fruit de cet arbre, qui est le *croton sebiferum* de Linnæus, les Chinois retirent une espèce de graisse végétale avec laquelle ils font une grande partie de leur chandelle. Ce fruit ressemble beaucoup, extérieurement, aux graines du lierre. Dès qu'il est mûr, la capsule s'ouvre et se divise en deux, ou plus fréquemment, en trois parties, qui, en tombant, laissent à découvert autant de noyaux, chacun desquels est sépa-

rément attaché à l'arbre et couvert d'une substance charnue qui a de la blancheur de la neige; ce qui fait un très-beau contraste avec les feuilles de l'arbre, lesquelles, dans cette saison, sont d'un rouge tenant à-la-fois du pourpre et de l'écarlate. On écrase les noyaux et on les fait bouillir dans de l'eau pour en extraire la substance charnue ou graisseuse, et les chandelles qu'on fait avec cette substance sont plus fermes que celles de suif, et n'ont aucune espèce d'odeur. Cependant elles n'égalent ni la bougie, ni les chandelles de blanc de baleine.

Cette dernière substance est inconnue en Chine, ainsi que l'animal qui la produit. On n'y connoît guère non plus l'art de blanchir la cire; et celle qu'on y blanchit s'emploie en emplâtre ou en onguent. La bougie qu'on voit en Chine, se fait avec la cire produite par l'insecte qui se nourrit sur le troêne, et que nous avons décrit dans le chapitre de la Cochinchine. Cette cire est naturellement blanche, et si pure, qu'elle ne donne point de fumée : mais on en ramasse si peu, qu'elle est rare et chère. Les chandelles à bon marché sont faites de suif ordinaire ; mais elles ont trop peu de consistance pour qu'on s'en

serve sans les revêtir d'une légère couche de suif végétal ou de cire. On en peint aussi quelquefois la surface en rouge.

Les Chinois se servent de différentes matières pour faire des mèches. Celles qu'ils emploient dans leurs lampes sont de trois sortes : d'amianthe, qui brûle sans se consumer ; d'armoise (1), ou d'une espèce de chardon (2), qui sert aussi pour les armes à feu. Mais pour les chandelles, ils se servent d'un bois léger et inflammable. Ce bois, percé par l'extrémité d'en bas, est posé sur une pointe de fer fixée sur le haut du chandelier qui, au lieu d'être creux, est plat. Ainsi, cette pointe soutient la chandelle sans qu'on ait besoin de bobèche. L'esprit économique des Chinois leur fait considérer que cette forme de leurs chandeliers remplit aussi l'objet, qui n'est connu ailleurs que des plus pauvres classes du peuple, et qu'elles cherchent à obtenir, en se servant de ce qu'on appelle un *binet*. Par ce moyen, on croit qu'il y a un dixième d'épargne dans la consommation de la chandelle.

L'arbre à suif a été, dit-on, transplanté à

(1) *Artemisia.*

(2) *Carduus maræus.*

la Caroline, et y réussit aussi bien qu'en Chine. C'étoit presque la seule espèce d'arbre qui ombrageât les bords du grand canal, dans la partie où l'ambassade anglaise étoit alors. Là, le canal étoit sans aucun courant, et si large, qu'un pont de pierre, qui le traversoit, n'avoit pas moins de quatre-vingt-dix arches.

De Sou-Chou-Fou à Han-Chou-Fou, c'est-à-dire, dans une étendue d'environ quatre-vingt-dix milles, le canal impérial continue à avoir une largeur de soixante à cent toises, et ses bords sont revêtus de murailles de pierre. Tout le pays qu'il traverse dans cette partie, est non moins beau que riche.

Les yachts s'arrêtèrent dans un village près de Han-Chou-Fou, pour recevoir le nouveau vice-roi de Canton, lequel vint, dans son bateau, faire la première visite à Sun-ta-zhin et à l'ambassadeur.

Le vice-roi, nommé *Chaung-ta-zhin*, paroissoit avoir un caractère doux et des mœurs aimables. Il se prévaloit peu, et de l'avantage d'être parent de l'empereur, et du poste qu'il occupoit comme gouverneur-général des deux provinces de Quang-

Tong (1) et de Quang-Si. Il confirma les assurances données par Sun-ta-zhin, relativement aux dispositions et aux ordres de l'empereur en faveur des Anglais; et il parla de la bienveillance qu'il avoit lui-même pour eux.

Le lecteur observera que les noms des Chinois, cités dans cet Ouvrage, sont tous d'une syllabe, indépendamment des additions de qualités ou de titres. Chaque mot de la langue chinoise est également monosyllabique. Les additions sont d'autant plus nécessaires, qu'un nom ne renferme aucune distinction en faveur de la famille de celui qui le porte. Il n'y a pas plus de cent noms de famille connus dans toute l'étendue de l'empire; et l'expression des cent noms est souvent employée comme un terme collectif pour toute la nation chinoise (2). Des individus prennent, à différentes épo-

(1) C'est la province que les Européens appellent Canton.

(2) Ces cent noms de familles ou de tribus chinoises s'appellent les *Pe-Kia-Sing*; et l'institution en remonte, dit-on, jusqu'à Soui-Jen, vivant plus de vingt-cinq siècles avant Fou-Hi, c'est-à-dire, près de deux mille trois cents ans avant l'époque où les chronologistes européens placent le déluge, qui, suivant les mêmes chronologistes, est arrivé l'an du monde 1656. (*Note du Trad.*)

ques ou dans différentes circonstances, des surnoms qui expriment quelque qualité, ou rappellent quelqu'événement. Chaque nom de famille est porté par des personnes de toutes les classes : cependant, l'identité de ces noms indique quelque rapport. Tous ceux qui les portent peuvent fréquenter la maison de ceux qu'ils croient issus des mêmes ancêtres qu'eux.

Un chinois épouse rarement, ou plutôt il n'épouse jamais une femme qui porte son nom de famille ; mais les fils et les filles de deux sœurs mariées à des hommes d'un nom différent, se marient souvent ensemble. Ceux de deux frères qui portent le même nom ne le peuvent pas.

En Chine, les noms n'annoncent jamais aucune distinction ; il n'y existe point de noblesse héréditaire; et cependant, chacun y fait beaucoup d'attention à sa généalogie. Celui qui, jusqu'à une époque reculée, peut citer ses ancêtres comme s'étant distingués par leurs vertus privées, ou par des services publics, et par les honneurs qu'ils ont, en conséquence, obtenus du gouvernement; celui-là, dis-je, est plus respecté que des hommes nouveaux. Ceux qu'on croit

être les descendans de Confucius, sont toujours traités avec une considération particulière. Les empereurs leur ont même accordé quelques priviléges (1). L'ambition d'une origine illustre est si générale, que les empereurs ont souvent donné des titres aux aïeux morts d'un homme de mérite.

On ne néglige, en Chine, aucun moyen pour exciter à faire de bonnes actions, et empêcher qu'on en fasse de mauvaises; et l'on emploie également l'espoir de la louange et la crainte du blâme. Il y a un registre public, nommé le *livre du mérite*, dans lequel on inscrit tous les exemples frappans

(1) Les fils aînés de cette famille se sont presque tous distingués par leur savoir et par leur vertu, et ont mérité de porter le titre de yen-cheng-koung, qu'on peut rendre en français par celui de comte qui propage la sainteté. L'un d'eux parut à la cour de Pékin en 1784; et il est probable qu'il vit encore, ou que quelqu'un de ses enfans a succédé à sa dignité. — D'après les monumens historiques, *Koung-Tsée*, que les Européens appellent *Confucius*, descendoit de *Hoang-Ty*, l'un des fondateurs de la monarchie chinoise, lequel vivoit il y a quatre mille cinq cents ans. Or, il faut convenir que nos familles d'Europe, le plus follement entichées de leur noblesse, sont bien modernes auprès de celle-là. (*Note du Traducteur.*)

d'une conduite estimable; et dans les titres d'un homme, on mentionne particulièrement le nombre de fois que son nom a été inséré dans ce livre. D'un autre côté, celui qui commet des fautes est dégradé, et il ne suffit pas qu'il se borne à ne porter que son titre réduit; il faut encore qu'il joigne à son nom le fait pour lequel il a été dégradé.

Ces règlemens sont faits principalement pour les mandarins auxquels l'empereur ne confie l'autorité, que pour qu'ils l'emploient à faire le bonheur du peuple. Si l'on abuse de cette autorité, et que le peuple souffre une plus grande somme de maux que celle qui est nécessairement attachée à la nature de la société, c'est en grande partie parce qu'un homme ne possède pas des facultés physiques assez étendues pour empêcher que ses délégués trompent sa vigilance, et pervertissent même ses intentions, à moins que le peuple n'ait le pouvoir d'exercer sur eux une certaine censure.

Indépendamment des honneurs qu'il tenoit de l'empereur, le vice-roi Chaung-ta-zhin avoit reçu des habitans de la province de Ché-Kiang le plus flatteur de tous les titres. Pour le récompenser de les avoir gou-

vernés avec équité et avec bienfaisance, ils l'avoient surnommé le second Confucius.

Le vice-roi entra avec Sun-ta-zhin et l'ambassadeur, à Han-Chou-Fou, le 9 novembre 1793.

PLANTES recueillies dans les provinces de Schan-Tung et de Kiang-Nan.

Equisetum. Prêle.
Fraxinus. Frêne.
Mimosa. Acacie.
Roetboellia. Roetbolle.
Holcus. Millet.
Anthisteria ciliaris. Anthistirie ciliée.
Cannabis sativa. Chanvre ordinaire.
Salix. Saule.
Cucurbita citrullus. Pastèque.
Myriophyllum spicatum. Volant-d'eau épié.
Amaranthus caudatus. Amaranthe à longs épis.
. . . . . *tricolor.* Amaranthe tricolor.
Morus papyrifera. Mûrier à papier.
. . . . . Une deuxième espèce.
Viola. Violette.
Chrysanthemum indicum. Chrysène des Indes.
Inula japonica. Aulnée du Japon.

Artemisia.

Artemisia. Armoise.
Prenanthes.
Medicago lupulina. Luzerne-houblon.
. . . . . *falcata.* Luzerne falciforme.
Trifolium melilotus. Melilot.
Astragalus. Astragale.
. . . . . Une autre espèce.
Œschynomene. Agati.
Phaseolus. Haricot.
Dolichos cultratus. Dolique en couteau.
Gossipium. Cotonnier.
Geranium. Geranium.
Cleome viscosa. Mozambé visqueux.
Sisymbrium amphibium. Sisymbre amphibie.
. . . . . Une deuxième espèce.
Vitex negundo. Gatilier découpé.
Clerodendrum. Péragu.
Lindernia japonica. Linderne du Japon.
Antirrhinum. Mufflier.
Mentha canadensis. Menthe du Canada.
Leonurus sibiricus. Agripaume de Sibérie.
Ocymum. Basilic.
Potentilla. Potentille.
Cratægus. Alizier.
Stellaria. Stellaire.
Melia. Azedarach.
Sophora japonica. Sophore du Japon.

Oriza sativa. Riz cultivé.
Berberis cretica. Vinettier de Crète.
Tamarix. Tamaris.
Chœnopodium aristatum. Chenopode aristé.
..... Une deuxième espèce.
Celosia argentea. Passe-velours argenté.
Euonymus. Fusain.
Solanum nigrum. Morelle.
Convolvulus. Lizeron.
Cistus. Ciste.
Rubus cordifolia. Ronce à feuilles en cœur.
Arundo phragmites. Roseau à balais.
Cynosurus indicus. Cretelle des Indes.
Poa chinensis. Paturin de la Chine.
. . . . . Une deuxième espèce.
. . . . . Une troisième espèce.
Panicum dactylon. Panis chien-dent.
. . . . . *crus galli.* Panis pié-de-poule.
Scirpus autumnalis. Scirpe d'automne.
. . . . . *miliaceus.* Scirpe miliacé.
Cyperus difformis. Souchet difforme.
. . . . . *iria.* Souchet à épillets alternes.
. . . . . *odoratus.* Souchet odorant.
. . . . . Une deuxième espèce.
. . . . . Une troisième espèce.
Schœnus aculeatus. Choin aiguilloné.
Lycopus europœus. Lycope d'Europe.

Verbena officinalis. Vervène officinale.
Veronica anagalis. Véronique anagallide.
Thuya pensilis, nouvelle espèce. Thuya à fruits pendans.
Kylinga monocephala. Kilinge monocéphale.
Justicia procumbens. Cormantine tombante.
Ilex. Houx.
Trapa. Mâcre.
Paspalum. Paspale.
Polygonum lapathifolium. Polygone à feuilles d'oseille.
..... *dumetorum.* Polygone des haies.
..... *amphibium.* Polygone amphibie.
..... *perfoliatum.* Polygone perfolié.
Saccharum. Canamelle.
Leersia. Lerse.
Dianthus plumarius. Œillet lacinié.
Penthorum. Tourette.
Oxalis corniculata. Surelle corniculée.
Agrimonia. Aigremoine.
Rosa. Rose.
Nymphœa nelumbo. Nénuphar nelumbo.
Thea. Thé.
Stratriotes.
Marchantia. Hépatique.
Hypnum. Hypne.

Chara. Charagne.

Phyllantus. Niruri.

Croton sebiferum. Croton porte-suif.

Agyneja impubes.

Naja marina. Naïade marine.

Valisneria spiralis. Valisnère en spirale.

Menispermum trilobum. Menisperme trilobé. THUNBERG.

Andropogon. Barbon.

Cenchrus. Racle.

Ficus pumila. Figuier nain.

Pteris serrulata. (Hort. Kiew.) Fougère dentelée.

..... *semi-pinnata.* Fougère semi-pinnée.

..... *caudata.* Fougère acuminée.

Asplenium. Céterach.

Woodwardia. Woodwarde. SMITH.

Polypodium hastatum. Polypode hasté. TH.

.....*falcatum.* Polypode falciforme. THUNB.

.....Une deuxième espèce.

Davallia chinensis. Davalla de la Chine. SMITH.

Trichomanes chinensis. Tricomane de la Chine.

Marsilea quadrifolia. Marsile à quatre feuilles.

Marsilea natans. Marsile flottante.

Azolla filiculoïdes. Azolle filiculoïde. LAMARCK.

Lycopodium cernuum. Lycopode penchée.

. . . . . Une deuxième espèce.

Laurus camphora. Laurier-camphrier.

Triticum. Bled.

Morus alba. Mûrier blanc.

. . . . . *nigra.* Mûrier noir.

Fagus castanea. Hêtre-châtaignier.

Viscum. Gui.

Nicotiana tabacum. Nicotiane-tabac.

CHAPITRE III.

Vue de Han-Chou-Fou, et Voyage a Chu-San.

Un bassin vaste et irrégulier termine le canal impérial dans les faubourgs de Han-Chou-Fou. Il est accru par les eaux d'un lac situé à l'occident de la ville. Ce lac fournit aussi beaucoup d'eau à un canal qui entoure la ville, et duquel sont détachés plusieurs autres canaux qui passent dans les principales rues.

Han-Chou-Fou est bâti entre le bassin du canal impérial et la rivière de Chen-Tang-Chaung qui va se jeter dans la mer à un peu plus de soixante milles à l'est de cette ville. Quand la mer est haute, la largeur de la rivière se trouve augmentée de quatre milles, vis-à-vis de Han-Chou-Fou; et dans les momens du reflux, on voit une jolie plage d'environ deux milles de large, et s'étendant à perte de vue. Par le moyen de cette rivière, Han-Chou-Fou reçoit des provinces méridionales et y envoie une grande quantité

de marchandises. Pour embarquer ces marchandises, ou pour les décharger, on se sert de chariots à quatre roues, qu'on place à la suite l'un de l'autre, et qui forment une chaussée qu'on prolonge ou qu'on raccourcit suivant la distance qu'il y a des vaisseaux au rivage.

Il n'y a point de communication par eau entre la rivière et le canal impérial. Toutes les marchandises qui viennent du côté de la mer et remontent la rivière, ainsi que celles qui descendent par les lacs et les rivières de Che-Kiang et de Fo-Kien, doivent être d'abord débarquées, lorsqu'on veut les faire passer dans le nord; et c'est ce qui rend Han-Chou-Fou l'étape générale entre les provinces méridionales et les provinces septentrionales de l'empire.

La population de Han-Chou-Fou est immense; car, on prétend qu'elle égale presque celle de Pékin. Cependant, la ville n'a, en apparence, rien de grand que les murailles qui l'entourent. Les maisons sont basses. Il n'y en a point qui ait plus de deux étages. Les rues sont étroites et pavées avec de grands quartiers de pierre dans le milieu,

et de petites pierres plates sur les côtés. Toutes les maisons des principales rues ont des boutiques ou des magasins sur le devant; et plusieurs de ces magasins ne sont point inférieurs aux plus brillans de ceux qu'on voit à Londres dans le même genre. On fait à Han-Chou-Fou un commerce très-étendu et très-actif de soieries; on y vend aussi beaucoup de fourrures et de large drap d'Angleterre. Il est difficile de passer dans les rues, à cause de la foule. Ce n'est pas seulement ainsi parce que les habitans se rassemblent pour voir les étrangers, ou dans quelqu'autre occasion extraordinaire, mais parce qu'ils vont où les appellent leurs affaires. Dans les magasins et les boutiques, on voit des hommes et point de femmes. Les satins brodés et tout ce qui concerne les manufactures de soieries occupent une immense quantité de femmes à Han-Chou-Fou. La plupart des hommes y sont vêtus d'une manière agréable, et paroissent dans l'aisance.

En Chine, la forme des vêtemens est rarement changée par la mode ou le caprice. L'habillement qui convient à l'état d'un homme, et à la saison de l'année où il le porte, est toujours fait de la même manière.

Les femmes même n'ont guère de nouvelles modes, si ce n'est peut-être dans l'arrangement des fleurs, et des autres ornemens qu'elles mettent sur leur tête. Elles ont en général un réseau de soie qui leur tient lieu de chemise; et elles portent par-dessus, une veste et de grands caleçons de soie, qui, lorsqu'il fait froid, sont garnis de fourrures. Elles mettent en outre, par-dessus leur veste, une longue robe de satin, rassemblée avec grâce autour du corps, et nouée avec une ceinture. Ces différentes parties de leurs vêtemens sont de couleur différente; et le goût de celle qui les porte se déploie dans le choix et le contraste de ces couleurs. Quoique les dames chinoises mettent l'embonpoint au rang des beautés d'un homme, elles le regardent comme un grand défaut dans leur sexe, et elles s'efforcent de conserver la finesse et la délicatesse de leur taille. Elles laissent croître leurs ongles; mais elles ne conservent, de leurs sourcils, qu'une ligne arquée et très-mince.

Les Anglais apprirent à Han-Chou-Fou, que le *Lion* avoit mis à la voile du port de Chu-San, le 16 octobre, parce que sir Erasme Gower n'avoit point reçu la lettre de l'am-

bassadeur, quoique sur les représentations de Sun-ta-zhin, l'empereur la lui eût fait envoyer. Si cette lettre eût été expédiée, quand on la remit au colao Ho-Choung-Taung, le 4 du même mois, elle seroit certainement arrivée à Chu-San avant le départ de sir Erasme, et elle eût empêché qu'il ne suivît les premières instructions que lui avoit données l'ambassadeur, lorsqu'il croyoit séjourner plus long-temps à Pékin ; instructions, qui, comme nous l'avons déjà rapporté, enjoignoient à sir Erasme Gower de faire un voyage d'observation, et de ne revenir dans le voisinage de Canton qu'au mois de mai.

Cependant, avant cette époque, la crainte de la mousson du sud-ouest qui s'approchoit, pouvoit engager les vaisseaux de la compagnie à risquer de partir de Canton pour se rendre en Europe sans convoi, plutôt que d'être obligés d'attendre jusqu'à l'année suivante ; de sorte qu'il sembloit que c'étoit en vain que l'ambassadeur s'étoit empressé de quitter la capitale de la Chine. Mais ce ministre eut pourtant quelqu'espoir de pouvoir exécuter le projet qui l'intéressoit si vivement, celui de convoyer avec le *Lion*,

jusqu'en Angleterre, la riche flotte qui étoit alors à Canton. Dans une lettre écrite la veille de son départ de Chu-San, sir Erasme Gower mandoit à l'ambassadeur que, se trouvant inopinément avoir besoin de diverses choses pour son équipage, et sur-tout de drogues de pharmacie, que les Chinois ne pouvoient lui procurer, il prenoit le parti de diriger d'abord sa route vers la rivière de Canton, parce qu'il espéroit que la factorerie anglaise lui fourniroit ce qui lui manquoit. Il ajoutoit qu'ensuite il remettroit immédiatement à la voile pour exécuter les ordres qui lui avoient été donnés par son excellence. Les soupçons qui avoient été ailleurs si contraires aux desseins de l'ambassadeur, n'existoient point dans le cœur de Sun-ta-zhin et du vice-roi. Une lettre pour retenir le *Lion* fut à l'instant envoyée aux commissaires de la compagnie à Canton, afin qu'ils la fissent parvenir à sir Erasme Gower, si cela étoit encore possible.

L'*Indostan* étoit resté à Chu-San, où il attendoit le capitaine Mackintosh. Le nouveau vice-roi de Canton ne voulut point, comme l'ancien, empêcher que cet anglais

allât joindre son vaisseau. On décida, en même temps, que la plupart des personnes de l'ambassade qui avoient passé sur ce vaisseau, s'y embarqueroient à Chu-San, et qu'on y chargeroit aussi les présens de l'empereur pour le roi d'Angleterre, comme on y avoit chargé, en se rendant en Chine, les présens du roi d'Angleterre pour l'empereur. Il falloit en conséquence, que l'ambassade se partageât, et que ceux qui la composoient, prissent deux routes différentes. L'ambassadeur résolut de se rendre directement à Canton avec la plus grande partie de sa suite. Le vice-roi Chaung-ta-zhin, qui devoit aller prendre possession du gouvernement de cette province, hâta son départ, afin d'accompagner les Anglais. D'un autre côté, Sun-ta-zhin consentit, avec la même honnêteté, à mener à Chu-San le colonel Benson et les autres personnes qui devoient joindre l'*Indostan*.

Les arrangemens qu'il fallut faire, ne retinrent les voyageurs que peu de jours à Han-Chou-Fou. Quelques-uns d'entr'eux profitèrent de cette occasion pour écrire à leurs amis en Europe; parce qu'ils pensèrent que l'*Indostan* pouvoit avoir trouvé

une cargaison à Chu-San, et feroit voile directement pour l'Angleterre, tandis que le *Lion* seroit peut-être parti de Canton avant l'arrivée de l'ordre que l'ambassadeur lui avoit donné d'y rester. Cependant on songea aussi que si son départ avoit lieu, sir Erasme Gower seroit obligé de naviguer contre la mousson du nord-est en passant le détroit de Formose pour se rendre aux îles du Japon. Alors il y avoit apparence que comme sa marche dans le détroit seroit nécessairement lente, l'*Indostan* l'y rencontreroit. En conséquence, l'ambassadeur remit au capitaine Mackintosh une lettre pour sir Erasme Gower, pareille à celle qu'il lui avoit déjà adressée sous le couvert des commissaires de la compagnie, à Canton.

Tandis qu'on s'occupoit à Han-Chou-Fou des préparatifs du départ, Van-ta-zhin, avec sa bonté ordinaire, invita M. Barrow et quelques autres Anglais, à faire une promenade sur le lac de Sée-Hou, situé à peu de distance à l'occident de la ville. En même-temps, il se pourvut d'une barque très-élégante et d'un bateau qui étoit à la suite, et dans lequel on devoit préparer le manger des voyageurs. Le lac étoit rempli de poisson,

dont une partie servit à leur dîner. Il y avoit beaucoup d'endroits peu profonds ; mais l'eau étoit extrêmement diaphane, et le fond couvert de gravier. On voyoit un nombre immense de canots, dans lesquels étoient des gens qui faisoient des parties de plaisir. Mais il n'y avoit que des hommes. Les femmes de ce canton ne paroissent jamais dans ces sortes d'occasions.

Le lac forme une superbe pièce d'eau de trois ou quatre milles de diamètre, et environnée au nord, à l'est et au sud de montagnes pittoresques, entre la base desquelles et les bords du lac est un terrain étroit mais uni, dont on a tiré le parti le plus agréable. On y voit des maisons charmantes, et des jardins de mandarins, ainsi qu'un palais appartenant à l'empereur, et des temples et des monastères pour les ho-chaung, ou prêtres de Fo. Des ponts en pierres d'une forme légère et bizarre, mais très jolie, sont jetés en grand nombre sur les différens bras du lac, dans lesquels s'épanchent les ruisseaux qui tombent des montagnes. Sur le sommet de ces montagnes on a bâti des pagodes, l'une desquelles attira l'attention de nos voyageurs. Elle est située sur le bord d'une péninsule

très-élevée, qui s'avance dans le lac. Cette pagode s'appelle le *Lui-Foung-Ta*, c'est-à-dire, le temple des vents foudroyans. Il y reste quatre galeries entières, les unes au-dessus des autres. Le haut est presqu'entièrement brisé. On distingue cependant encore une espèce d'ordre régulier dans les corniches en ruine qui forment une double courbe. La mousse, l'herbe et les ronces croissent sur ces ruines : mais on n'y voit point de lierre, qui, en Europe, couvre ordinairement les masures. Il n'y en a même dans aucune partie de la Chine. Les cintres et les moulures de la pagode sont peints en rouge, et les murailles en jaune. Elle n'a maintenant qu'environ cent vingt pieds de haut. On assure qu'elle a été bâtie du temps de Confucius, qui vivoit il y a plus de deux mille ans.

Dans les bois, croissant sur le haut des montagnes et dans les vallées, il y a plusieurs milliers de tombeaux, qui sont bâtis comme des maisons. Ils ont environ de six à huit pieds de hauteur, et sont, pour la plupart, peints en bleu. Le devant est garni de piliers blancs, et ils forment de petites rues. Les tombeaux des Chinois d'un rang

élevé, sont à part, sur le penchant des montagnes, bâtis sur des terrasses de forme demi-circulaire; et ils ont des murailles de pierre avec des portes de marbre blanc, où l'on écrit les noms, les qualités et les vertus de ceux dont ils renferment les restes. De plus, les terrasses sont quelquefois ornées d'obélisques. Ces monumens des grandeurs passées, sont environnés de différentes espèces de cyprès, dont la couleur sombre et mélancolique semble avoir été choisie partout pour parer les scènes de douleur. Cependant l'if des cimetières ne croît ni en cet endroit ni dans le reste de la Chine. Mais plusieurs tombeaux y sont ombragés par une espèce de tuya-pleureur, ou de bois des Indes, aux branches longues et pendantes, qu'on ne connoît point en Europe. Il y a, dans les environs du lac, des tombeaux de toute espèce de forme, en pierre, en terre et en bois. Ce lieu paroît être l'un des grands cimetières de Han-Chou-Fou. Malgré cela, on rencontre des tombes dans tous les environs de cette ville. Il y en a dans les champs, dans les jardins, à côté des grands chemins et sur les bords du canal impérial.

Il ne se passe guère de nuit, sans qu'on visite

visite le cimetière des environs du lac. Des Chinois s'y rendent avec des torches, pour honorer les cendres de leurs parens. Ils décorent leur tombe de banderoles d'étoffe de soie ou de papier peint ; ils y sèment des fleurs et ils y brûlent des parfums.

Il arriva à Han-Chou-Fou un événement qui, bien que de peu de conséquence en lui-même, sert à prouver combien les Chinois ont de facilité à prendre l'alarme sur tout ce que peuvent faire les étrangers. Lorsque l'ambassade se partagea, on commit une erreur dans la distribution du bagage. Une partie de celui qui devoit être transporté directement à Canton, fut mis à bord des barques qui étoient à l'ancre dans le petit canal qui conduit à Chu - San. Pour réparer l'erreur, trois Anglais, avec un mandarin et son domestique, se rendirent de bon matin à bord de ces barques. Ils firent, à cheval, le tour de la partie orientale de la ville, et traversèrent une jolie plaine, située sur le bord de la rivière. Là, ils montèrent dans des chariots couverts de tapis, garnis de coussins de soie, rembourrés de coton, et traînés par trois vigoureux buffles, lesquels étoient attelés de front. Les buffles

étoient conduits par le moyen d'une corde, qui passoit dans le cartilage de leur museau, de la même manière qu'on a coutume de conduire les chameaux. Le charretier sautant sur le buffle du milieu, partit à toute course, et les buffles s'élançant dans la rivière, sans la moindre difficulté, allèrent aussi loin qu'ils trouvèrent le fond. Alors les voyageurs s'embarquèrent dans un canot, qui les porta sur la rive opposée, où ils montèrent en chaise et firent environ un mille pour se rendre au canal de Chu-San.

Là, les Anglais firent le changement nécessaire dans la distribution du bagage, après quoi ils reprirent le chemin de leurs yachts qui étoient encore mouillés dans le grand bassin. Quand ils eurent passé la rivière, ils marchèrent droit à la ville, se proposant de la traverser, parce que c'étoit le chemin le plus court pour aller au bassin. Mais le mandarin qui les conduisoit avoit résolu de leur faire faire encore le tour des remparts, attendu qu'il ne jugeoit pas convenable qu'on permît à des étrangers de traverser la ville, ce qu'ils avoient pourtant déjà fait avec Van-ta-zhin. Il envoya, en secret, un messager dire qu'on

fermât les portes, afin d'empêcher les Anglais d'entrer. La sentinelle obéit; et lorsque les voyageurs se présentèrent, on leur dit que le gouverneur de la ville avoit les clefs. Comme l'heure où l'on a coutume de fermer les portes le soir, étoit encore éloignée, l'ordre du mandarin, communiqué à l'officier qui étoit en dedans de la porte, ne manqua pas d'occasionner quelque inquiétude, et une partie de la garnison prit aussitôt les armes. Le bruit en parvint bientôt jusqu'à Van-ta-zhin, qui rit beaucoup de voir que trois Anglais avoient pu causer de l'effroi dans l'une des plus grandes et des plus fortes cités de l'empire chinois.

Ceux des Anglais qui alloient à Chu-San, étant en plus petit nombre, et plutôt prêts que les autres, partirent le 13 novembre 1793. Ils avoient à leur tête le respectable Sun-ta-zhin, qui dit affectueusement adieu à l'ambassadeur et à ses principaux compagnons. Depuis le premier instant où ce colao les avoit connus à Zhé-Hol, sa conduite envers eux avoit été remplie de bienveillance; et la manière avantageuse dont il en parloit, fit beaucoup d'effet auprès de l'empereur. Aussi il est probable que si, à leur arrivée

en Chine, ils avoient été sous ses auspices, et qu'on l'eût chargé, au lieu du légat, de rendre compte de ce qui les concernoit, l'ambassadeur auroit rencontré moins d'obstacles, soit pour accomplir l'objet de sa mission, soit relativement à son séjour.

Sun-ta-zhin eut aussi beaucoup d'attention pour les voyageurs qu'il accompagna à Chu-San. Voyant que les barques qu'on avoit fournies au colonel Benson, au capitaine Mackintosh, et aux autres Anglais n'étoient pas assez commodes, il prit soin de leur en faire donner d'autres dès le lendemain de leur embarquement sur le petit canal.

Le premier jour de leur route, ils passèrent dans un pays découvert entièrement, et parfaitement bien cultivé. Le capitaine Mackintosh le compare aux jardins potagers des environs de Londres, et pense qu'il est encore plus fertile, et a beaucoup moins de coins de terre oisifs.

Il observe, qu'au lieu d'une carrière creusée sous la terre, il vit un rocher solide, de trois cents pieds de hauteur au moins, lequel étoit tout uniment taillé sur les côtés, et d'où l'on tiroit des pierres de toute forme et de toute grandeur. Cet énorme ro-

cher est dans le voisinage d'une grande ville, des plus beaux édifices de laquelle il doit, sans doute, avoir fourni les matériaux. Le capitaine Mackintosh vit aussi des ponts, qui, au lieu d'avoir des arches cintrées, n'avoient que des colonnes réunies par des pierres, dont quelques-unes étoient de trente pieds de long, et qui avoient été également tirées du grand rocher. Des pierres pour la construction d'autres grands édifices sont portées de ce rocher en différens endroits.

En citant des exemples de l'attention particulière des Chinois à ne pas laisser inoccupé le plus petit terrain susceptible de culture, le capitaine Mackintosh remarque que les vignes dont ce pays abonde, sont, en général, plantées sur les bords des canaux; et comme les pampres s'étendent, on les soutient avec des échalas qu'on plante dans l'eau, à cinq ou six pieds du bord. Par ce moyen, tout cet espace forme une treille sans qu'on ait besoin d'autre terrain que celui qu'occupe le pied de la vigne. Tous les raisins, qu'on recueille en cet endroit, se mangent, et l'on n'en fait jamais de vin.

Il y a de fortes raisons pour qu'on ne laisse point les terres sans culture, puisque celles

qu'on néglige sont confisquées au profit du souverain, et concédées par lui à de nouveaux fermiers qui ont envie de les cultiver. C'est une tenure à-peu-près semblable à celle de quelques mines du comté de Derby, en Angleterre, lesquelles sont exploitées par des entrepreneurs.

Dans la route de Han-Chou-Fou à Chu-Sau', les eaux d'un canal tombent quelquefois dans un autre canal beaucoup plus bas; et deux fois les barques de nos voyageurs furent lancées d'un canal dans l'autre, avec une prodigieuse vélocité. Ce passage n'est point pratiqué par le moyen d'écluses. Mais il y a, à l'extrémité du canal supérieur, une forte digue en pierre qui est de niveau avec la surface de l'eau. Le bord de la digue est garni, du côté que frappe le courant, d'une pièce de bois arrondie; l'autre côté forme un talus, d'environ quarante-cinq degrés d'inclinaison, et descendant de près de dix pieds, où se trouve le fond de l'autre canal. Ce dernier conserve son niveau, autant que le terrain le permet, et ensuite ses eaux sont versées dans un autre, par le moyen d'une seconde digue, pareille à celle que nous venons de décrire.

En passant d'un canal élevé dans celui qui est au-dessous, le bateau étant une fois monté sur la pièce de bois qui borde la digue, coule par son propre poids jusqu'au bas du talus. Pour empêcher les bateaux de plonger dans le canal, et d'être submergés, il y a à la prone des planches étroites qui forment une espèce de balustrade, et qu'on garnit d'épaisses nattes.

Pour faire remonter de grands bateaux du canal qui est en-bas, dans celui d'en-haut, il faut employer près de cent hommes qui poussent les barres d'un ou deux cabestans placés sur les culées de la digue. Une corde qui passe derrière la poupe du bateau se roule autour des cabestans, et par ce moyen, le bateau est tiré en-haut en moins de temps que par des écluses; il est vrai qu'il faut employer plus d'hommes: mais en Chine, c'est un moyen qui est toujours prêt, qui coûte peu, et qu'on préfère constamment à tous les autres.

Au bout de trois jours de marche, les voyageurs qui se rendoient à Chu-San, arrivèrent à Lou-Chong, ville où ils quittèrent leurs barques pour entrer dans des jounques du port d'environ soixante tonneaux, très-

bien arrangées pour des passagers, et construites pour naviguer sur la mer. Elles étoient alors mouillées dans une rivière où la marée montoit jusqu'au-delà de Lou-Chong.

Rien ne pouvoit être plus agréable et plus romantique, dit le capitaine Mackintosh, que les pays que virent les Anglais en se rendant de Lou-Chong à Nim-Po, ville située près de Chu-San. Nim-Po est sur le bord d'une rivière aussi large que l'est la Tamise, entre Londres et Woolwich, et qui serpente à travers de très-fertiles vallées, entourées de collines de différente forme et de différente hauteur, et de montagnes excessivement élevées.

En débarquant à Nim-Po, Sun-ta-zhin présenta les Anglais aux principaux mandarins du district, à qui il recommanda d'avoir pour ces étrangers une attention particulière. En même-temps il donna des ordres pour que l'*Indostan* fût exempt de payer les droits accoutumés, qui sont très-considérables pour les vaisseaux étrangers. Il ordonna aussi qu'on permît au capitaine Mackintosh et à ses officiers d'acheter, franc des droits, tout ce qu'ils jugeroient propre à composer une car-

gaison pour l'Europe. Il déclara que l'exemption des droits devoit également avoir lieu dans le port de Chu-San, et même dans celui de Canton; ce qui fut, en effet, exécuté du moins pour ce qui concernoit les taxes payables à l'empereur.

Le capitaine Mackintosh désiroit vivement de recevoir Sun-ta-zhin à bord de son vaisseau, qui mouilloit dans la rade de Chu-San. Il vouloit le traiter d'une manière distinguée; ce que ce respectable mandarin méritoit à tous égards, et qui lui eût été sans doute agréable. Mais étant déjà un peu indisposé, craignant l'odeur d'un vaisseau anglais (1), et, d'ailleurs, voulant s'en retourner promptement, il quitta les Anglais près de Nim-Po, après leur avoir fait de très-beaux présens, au nom de l'empereur. Il prit congé du colonel Benson et du capitaine Mackintosh en leur serrant la main à la manière anglaise, afin de leur donner une marque de cordialité et de bienveillance. — Le lendemain ils arrivèrent à bord de l'*Indostan*. Il y avoit presque huit jours qu'ils étoient partis

(1) L'odeur du goudron, qui n'existe pas dans les vaisseaux chinois. (*Note du Traducteur.*)

de Han-Chou-Fou, éloigné de Chu-San d'environ cent cinquante milles.

Le vice-roi, l'ambassadeur et les autres Anglais quittèrent Han-Chou-Fou bientôt après le départ des voyageurs, qui alloient à Chu-San. Pour se rendre à Canton, on s'embarque sur la rivière Chen Tang-Chaung, qui coule du sud-ouest. Tandis que l'ambassade traversoit la ville pour se rendre au lieu où elle devoit s'embarquer, on porta devant elle, pour la première fois, des parasols de cérémonie, ce qui est une grande marque d'honneur. On avoit rassemblé, sur le bord de la rivière, plus de deux mille hommes de cavalerie tartare, habillés superbement, et portant différens uniformes. Ils avoient tous l'air très-guerrier.

Le capitaine Parish observe qu'en Chine, la cavalerie se sert de l'arc, qui paroît être l'arme la plus estimée. Cet arc est fait d'un bois élastique et renforcé par deux cornes, dont la racine se joint dans le milieu de l'arc, d'où elles s'étendent vers les extrémités, et forment chacune une courbe distincte. Il est garni d'une corde de fils de soie fortement tordus ensemble. La force de l'arc varie depuis soixante jusqu'à cent livres. Les flèches

sont emplumées et parfaitement bien faites. Leur bout est garni d'une douille et d'une pointe d'acier qui ressemble au fer d'une lance. Les Chinois et les Tartares font grand cas de leur adresse à se servir de cette arme.

Quand ils veulent tirer une flèche, ils prennent l'arc de la main gauche et le tiennent un peu obliquement. Ils font passer la corde par derrière un anneau d'agathe, qu'ils ont au pouce de la main droite, la première phalange duquel est pliée en avant, et retenue dans cette position pour presser la jointure du milieu de l'index. La corde est tirée jusqu'à ce que le bras gauche soit tendu, et que le droit passe derrière l'oreille droite. Alors on écarte l'index du pouce; ce qui fait échapper la corde de derrière l'anneau d'agathe, et partir la flèche avec une force considérable.

Les cavaliers tartares et chinois ont un casque de fer, qui a la forme d'un entonnoir renversé. La crête qui répond au tuyau de l'entonnoir, est haute de six ou sept pouces, et se termine comme une lance. Le casque est orné d'un gland rouge. Le cou du cavalier est couvert d'une étoffe de drap piquée et garnie de fer. Cette pièce s'étend tout autour

du visage. Ils portent une veste et des culottes de drap également piquées et garnies de fer. La veste descend un peu au-dessous de la taille, et les culottes vont jusqu'à mi-jambe. Cet uniforme a les inconvéniens d'une armure sans en avoir les avantages. Les officiers ont des casques de fer poli, garnis en or, et dont la crête est beaucoup plus élevée que celle des soldats. Leur vêtement est bleu ou couleur de pourpre et garni en or. Leurs bottes sont de satin noir.

Il y a d'autres troupes, qui ne sont armées que d'une épée, et dont l'uniforme est appelé l'*habillement des tigres*. Cet habillement, ajusté aux formes du corps, est jaune, et marqué de raies d'un brun foncé. Le bonnet couvre presqu'entièrement le visage, et représente une tête de tigre. Ils portent un bouclier de bambou, sur lequel est peinte une hideuse tête de tigre ou de dragon, avec une gueule et des dents énormes; et ils attachent beaucoup d'importance à l'effet que peut faire cette figure. De chaque côté des troupes qui étoient en parade sur le port de Han-Chou-Fou, on avoit élevé un trophée en bois peint, orné de festons en soie ou en coton d'une très-brillante couleur. Les

mandarins militaires se tenoient sous ces trophées. La musique étoit sous des tentes. Il y avoit beaucoup de trompettes qui paroissent être les instrumens militaires qui conviennent le mieux. Elles sonnèrent, comme à l'ordinaire, à trois reprises différentes, pour saluer l'ambassade.

Toutes les troupes saluèrent aussi l'ambassadeur, lorsqu'il passa pour entrer dans la barque qui lui étoit destinée. Les barques étoient très-pointues du côté de la proue et du côté de la poupe. Leur fond étoit plat, et elles avoient environ douze pieds de large et soixante-dix pieds de long. Elles avoient des voiles de toile de coton, tiroient très-peu d'eau et naviguoient fort bien. Celle qu'on avoit préparée pour lord Macartney étoit moins bien décorée que celle du vice-roi ; mais ce dernier ne voulut point souffrir cette différence ; et il dit qu'elle feroit bien plus de tort à lui qu'à l'ambassadeur.

Le nombre de bateaux de toute espèce étoit immense dans cette partie de la rivière ; mais malgré cela, il n'y avoit point de confusion. Les matelots étoient extrêmement adroits. On voyoit plusieurs grands bateaux conduits par un seul homme qui ramoit, alloit

à la voile, gouvernoit et fumoit sa pipe dans le même temps. D'une main il tenoit la bouline, de l'autre la barre du gouvernail, et avec son pied il faisoit mouvoir un aviron qu'à chaque coup il poussoit aussi loin qu'il auroit pu le faire avec la main.

Le vent étant favorable, les barques remontèrent assez loin contre le courant de la rivière, sans avoir besoin d'être traînées avec une corde. L'ambassadeur passa devant un poste militaire, près duquel il y avoit une douzaine de canons, de deux à quatre livres de balle, lesquels étoient grossièrement et pesamment faits. L'épaisseur du métal égaloit le diamètre du calibre. Ils paroissoient fort peu en état de servir : malgré cela, on les conservoit avec beaucoup de soin, et ils étoient chacun sous un toit de bois.

Bientôt la rivière devint plus étroite, et passa dans un défilé, formé par deux chaînes de hautes montagnes, que sillonnoient plusieurs ravins, séparés l'un de l'autre par des avancemens de rochers pelés. Une chaîne de montagnes de granit commence à Han-Chou-Fou, et s'étend vers le sud. Les portes et le pavé de la ville sont tirés de ces montagnes.

Les petites vallées situées entre les montagnes, où se trouvoient les voyageurs, étoient soigneusement cultivées et très-pittoresques. A cette perspective, en succéda une toute différente. On voyoit d'un côté de la rivière une plaine immense, bien cultivée, et couverte de diverses productions, et de l'autre, des montagnes escarpées dont le pied étoit baigné par la rivière, et qui sembloient plus hautes qu'aucune de celles qu'on voit en Angleterre. Le châtaignier aux larges feuilles et l'arbre empourpré qui produit le suif, croissoient en abondance dans ce canton, et formoient un contraste avec le verd noir du superbe mélèze, et le verd brillant du camphrier aux branches étendues et au feuillage touffu. Nous avons déjà dit que les voyageurs avoient vu quelques jeunes camphriers dans le jardin botanique de Batavia.

Le camphrier est la seule espèce de laurier qui croisse en Chine, et il y vient assez haut pour qu'on le mette au nombre des arbres qui fournissent le plus beau et le meilleur bois de charpente. On s'en sert pour les bâtimens de toute espèce, ainsi que pour les mâts de vaisseau ; et il est d'un trop haut prix pour qu'on en emploie aucune

autre partie que les branches, à faire la drogue connue sous le nom de *camphre*.

Cette substance s'obtient en faisant bouillir dans de l'eau les branches, les bourgeons, les feuilles, comme nous l'avons expliqué dans le premier volume; et alors elle surnage comme de l'huile, ou bien elle s'attache sous une forme glutineuse à un bâton avec lequel on remue constamment l'eau où l'on la fait bouillir. On mêle cette masse glutineuse avec de l'argile et de la chaux, et on la dépose dans un vase de terre qu'on couvre d'un autre vase de même grandeur, et qu'on a soin de bien luter, ensuite, on place le premier vase sur un feu modéré; le camphre se sublime à travers la chaux et l'argile, et s'attache aux parois du vase supérieur, où on le trouve en gâteau dont la forme est déterminée par celle du vase même.

Cependant, ce camphre est moins pur et plus foible que celui qu'on trouve sous une forme solide parmi les fibres de l'arbre, comme on trouve la térébenthine dans différentes sortes de pins (1). Au Japon, et dans

(1) Le térébenthe, le mélèze et quelques autres. (*Note du Traducteur.*)

la

la grande île de Bornéo qui a peu de population, on coupe et on fend l'arbre qui produit le camphre, pour pouvoir recueillir en nature cette substance précieuse, de même que les sauvages du Mississipi abattent d'autres arbres dans la seule intention d'en avoir le fruit. Le camphre de Bornéo et du Japon est si pur et si fort qu'il communique aisément et son odeur et ses propriétés à d'autres huiles épaissies qu'on fait alors passer pour du véritable camphre. Cette drogue ainsi falsifiée, est vendue, par les Chinois, à un prix bien au-dessous de celui qu'ils payent eux-mêmes le véritable camphre du Japon et de Bornéo.

L'arbre à suif croît, en général, sur le bord de la rivière, et le camphrier à une certaine distance. On voit aussi une immense quantité de *thuyas* (1) qui s'élevent à une prodigieuse hauteur, dans la vallée où est bâtie la ville de Yen-Chou-Fou.

Au-delà de cette ville, la rivière étoit si basse, que quoique les barques des Anglais tirassent moins d'un pied d'eau, les hommes qui les conduisoient avoient besoin d'employer toute leur force pour les faire avancer.

(1) *Arbor vitæ.*

Il fallut même prendre des paysans pour ôter, du milieu de la rivière, les cailloux couverts de limon verdâtre, afin de faire un canal artificiel pour le passage des barques. Ces cailloux n'étoient guère que des fragmens de quartz et de pierre vitrifiable.

Durant cette lente navigation, les barques furent jointes par deux jeunes et beaux hommes qui, curieux de voir l'ambassadeur, le suivoient depuis Han-Chou-Fou. Ils étoient eux-mêmes honorés du même titre par le roi de l'île de Léou-Kéou. Leur habillement étoit composé d'une espèce de shawl (1) très-fin, d'une superbe couleur brune, et garni, à la manière chinoise, d'une fourrure de peaux d'écureuils. Cette étoffe se fabrique dans leur pays. Ils portoient des turbans de soie élégamment plissés, l'un couleur de pourpre et l'autre jaune. Ils ne paroissoient avoir sur le corps ni linge ni toile de coton. Ces jeunes gens avoient le teint très-brun, mais une figure intéressante. Ils étoient bien élevés, et conversoient avec facilité. Ils

(1) On prononce chal. On sait que les plus beaux shawls sont ceux qui viennent du royaume de Cachemire, où on les fait avec le poil d'une espèce de chèvre sauvage. (*Note du Traducteur.*)

venoient d'arriver à Han-Chou-Fou pour se rendre de-là à Pékin, où leur chef envoie régulièrement tous les deux ans, des délégués pour porter le tribut et rendre hommage à l'empereur. Ils avoient débarqué à Emouy, port de la province de Fo-Kien, et le seul qui soit ouvert à ces étrangers. Ils parloient le chinois, mais ils avoient, en outre, une langue particulière.

Ils dirent qu'ils ne se rapeloient pas d'avoir jamais vu aucun vaisseau européen aborder dans leurs îles : mais que s'il y en alloit quelqu'un, il y seroit bien accueilli ; parce que l'entrée n'en étoit point défendue aux étrangers. Ils ajoutèrent que leur ville capitale étoit très-étendue et très-peuplée, et qu'à peu de distance il y avoit un beau port, capable de recevoir les plus grands vaisseaux. Le thé qu'ils recueillent est, suivant eux, très-inférieur à celui de la Chine. Ils ont plusieurs mines de cuivre et de fer, mais point de mine d'or ou d'argent.

D'après la position géographique des îles de Léou-Kéou, elles devoient naturellement dépendre des Chinois ou des Japonois. Les derniers les ont regardées avec indifférence : mais les autres, après leur avoir envoyé une

ambassade pour leur faire connoître leur force et leur situation, ont fait un armement qui est allé les soumettre et leur imposer un tribut. Lorsque le souverain de ces îles meurt, son successeur reçoit l'investiture de ses états, de l'empereur de la Chine.

CHAPITRE IV.

VOYAGE DE HAN-CHOU-FOU A CANTON. PASSAGE DU *LION* ET DE L'*INDOSTAN*, DE CHU-SAN A CANTON.

PEU de temps après avoir vu les envoyés de Léou - Kéou, l'ambassade continua sa route. La rivière s'éloignant un peu des montagnes, s'élargissoit et devenoit plus profonde. Dans les vallées situées le long de la rivière, on voyoit beaucoup de cannes à sucre, qui étoient presque mûres, et avoient environ huit pieds de haut. Ces cannes n'étoient plantées que depuis un an ; mais comme elles avoient la même grosseur que celles des Antilles, avec moins de nœuds, elles devoient contenir beaucoup de suc. Les nœuds des cannes à sucre des Antilles ne sont éloignés les uns des autres que d'environ quatre pouces : ceux des cannes de la Chine le sont de six.

Les plantations des cannes à sucre, en Chine, appartiennent à divers individus et ont très - peu d'étendue ; et les dépenses qu'exige l'établissement d'un moulin sont

trop considérables pour qu'il y en ait sur chaque plantation. L'extraction du vesou et la fabrication du sucre est, dans ce pays-là, une entreprise dont ne se mêle point celui qui cultive les cannes. Les fabricateurs du sucre se transportent dans les plantations avec l'appareil qui leur est nécessaire, mais que les planteurs des Antilles regarderoient comme insuffisant et digne de leur mépris. Il n'est pas difficile de voyager en Chine, avec cet appareil, parce qu'il est peu de plantations où l'on ne puisse se rendre par eau.

Là, quelques bambous et quelques nattes suffisent pour construire, momentanément, une sucrerie. A l'extrémité du bâtiment, on place une grande chaudière de fer sur un fourneau; et dans le milieu, deux cylindres, ou rouleaux, montés verticalement (1). Ces rouleaux sont quelquefois de bois dur et plus souvent de pierre. Quand ils sont de bois, on taille, à six ou huit pouces du haut, des dents obliques (2) qui s'engrainent les unes

(1) Aux Antilles, où les moulins à sucre sont perfectionnés, ils ont trois cylindres au lieu de deux. (*Note du Traducteur.*)

(2) Aux Antilles, ces dents ne sont pas obliques. Elles forment une épicycloïde. (*Note du Traducteur.*)

dans les autres ; et quand ils sont de pierre, on y met des collets de bois, également garnis de dents. Au haut de l'axe d'un des cylindres, lequel est plus long que l'autre, sont attachés deux léviers assez courbes pour pouvoir tourner en s'écartant des rouleaux ; et à l'extrémité de ces léviers, on attache deux buffles qui, en tournant comme dans un moulin ordinaire, écrasent les cannes qu'on met entre les cylindres, et le suc ou le vesou coule par un tuyau jusque dans la chaudière.

Les cannes, privées de leur suc (1), sont le chauffage par le moyen duquel on fait bouillir ce suc, jusqu'à ce qu'il acquière assez d'épaisseur pour se crystalliser.

Celui qui fabrique le sucre, cherche à s'arranger avec plusieurs planteurs à la fois, afin que sa petite manufacture, placée dans le centre de leurs diverses plantations, puisse leur servir sans qu'il soit obligé de la transporter. Durant le temps de la fabrication, les domestiques et les enfans du planteur s'occupent à charier les cannes au moulin.

On plante les cannes à sucre, par rangs

(1) Aux Antilles, ces cannes privées de leur suc, après avoir passé au moulin, s'appellent *de la bagasse*. (*Note du Traducteur.*)

très-bien alignés, et on a grand soin de chausser les racines. En Chine, comme aux Antilles, les hommes qui travaillent aux champs dans le temps de la récolte des cannes, deviennent gras et bien portans. Plusieurs esclaves chinois et d'autres paresseux, se cachent et vivent au milieu des cannes lorsqu'elles deviennent mûres. On trouve sous les racines des cannes un gros ver blanc (1) que les Chinois font frire dans l'huile, et mangent comme une chose très-délicate.

Près des cannes à sucre, les Anglais virent plusieurs bosquets d'orangers. Il y a dans ces contrées, une très-grande quantité d'espèces d'oranges : quelques - unes sont plus petites que celles de Portugal ; d'autres, aussi grosses que les plus grosses des Antilles : mais les plus douces, les plus remplies de jus, sont les oranges d'un rouge foncé. On les préfère à toutes les autres; et il est aisé de les distinguer, non-seulement à cause de leur couleur, mais parce que la pulpe ne tient à l'écorce que par quelques fibres légères.

On servoit à nos voyageurs beaucoup d'es-

(1) Ce ver ronge la racine des cannes et nuit beaucoup à leur végétation. (*Note du Traducteur.*)

pèces de fruits. Leur dessert étoit ordinairement composé de raisins, d'oranges, de pommes, de poires, de châtaignes, de noix, de grenades, de melons et d'une espèce de dattes.

Les Chinois n'ont point plusieurs fruits qu'on voit en Europe, tels que des groseilles, des framboises, des olives; mais ils en ont beaucoup d'autres que l'Europe ne produit point. Ils ont, par exemple, le sée-chée et le lée-chée. — Le sée-chée est un fruit rougeâtre, mou, d'une forme aplatie, et dont la peau est très-unie. Sa pulpe légèrement acide, renferme un noyau : il est de la grosseur d'une petite orange, et il semble que sa rondeur s'est aplatie par son propre poids.— Le lée-chée n'est pas plus gros qu'une grosse cérise, et a la peau remplie d'une espèce de duvet épineux. Sa pulpe est acide, et contient un noyau, dont la grosseur est considérable, proportionnément à celle du fruit. On confit le lée-chée, et alors il est assez doux.

Il est des pins qui portent de grosses pommes, dont les Chinois aiment beaucoup les pépins. On sait que les Italiens en font aussi grand cas. Toutes les montagnes trop

escarpées, ou trop pierreuses pour qu'on les cultive, sont entièrement plantées de pins de toute espèce, mais principalement de mélèzes, parce qu'on en préfère le bois pour bâtir.

Nos voyageurs virent pour la première fois l'arbuste qui produit le thé. Il croissoit comme une plante commune, et semée au hasard sur les côtés et sur le haut des levées, qui séparoient les jardins et les bosquets d'orangers. Cependant cet arbuste est régulièrement cultivé à la Chine. On le sème par rangs, à la distance d'environ quatre pieds l'un de l'autre, et l'on a soin de sarcler les mauvaises herbes dans les champs où il croît. Rarement le cultive-t-on dans les terrains bas et marécageux, parce que ces terrains sont réservés pour le riz; mais on en sème en très-grande quantité sur les collines et dans les pays montueux, sur-tout dans la province de Fo-Kien. On l'empêche de devenir très-haut, afin d'avoir la facilité d'en cueillir les feuilles, qu'on ramasse d'abord au printemps, et ensuite deux fois dans le cours de l'été.

Les longues et tendres branches de cet arbuste croissent depuis la racine; de sorte,

qu'à proprement parler, il n'a point de tronc. Il est touffu comme le rosier, et quand les pétales de la fleur s'épanouissent, elles ressemblent assez à la rose.

Tous les renseignemens que prirent les Anglais concernant l'arbre à thé, leur confirmèrent que sa qualité dépendoit du sol où il croissoit, et de l'âge auquel ses feuilles étoient recueillies, ainsi que de la manière dont on les préparoit. Les plus grandes et les plus vieilles sont les moins estimées, et servent à la consommation des dernières classes du peuple. On les vend souvent sans leur avoir donné toutes les préparations nécessaires, et lorsqu'elles conservent encore ce goût herbacée, commun à la plupart des plantes fraîchement cueillies : mais il disparoît bientôt ; et le parfum, qui les caractérise plus essentiellement, se conserve long-temps tout entier.

Les jeunes feuilles sont soumises à beaucoup de préparations avant d'être exposées en vente. Chaque feuille passe d'abord par les doigts d'une femme, qui la roule et lui donne la même forme qu'elle avoit sur l'arbre avant de se déployer. Ensuite on la place sur un plat de terre ou de fer, le plus mince que

puisse le faire un Chinois. On dit avec assurance, dans le pays, qu'on ne les met jamais sur du cuivre ; et il est certain qu'on voit très-rarement en Chine des ustensiles de ce métal, qui est principalement employé pour la monnoie.

Le plat de terre ou de fer, est placé sur le feu où le reste d'humide que contenoient les feuilles, se dissipe ; et, en se desséchant, elles se roulent davantage. La couleur et le goût âpre du thé vert vient, dit-on, de ce que les feuilles ont été cueillies de bonne heure. C'est comme les fruits qui ne sont pas mûrs ; ils ont de la verdeur et de l'âpreté.

On met le thé dans de grandes caisses, doublées de minces feuilles de plomb, et de feuilles sèches de quelques grands arbres. Il est trop vrai que le thé est alors foulé dans les caisses par les pieds nus des Chinois, comme la vendange est pressée par les sabots (1) des vignerons européens; mais le jus du raisin est ensuite purifié par la fermentation. Malgré l'opération mal-propre des

(1) L'auteur auroit dû dire aussi par les pieds nus ; car c'est communément ainsi qu'on foule la vendange. (*Note du Traducteur.*)

emballeurs chinois, les personnes du premier rang, en Chine, n'aiment pas moins le thé que les gens du peuple, et ils mettent beaucoup de soin à le choisir. Le thé d'une bonne qualité est plus cher à Pékin qu'à Londres. On le roule quelquefois en boules, comme nous l'avons déjà dit. On en tire aussi fréquemment un extrait noir et très-fort. On attribue au thé beaucoup de vertus ; et l'usage en est général dans toute l'étendue de l'empire.

Il n'est pas douteux que de l'eau chaude, dans laquelle on auroit fait infuser quelqu'autre plante aromatique, pourroit être aussi agréable à des personnes fatiguées et transpirant souvent avec violence, ainsi qu'à des estomacs qui digèrent mal. Une des meilleures qualités du thé, peut-être, c'est de plaire assez à ceux qui prennent l'habitude d'en boire à chaque instant, pour leur ôter en grande partie, le goût des liqueurs fermentées et enivrantes. En Chine, le pauvre fait infuser plusieurs fois les mêmes feuilles de thé.

Cette plante est cultivée dans plusieurs provinces de la Chine ; mais rarement plus au nord que trente degrés au-delà de l'équateur. Elle réussit mieux entre ce parallèle

et la ligne qui sépare la zone tempérée de la zone torride : cependant on la trouve aussi dans la province chinoise de Yun-Nan, qui est encore plus au sud.

L'ambassadeur se procura plusieurs pieds de cette plante ainsi que d'autres qu'on cultive en Chine ; et il les envoya au Bengale, dont il savoit que divers cantons étoient très-propres à leur culture.

On consomme, en Chine, une si immense quantité de thé, que quand les Européens cesseroient tout-à-coup d'en demander, le prix n'en diminueroit presque pas dans les marchés de ce vaste empire. Mais cela dérangeroit peut-être un peu ceux des cultivateurs qui sont habitués de fournir aux négocians de Canton celui qu'on exporte.

Une plante semblable au thé étoit alors en fleur sur les flancs et sur le sommet des montagnes, où le sol n'étoit guère composé que de fragmens de pierre pulvérisée par l'action du soleil et par la pluie. Les Chinois nomment cette plante *cha-ouaw*, ou fleur de thé, parce que, comme nous venons de le dire, elle ressemble en effet au thé, et parce que ses pétales ainsi que les fleurs entières du jasmin d'Arabie, sont quelquefois

Digitized by Google

mises dans les caisses de thé pour augmenter le parfum.

Le cha-ouaw est la *camellia sesanqua* (1) des botanistes. Elle porte une noix, dont on extrait de l'huile aussi bonne que la meilleure huile de Florence. C'est ce qui fait qu'on multiplie beaucoup cette plante ; d'ailleurs, la culture en est facile, et elle vient dans des endroits où il ne pourroit guère croître d'autres plantes.

En continuant leur navigation sur la rivière, les Anglais virent plusieurs excavations faites dans des montagnes voisines, pour en tirer le *pé-tun-tsé*, qu'on emploie dans les manufactures de porcelaine. Cette matière est une espèce de granit fin, ou un composé de quartz, de spalt et de mica, mais le quartz paroît y être en plus grande quantité qu'aucune autre substance. Il paroît, d'après plusieurs expériences, que cette matière est la même que la pierre de Growan des mineurs de Cornouailles. Le mica qui se trouve dans ce granit, en Chine et en Angleterre, contient quelques parties ferrugineuses, et alors il ne peut pas servir pour la porcelaine. Le granit peut être moulu

(1) La camélie ou cameline.

plus fin par les moulins perfectionnés en Angleterre, et ensuite mieux cuit que dans les manufactures imparfaites des Chinois. Aussi peut-on donner la porcelaine qui en provient à meilleure marché que le pé-tun-tsé préparé, quelque peu coûteuse que la main-d'œuvre soit en Chine.

Le kao-lin, ou la principale matière qu'on mêle au pé-tun-tsé est aussi l'argile de Growan. Le oua-sché des Chinois, est la pierre savonneuse des Anglais; et il est démontré que le sché-kan est le gypse. Un manufacturier chinois raconta que la pierre incombustible qu'on appelle *asbeste*, entroit aussi dans la composition de la porcelaine.

Non loin de la route que les Anglais suivoient pour se rendre à Canton, il y avoit une ville non murée et appelée *Kin-Té-Chin*, où trois mille fourneaux pour cuire de la porcelaine, étoient, dit-on, allumés tous à-la-fois, ce qui faisoit que, pendant la nuit, la ville avoit l'air d'être toute en feu.

Le génie ou l'esprit du feu, est la principale divinité qu'on adore en cet endroit; et certes, ce n'est pas sans quelque raison. Le succès de la fabrication de la porcelaine,

y est incertain, attendu que les Chinois n'ont pas une méthode exacte pour régler le degré de chaleur dans les fourneaux. Aussi quelquefois tout ce que ces fourneaux contiennent ne devient qu'une masse informe. Les Chinois qui fabriquent de la porcelaine, auroient besoin d'avoir le thermomètre de M. Wedgwood, fondé sur la propriété qu'a l'argile de se resserrer en proportion du degré de chaleur auquel elle est exposée; propriété observée par ce physicien, et dont nous avons déjà parlé dans cet ouvrage.

Après que l'ambassade eut navigué quelques jours sur la rivière Chen-Tang-Chaung, et presque pour la première fois, depuis qu'elle étoit en Chine, l'air devint humide et sombre. Il y avoit assez long-temps que les voyageurs avoient quitté l'Angleterre, pour être surpris de voir en novembre un jour s'écouler sans que le soleil parût. Tandis qu'ils avoient été sur le canal impérial, ils avoient eu quelquefois un temps orageux, mais très-rarement de la pluie. La température devint aussi extrêmement froide sur la rivière de Chen-Tang-Chaung, quoique sa latitude soit à moins de trente

degrés de la ligne équinoxiale. Mais le pays est rempli de montagnes, où les vents se trouvant pressés dans d'étroits passages, en deviennent plus violens et plus froids. En outre, on étoit alors dans le temps du changement de la mousson, lequel est sans cesse accompagné de beaucoup de tonnerre, de vent et de pluie; et ces tempêtes se font sentir, jusque dans les provinces de l'intérieur de la Chine. Le matin, de bonne heure, le thermomètre de Fareinheit, n'étoit quelquefois qu'à quarante-huit degrés.

A Chan-San-Chen, la rivière cessa entièrement d'être navigable. C'est dans une chaîne de montagnes qui environne cette ville que la rivière prend sa source. De là, elle ne parcourt pas plus de deux cents milles. Elle passe d'abord dans un pays montueux et peu fréquenté, et elle n'a de communication avec aucun chemin considérable, aucune autre rivière, ou aucun grand canal, jusqu'à ce qu'elle arrive à Han-Chou-Fou. Les Anglais virent, sur cette rivière, naviguer moins de bâtimens qu'ils n'en avoient vu dans aucune autre partie de l'empire : la navigation en est aussi beaucoup moins commode. Malgré

cela, dans le pays qu'elle traverse, le coin de terre le plus reculé est bien cultivé et bien peuplé. — Au-dessous de Han-Chou-Fou, la rivière est beaucoup plus large et couverte de vaisseaux de toute espèce, qui vont dans la mer Orientale, ou qui en reviennent.

Une autre rivière prend sa source au sud des mêmes montagnes qui sont derrière la ville de Chan-San-Chen. Il fut décidé que l'ambassade s'y embarqueroit, après avoir fait par terre le chemin qu'il y a de l'une à l'autre. La grande route de Pékin à Canton passe à Nan-Kin, ancienne capitale de l'empire : mais la nécessité d'aller à Han-Chou-Fou, ville entre laquelle et Canton les relations par terre sont rares, obligea nos voyageurs de traverser des pays où peut-être jamais aucun autre européen n'avoit passé. Aussi eurent-ils une occasion très-favorable de connoître le véritable état de quelques provinces de l'intérieur.

Les visites amicales que se rendoient mutuellement le vice-roi et l'ambassadeur, furent souvent répétées, soit lorsqu'ils étoient dans leurs barques, soit pendant le jour où l'on fit les préparatifs du voyage par terre. La dignité du vice-roi, comme gouverneur

de deux grandes provinces, et l'honneur d'être parent de l'empereur, faisoient qu'aucun sujet, en Chine, ne pouvoit être au-dessus de lui, et n'avoit droit à des formes d'un plus profond respect de la part de toutes les autres classes de chinois. Mais sa bonté naturelle sembloit éviter toute apparence de supériorité. Il voulut absolument faire asseoir en sa présence Chow-ta-zhin et Van ta-zhin, qui, par ce moyen, purent assister à ses entrevues avec l'ambassadeur. L'interprète chinois même ne fut soumis devant lui à aucune gêne.

Le vice-roi entretint, comme Sun-ta-zhin, une correspondance presque journalière avec l'empereur, et il dit souvent à l'ambassadeur des choses flatteuses de la part de ce prince. Dans les entretiens du vice-roi avec lord Macartney, il fut souvent question des oppressions auxquelles les étrangers, et sur-tout les Anglais, étoient soumis à Canton. Sa bienfaisance le disposoit à écouter des représentations à cet égard; et Chow-ta-zhin, qui avoit acquis sa confiance, et sur l'attachement de qui l'ambassadeur avoit raison de compter, se chargea de lui mieux expliquer en particulier l'objet

des plaintes des Anglais, et de le presser de leur rendre justice. Il étoit également avantageux que tout ce qui avoit rapport à cette affaire, se trouvât dans les lettres que le vice-roi écrivoit à l'empereur durant le voyage, et ne fût point mêlé avec d'autres détails.

Le vice-roi et l'ambassadeur furent bientôt informés que tout étoit prêt pour continuer leur route. Cependant les préparatifs avoient d'abord éprouvé quelques difficultés. Il avoit rarement passé, par ce chemin, autant de voyageurs à-la-fois. Il n'étoit pas aisé de trouver pour eux un assez grand nombre de chevaux, dans un pays où l'on ne s'en sert point pour les travaux de l'agriculture, et où les classes inférieures voyagent à pied, et les autres dans des palanquins portés par des hommes. Les gardes de l'ambassadeur, avec leurs pompons rouges et leurs armes brillantes, étoient considérés comme des hommes qui avoient droit à se faire porter. Les Chinois croyoient même devoir fournir quelqu'espèce de voiture pour tous ceux qui appartenoient à l'ambassade.

Faute de chevaux, on se procura des chaises, auxquelles on attacha des bambous,

afin de pouvoir les faire porter par des hommes. Mais quelques-uns de ces hommes avec leurs baillons, leurs chapeaux de paille, et leurs sandales, étoient si maigres, et avoient l'air si foible auprès de ceux qu'ils portoient, que plusieurs de ces derniers, rougissant du contraste, quittèrent leurs voitures et continuèrent la route à pied.

Le chemin traversoit d'abord un pays très-élevé; ensuite des vallées étroites et des champs marécageux et remplis de riz, au milieu desquels une chaussée étoit élevée entre deux murailles de pierre, et couverte de gravier fin, qu'on avoit tiré des montagnes voisines. Comme il n'y avoit aucune espèce de voiture à roues dans le pays, la chaussée étoit étroite, mais unie et bien nivelée.

Au sud du chemin, on voyoit plusieurs hautes montagnes en pain de sucre, et détachées les unes des autres. Elles étoient couvertes d'herbe et d'arbrisseaux; et leur forme étoit si régulière, leur pente si également graduée depuis leur sommet jusqu'à leur base, qu'elles avoient moins l'air d'être l'ouvrage de la nature que celui de l'art. Ces montagnes étoient composées de pierre

à chaux bleue et d'une qualité commune. Au-delà de ces montagnes, il y avoit des carrières d'où l'on tiroit de superbes pierres blanches et brillantes. C'étoit du quartz dans son état le plus pur. Les Chinois s'en servent souvent au lieu de pé-tun-tzé, dans leurs manufactures de porcelaine.

Dans ce petit voyage par terre, et loin de toutes les grandes routes, les Anglais ne firent pas un seul mille sans voir un village; et, à l'exception des endroits où il n'y avoit que du roc vif ou des hauteurs inaccessibles, ils ne remarquèrent pas un coin de terre qui ne fût en culture. Les villages n'étoient point entourés de murailles; mais il y avoit des barrières aux extrémités.

Il paroissoit qu'on avoit dépouillé les rochers de la terre qui les avoit anciennement couverts, afin de la placer dans des endroits où elle pût plus facilement nourrir des plantes. Là où les montagnes ne sont pas tout-à-fait perpendiculaires, la pente régulière est convertie en terrasses, placées les unes au-dessus des autres, et toutes supportées par des murs de pierre. Par ce moyen, toute la montagne est cultivée jusqu'au sommet. Ces terrasses ne sont point employées à un seul

genre de culture. On y voit du grain, des légumes, des ignames, des patates douces, des oignons, des carotes, des navets, et plusieurs autres plantes potagères. On a creusé un réservoir sur le sommet de la montagne. L'eau de la pluie y est rassemblée, et ensuite on la conduit par des canaux sur les différentes terrasses qui sont au-dessous. Dans les endroits trop hauts, trop escarpés, trop stériles pour les plantes délicates, ou qui exigent beaucoup de soin, on cultive, avec soin, la camélie, diverses espèces de sapin, et particulièrement le mélèze.

Les Chinois regardent les engrais pour leurs terres, comme un objet si important, que des multitudes de vieillards, de femmes, d'enfans, incapables de faire beaucoup d'autre travail, sont constamment occupés à chercher des immondices dans les rues, dans les grands chemins, et sur les bords des canaux et des rivières. Ils ont un panier attaché devant eux, et portent à la main un petit rateau de bois, avec lequel ils ramassent les excrémens des animaux, et tout ce qui peut servir pour fumier. Mais, après la fiente des oiseaux, le fumier que préfèrent les fermiers chinois, est celui que préféroient aussi les

fermiers romains, ainsi que nous l'atteste Columelle. Ce sont les matières qu'on emporte la nuit hors de Londres, et dont on fait, dans le voisinage de cette ville, le même usage qu'en Chine, comme nous l'avons déjà observé, en parlant de la visite que firent quelques Anglais au cultivateur de l'île de Lowang.

Cet engrais est mêlé, en petite quantité, avec une portion de terre grasse, et on le met en gâteaux qu'on fait sécher au soleil. Ces gâteaux alors sont un objet de commerce : on les vend aux fermiers, qui ne les emploient jamais dans un état compacte. Le premier soin est de construire de grandes fosses pour contenir, non-seulement ces gâteaux, mais toute espèce de fiente, toute sorte de matières végétales, telles que des feuilles, des racines, des tiges de plantes, du limon des canaux, des débris d'animaux, même la barbe et les cheveux que ramassent les barbiers.

On mêle avec ce fumier le plus d'urine qu'il est possible, ou bien on y verse de l'eau, afin de le délayer ; et c'est lorsqu'il est dans une fermentation putride, qu'on le répand sur la terre labourée. En différentes parties

d'une ferme, près des chemins et des sentiers, on place de grands vases enterrés jusqu'au bord, pour les laboureurs ou pour les passans qui peuvent avoir besoin de s'en servir. A côté des grandes routes et dans le voisinage des villages, il y a de petites maisons où sont des réservoirs, construits avec assez de solidité pour que ce qu'ils reçoivent ne puisse pas se perdre dans la terre, et on jette de temps en temps de la paille par-dessus, afin d'en empêcher l'évaporation. Enfin, les Chinois mettent tant de prix au principal des ingrédiens qui constituent leurs engrais, que le plus cassé, le plus impotent vieillard n'est jamais regardé comme tout-à-fait inutile à la famille qui le nourrit.

Cependant, la quantité d'engrais rassemblée par ces différens moyens, est encore insuffisante pour les terres qui sont en culture à la Chine, et qui font une très-grande partie de l'étendue de l'empire. En conséquence, on en réserve d'abord ce qui est nécessaire pour se procurer des légumes et des herbes potagères, ainsi que pour accélérer la croissance des fleurs et des fruits.

Parmi les végétaux qu'on cultive le plus généralement et en plus grande quantité,

est une espèce de chou (1), appelé par les Chinois *pe-tsai*, ou herbe blanche. Il est d'un goût délicat, ressemble un peu à la laitue pommée d'Angleterre, et les Chinois, ainsi que les étrangers qui sont en Chine, l'aiment beaucoup. Dans le voisinage de toutes les villes bien peuplées, on voit des acres entiers couverts de ces choux. Le matin, on a quelquefois de la peine à passer à travers l'immense quantité de petites charrettes à bras et de brouettes qui en sont chargées, et encombrent les portes de Pékin et de Han-Chou-Fou.

Cette espèce de chou semble mieux réussir dans les provinces septentrionales qu'ailleurs. Les habitans de ces provinces en salent pour leur consommation pendant l'hiver, et pour en envoyer dans les provinces du sud, où ils sont échangés contre du riz.

Du riz, des choux et un peu d'ail ou d'oignon, au lieu de viande, avec un breuvage de thé commun, sont souvent tout ce qui compose les repas des paysans et des ouvriers chinois.

Le cultivateur chinois qui veut semer des graines, les met auparavant tremper

(1) Brassica.

dans du fumier liquide, jusqu'à ce qu'elles gonflent et que la germination commence à se manifester. Il prétend que l'expérience lui a appris que cette précaution accélère la croissance des plantes et les empêche d'être dévorées par les insectes cachés dans la terre où on les a semées. Peut-être est-ce cette méthode qui est cause qu'en Chine les navets ne sont jamais attaqués par la mouche qui leur est si funeste ailleurs. Le fermier chinois verse également son engrais liquide sur les racines des plantes et des arbres fruitiers, afin de hâter leur croissance et d'augmenter leur vigueur. L'auteur romain (1), déjà cité dans ce chapitre, rapporte qu'une semblable pratique avoit beaucoup amélioré les pommes et les raisins d'Italie.

Le grand objet de l'agriculture chinoise, la production du grain, s'obtient en général avec peu d'engrais, et sans laisser jamais la terre en jachère. Il est vrai qu'en Chine il y a quelques plantes, telles, par exemple, qu'une espèce d'épidendron, qui végéteroient même dans l'air. Celles qui sont bulbeuses, ou qui ont beaucoup de suc, croissent bien les unes

(1) Columelle.

dans le sable, et les autres dans l'eau. Mais, malgré ces exceptions, la terre vierge est la plus propre à la végétation. Quelle que soit la théorie de l'art de l'agriculture, sa pratique demande qu'on rende la terre meuble, ou qu'on lui donne la consistance la plus convenable à la plante qu'on veut faire croître. Le point où l'on veut mettre la terre s'obtient souvent par le moyen des engrais, produits en général par un mélange de substances animales et végétales qui ont éprouvé une fermentation putride. Alors, il se forme un mucillage qui, indépendamment des autres changemens qu'il peut produire, donne une qualité nouvelle au sol avec lequel il se trouve mêlé, rend l'argile plus friable, donne de la consistance aux terres légères et sablonneuses, et les maintient les unes et les autres dans un degré nécessaire de chaleur et d'humidité.

Quelquefois un mélange de terre remplace avec succès le fumier dont on manque. Ainsi, la marne qui est une composition de terre calcaire et d'argile, et ne peut produire seule aucune végétation, convient parfaitement bien pour amender certaines terres; ainsi, une addition de sable et d'eau

est très-propre à faciliter la végétation des terres fortes et argileuses.

Les Egyptiens connurent de bonne heure les avantages de donner au sol le juste degré de consistance qu'il doit avoir. En conséquence, ils répandoient régulièrement une certaine quantité de sable sur les terres où le Nil avoit déposé un limon trop riche et trop gras. En pareille circonstance le sable de mer est le meilleur. Le sel qui est si bien connu pour ses qualités antiseptiques, et qui, employé en grande quantité, peut nuire à la fertilité de toute espèce de sol, produit des effets contraires alors qu'on en répand avec ménagement sur des substances animales ou végétales. Or, comme le sable de mer contient quelques parties de sel, il facilite la fermentation nécessaire à la végétation.

Par des pratiques semblables à celles que nous venons de décrire, les Chinois suppléent au défaut d'engrais. Ils travaillent avec une attention infatigable à donner au sol le juste degré de consistance qu'exige la plante qu'ils veulent lui faire produire. Ils transportent constamment de la terre d'un champ dans un autre. Ils mêlent du sable au sol qu'ils trouvent trop gras, et de

Pl. XXXV.

222 a

3.6.229

l'argile ou des terreaux argileux à celui qui leur paroît trop meuble. Lorsque leurs terres ont le degré de consistance nécessaire, leur premier soin est d'empêcher qu'elles ne deviennent sèches et arides, et que la filtration des sucs nourriciers n'y soit arrêtée. Presque tout leur pays étant traversé par des rivières ou des canaux, ils peuvent s'y procurer de l'eau en abondance. Ils n'ont besoin que de trouver le moyen de la conduire dans leurs plantations. Ainsi, ils font constamment leur récolte sans jamais laisser leurs terres en jachère, et quelquefois sans y mettre aucun engrais.

En Chine, l'arrosement des terres est réduit en système, et considéré comme un des premiers principes de la science agricole. Indépendamment des méthodes que nous avons déjà dit être employées par les cultivateurs chinois, pour élever l'eau et la conduire dans leurs champs, il en est une autre plus efficace, plus ingénieuse : c'est leur pompe à chaîne.

La machine qui porte ce nom et qui est maintenant si perfectionnée et si commune à bord des vaisseaux de guerre anglais, diffère principalement de la pompe chinoise,

en ce qu'elle est cylindrique, et que celle de la Chine est carrée. La plupart des nations orientales paroissent s'être servies, depuis un temps immémorial, de la machine appelée *roue égyptienne*; et cependant elle fut inconnue à l'Europe, jusqu'au moment où les Sarrazins l'introduisirent en Espagne, dans un état imparfait, et sous une forme grossière. Ce n'étoit alors qu'un petit nombre de paquets de foin attachés à une corde qui tournoit sur une roue. Une partie de la corde restant dans l'eau, chaque paquet de foin prenoit une certaine quantité de ce fluide, et le versoit au haut de la roue.

La pompe chinoise consiste en un tronc de bois creux, et qu'une planche sépare dans sa longueur en deux compartimens égaux. Des morceaux de bois carrés, applatis, et d'une dimension proportionnée à la cavité du tronc, sont attachés à une chaîne qui tourne sur une petite roue ou sur un cylindre, placé à chaque extrémité du tronc, par conséquent chacun de ces morceaux de bois, élève, à mesure que la chaîne tourne, un volume d'eau proportionné à ses dimensions, et c'est ce qui fait qu'on nomme ces morceaux de bois, les léviers.

Le

Le pouvoir qui fait mouvoir cette machine, s'applique de trois manières différentes. Si l'on veut élever une grande quantité d'eau, on prolonge l'axe des cylindres sur lesquels tourne la chaîne, et on y met plusieurs bras de bois. Ces bras ont la forme d'un T, et sont arrondis et polis de manière qu'on puisse y appuyer aisément le pied. L'axe tourne sur deux poteaux, fixés par une pièce de bois qui traverse de l'un à l'autre. Alors des hommes montant sur les bras de l'axe, et s'appuyant sur le chevron qui joint les poteaux, communiquent à la chaîne un mouvement de rotation, et les morceaux de bois carrés élèvent constamment un grand volume d'eau. L'on se sert de la pompe à chaîne, pour dessécher des marais, pour transporter l'eau d'un étang dans l'autre, et pour élever l'eau des canaux et des rivières sur de petites hauteurs.

La seconde manière de faire mouvoir la pompe, c'est d'atteler un buffle ou tout autre animal à une grande roue horizontale, dont les dents s'engrainent avec celles de l'axe du cylindre sur lequel tourne la chaîne. Les Anglais ne virent employer cette méthode qu'à Chu-San.

Enfin, lorsque la pompe est petite, on la fait mouvoir avec la main. On adapte alors à l'extrémité de l'axe, une simple manivelle, telle que celle qui fait tourner la pierre d'un émouleur. C'est la méthode la plus généralement suivie dans toute l'étendue de l'empire. Chaque paysan chinois possède sa pompe portative, comme un instrument qui ne lui est pas moins utile que la bêche ne l'est aux paysans européens. Une immense quantité d'ouvriers est sans cesse occupée à faire de ces pompes.

Dans le petit voyage que firent les Anglais, pour se rendre de la ville de Chan-San-Chen à la rivière, ils ne virent pas, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, un seul coin de terre où ne se déployât l'industrie du cultivateur. En beaucoup d'endroits, le sol étoit d'une qualité médiocre : mais alors on redoubloit d'efforts pour le fertiliser. Sur les terrasses des montagnes, on ameublissoit la terre, non avec la charrue, mais avec la houe. Les champs y sont extrêmement propres : on n'y voit jamais une mauvaise herbe. L'on dit que dans quelques provinces, les Chinois se servent d'une charrue à roues, mais celle qu'ont eu occasion d'observer nos

voyageurs, est de la plus simple structure. Un seul buffle la traîne, et un homme la conduit. Elle n'a qu'un manche et point de coutre, attendu que, comme en Chine il n'y a point de prairies, et conséquemment point de racines d'herbe à couper, le coutre y est inutile.

A la Chine, les auberges sont communes sur les grandes routes. Mais comme le pays des environs de Chan-San-Chen est très-peu fréquenté, il ne se trouva point dans la ville où l'ambassade arriva le soir, un seul cabaret propre à la recevoir. Cette ville est située sur les bords de la rivière sur laquelle les Anglais devoient s'embarquer le lendemain. La maison où l'on a coutume d'examiner les jeunes lettrés du district, lorsqu'ils veulent prendre leurs degrés, fut choisie pour loger nos voyageurs, et on l'arrangea de manière qu'ils y furent assez commodément.

L'examen des étudians chinois se fait, dit-on, toujours en public. Le nombre des auditeurs, ainsi que la présence du gouverneur et des principaux magistrats du district qui y président, doivent empêcher les juges de montrer de la partialité. On

fait aux candidats quelques questions verbales, et on leur en donne par écrit, comme dans les colléges anglais. La récompense de ceux qui réussissent, n'est pas bornée aux simples honneurs de l'université, car ces honneurs deviennent les degrés qui conduisent à tous les emplois, à toutes les dignités de l'Empire. Ceux même qui n'obtiennent point le grade qu'ils ambitionnent, ont cependant acquis assez d'instruction pour pouvoir s'occuper utilement dans la société, et ajouter à la masse générale des connoissances.

Une manière d'avancement si ouverte à toutes les classes, tend à les reconcilier avec le pouvoir auquel tous les individus ont droit de parvenir. Les jeunes gens nés de parens riches, ont sans doute plus de facilité et de meilleures occasions de s'instruire, que les enfans des pauvres; malgré cela, le génie a quelquefois la force de triompher des obstacles, et quoi qu'il en soit, la possibilité du succès flatte toujours ceux-mêmes qui ne peuvent pas l'obtenir. La persuasion où l'on est aussi, que l'autorité a été acquise par le mérite, fait qu'on est plus disposé à la respecter et à lui obéir, à moins qu'elle ne soit accompagnée de trop d'abus.

Mais quand ces abus ont lieu, le savoir et le talent ne suffisent pas toujours pour sauver ceux qui les commettent.

Certes, un tel système de gouvernement promet de grands avantages à la société, et ne peut manquer de les lui procurer, que quand l'envie de faire le mal l'emporte sur la force des principes, et sur la crainte d'être découvert en les sacrifiant. Les Chinois pauvres, qui n'ont pas le moyen de faire entendre leurs plaintes, et de faire connoître leur opinion sur les administrateurs iniques, sont presqu'entièrement à la merci de ces administrateurs. Les étrangers qui ont affaire à eux ne peuvent pas non plus se soustraire à leurs vexations; c'est pourquoi l'ambassadeur profita de toutes les occasions que lui fournirent et ses liaisons avec le vice-roi, et les intentions honorables de cet officier, pour lui faire sentir la nécessité de protéger les étrangers qui trafiquoient à Canton, et de mettre un frein aux exactions du hop-po (1), et des autres mandarins qui avoient des rapports avec le commerce. Le vice-roi étoit réservé dans ses

(1) Receveur-général des douanes et des revenus de Canton.

promesses : mais il sembloit sincèrement disposé à faire tout le bien qui dépendoit de lui.

Dans une nouvelle visite que le vice-roi fit à l'ambassadeur, il lui dit qu'il s'attendoit bien que plusieurs officiers de la province qu'il alloit gouverner, prendroient beaucoup de peine pour lui donner des préventions contre la nation anglaise; mais qu'il pensoit que, non-seulement, la justice due aux Anglais, mais l'honneur même de son pays exigeoient qu'on changeât de conduite envers eux. Il ajouta que, cependant, quelque considérable que fût l'autorité qui lui étoit confiée, et quelque bien appuyé qu'on le crût, sa situation n'étoit pas sans embarras. Indépendamment des employés de Canton, lesquels, poursuivit-il, ont intérêt à empêcher qu'on n'écoute des plaintes qu'ils ont eux-mêmes occasionnées, et qui sont accoutumés à traiter les étrangers avec non moins de mépris que d'injustice, les Anglais ont aussi des ennemis à la cour; et dans le nombre de ces ennemis, est mon prédécesseur même, qui peut considérer toute réforme de ma part comme une censure de sa conduite, et un reproche indirect d'avoir toléré l'in-

justice. Mais il est encore une considération plus importante pour moi : c'est la manière sèche et hautaine dont le premier ministre, Ho-Choung-Taung, a refusé d'accéder aux demandes de l'ambassadeur. — J'ignore comment l'ambassadeur présentera ce refus à la cour d'Angleterre : mais s'il s'efforçoit d'exciter le ressentiment de cette cour, tout ce qui pourroit faire connoître ce ressentiment rendroit excessivemcnt criminelle aux yeux du gouvernement chinois la moindre preuve de faveur que je donnerois aux Anglais. Ainsi, je désire de savoir parfaitement sur quoi je dois compter à cet égard.

L'ambassadeur n'étoit pas très-certain qu'une pareille appréhension vînt du vice-roi seul. Elle pouvoit partir d'une source plus élevée. Mais quoi qu'il en fût, elle montroit que les armées des Anglais dans l'Inde, et les forces de mer qu'ils avoient par-tout ailleurs, étoient reconnues assez puissantes pour exiger quelques ménagemens même de la part de l'orgueilleux gouvernement de la Chine.

L'ambassadeur avoua au vice-roi, qu'il avoit eu quelques doutes sur les dispositions de la cour ou plutôt des ministres de Pékin,

à l'égard de son pays. Mais que d'après ce que lui avoit dit, des sentimens de l'empereur, celui qui l'avoit accompagné à Han-Chou-Fou (1), et le vice-roi lui-même, il comptoit sur des assurances aussi solemnelles, et pensoit qu'on auroit une attention particulière pour les intérêts des Anglais qui trafiquoient en Chine; qu'en écrivant d'Han-Chou-Fou, pour rendre compte de ses négociations, il avoit déjà mandé à la cour de Londres quelle étoit sa confiance à ce sujet, et qu'il ne doutoit pas que son gouvernement ne comptât sur les promesses qui lui avoient été faites.

Le vice-roi demanda alors à l'ambassadeur, s'il pouvoit l'autoriser à annoncer, que pour preuve de la continuation des dispositions favorables du roi d'Angleterre, ce prince écriroit bientôt à l'empereur de la Chine, et enverroit un nouveau ministre, si l'empereur consentoit à le recevoir; que toutefois ce ministre seroit envoyé sans la pompe et les dépenses qu'avoit dû coûter une première ambassade, et simplement comme un témoignage de l'amitié durable de sa majesté britannique.

(1) Le colao Sun-ta-zhin.

A cette proposition inattendue, lord Macartney hasarda de répondre, que probablement le roi d'Angleterre ne feroit point difficulté d'écrire à l'empereur pour lui accuser la réception de ses présens, et le remercier de l'accueil qu'il avoit fait à l'ambassade; que c'étoit une chose différente de l'objet de cette ambassade. Que cependant, il espéroit que tout s'arrangeroit avec le temps : mais que la distance qu'il y avoit de la Grande-Bretagne à la Chine, et l'incertitude des voyages par mer, l'empêchoient de dire à quelle époque une nouvelle ambassade arriveroit.

Le vice-roi termina la conversation, en annonçant qu'il alloit, sans tarder, expédier un courier, pour rendre compte de la conférence qu'il venoit d'avoir avec l'ambassadeur, et qu'il espéroit que ce qu'il manderoit, en outre, satisferoit pleinement l'empereur.

Les voyageurs étoient à peine embarqués qu'un vent violent, mêlé de pluie, retarda, ou plutôt arrêta leur marche. Après que la pluie eut cessé, son effet continua sur la rivière qu'elle avoit grossie; et le courant étant favorable, les barques naviguèrent avec ra-

pidité. Quand elles furent près de la ville de Koang-Sin-Fou, le temps devint encore froid, sombre et pluvieux. Le pays offroit une perspective sauvage. De chaque côté de la rivière, on voyoit d'énormes masses de rochers nus, prodigieusement élevés, et ressemblant à ceux qui avoient paru exagérés dans les tableaux chinois. Ces rochers étoient d'une pierre rouge et noirâtre; et on en avoit pris plusieurs blocs pour bâtir.

La rivière étoit alors si large et si profonde que les barques couvertes, dont on s'étoit servi lorsqu'il y avoit peu d'eau, furent changées pour des yachts plus grands et plus commodes.

Toutes les fois que le vent contraire, les sinuosités de la rivière, ou quelqu'autre circonstance retardoient la marche de l'ambassade, plusieurs Anglais quittoient les yachts pour aller à pied le long des bords de la rivière ou des canaux, ou bien ils traversoient la campagne pour examiner ce qui s'offroit à leur vue, et faire toutes les observations dont ils étoient capables. Deux d'entr'eux, qui, chaque jour, avoient coutume de faire quelques excursions, furent une fois rudement arrêtés par un mandarin,

accompagné de quelques soldats insolens. Il ordonna aux Anglais de retourner à bord; et les menaça de les y envoyer par force, s'ils ne s'empressoient d'obéir.

Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, informés de cet événement, obligèrent les soldats de se coucher à plat ventre, et les firent tenir par quelques militaires, en ordonnant à d'autres de les frapper avec une latte de bambou, châtiment qu'on inflige ordinairement, en Chine, pour de légères offenses. Mais les Anglais, qui avoient été maltraités, obtinrent la grâce des soldats.

Cependant, Chow-ta-zhin porta des plaintes au vice-roi contre le mandarin, qui étoit le principal offenseur, et qui, dans cette occasion, n'avoit agi par aucun autre motif, que pour le seul plaisir d'abuser de son autorité contre des étrangers qu'il avoit sans doute crus sans protection. Les pauvres paysans du district où commandoit cet homme, n'avoient sans doute guère d'espoir d'en être traités avec douceur : mais le vice-roi mit un terme à ses duretés, en le privant de son emploi, et il lui fit, de plus, infliger une punition corporelle.

Quelqu'avilissante que puisse paroître, à un

européen, la punition du bambou, il ne faut que se plaindre légèrement pour la faire infliger aux individus qui ne sont point au rang des mandarins. Un vice-roi a, non-seulement le pouvoir de dégrader les bas officiers, mais de faire subir, sans un jugement en forme, à des officiers inférieurs, une punition qui n'est point capitale. La plupart des Chinois sont tellement accoutumés à leur condition, qu'ils ne considèrent, dans ces sortes de châtimens, que la douleur physique qu'ils peuvent leur causer.

Le principal objet du gouvernement est de maintenir la tranquillité et le bien-être général, et il semble se soucier peu des précautions qu'exige la sécurité personnelle des individus. Quand un homme est accusé d'un crime qui mérite la mort, on assemble une cour de justice pour le juger; mais on ne convoque point de jury pour examiner le fait. Les juges mettent peu d'importance aux preuves orales, à moins qu'elles ne soient fortifiées par des circonstances particulières, et par des documens écrits. Cependant, lorsque l'accusation n'est pas très-grave, le prévenu est admis à se justifier par un serment solemnel, accompagné de cérémonies religieuses.

La question est quelquefois employée pour arracher à un accusé l'aveu de son crime et le nom de ses complices. Ce moyen est très-impolitique de la part de ceux qui le mettent en usage, parce que, ni la prudence, ni l'innocence, ne peuvent mettre à l'abri du soupçon et de l'accusation, ni conséquemment empêcher de souffrir un mal pire que la mort, pour découvrir un crime incertain.

Il est rare qu'une peine capitale soit infligée sans que l'empereur ait confirmé la sentence; mais cette confirmation n'est pas toujours nécessaire. La sentence est exécutée par ordre du vice-roi, dans les cas extraordinaires, comme, par exemple, lorsqu'il y a rebellion ou sédition.

Ordinairement, tous les coupables condamnés à mort, sont transférés à Pékin, où leur procès est revu par le grand tribunal des crimes. Les coutumes de l'empire, qui supposent le souverain doué des plus grands principes d'humanité, exigent qu'il prenne l'avis du conseil pour savoir s'il peut, sans danger pour l'état, éviter de faire exécuter les sentences de mort.

L'exécution de tous les criminels se fait

dans le même temps ; et leur nombre est rarement de plus de deux cents : ce qui semble bien peu dans un empire si vaste et si peuplé. Le plus souvent, une amende, un emprisonnement, le fouet, l'exil, sont les peines qu'on inflige. Il faut, pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'état, ou contre l'empereur, ou avoir versé le sang ; ce qui n'admet ni pardon, ni commutation de peine. Il n'y a même, en Chine, aucune distinction entre le meurtre prémédité, et l'homicide involontaire. Le vol n'y est jamais puni de mort, à moins qu'il ne soit commis avec violence et avec cruauté. La modération du châtiment semble annoncer que le crime est rare ; et il l'est, en effet, excepté dans les temps de famine, temps où la sévérité des peines n'arrêteroit pas davantage les coupables.

Quelque louable et prévoyante que soit l'attention du gouvernement chinois, quelque sages et bienfaisans que soient ses règlemens, il se borne à tirer des secours de ses propres provinces, pour celles qui ont des besoins ; et ces mesures n'étant pas toujours fidèlement exécutées, ne peuvent avoir un effet aussi sûr que la vigilance intéressée

et judicieuse des spéculateurs européens, qui ne manquent pas d'apporter des provisions là où elles sont rares. Aussi, la famine se fait plus souvent sentir dans les provinces chinoises, que dans aucun pays d'Europe.

Parmi les divers supplices capitaux connus des Chinois, ils regardent celui de la corde comme moins infame que la décapitation. La perte d'une partie du corps est pour eux une honte excessive. Le supplice du *cha*, qu'on appelle en Europe la *cangue*, est ordinairement infligé pour les crimes les moins graves. Ceux qu'on punit de ce supplice, sont obligés de porter une grande table dans laquelle il y a trois trous; l'un pour passer le cou, et les autres pour passer les mains. C'est une espèce de pilori ambulant; et le coupable y est quelquefois condamné pour des semaines et des mois entiers. S'il a assez de force, on le fait promener dans cet état : mais ordinairement il préfère de rester appuyé contre une muraille ou contre un arbre; et alors, si l'un des valets du magistrat civil s'imagine que le malheureux coupable s'est reposé trop long-temps, il le force de se lever en le frappant d'un fouet fait avec des courroies de cuir.

On cite quelques exemples de coupables auxquels on a permis de mettre quelqu'un à leur place pour subir la peine qu'ils avoient méritée. La loi, dont les principes sont raisonnables et justes, ne permet sûrement pas un pareil abus : mais ses dispensateurs osent le tolérer; et la piété d'un fils peut, en Chine, plutôt qu'ailleurs, le porter à souffrir un châtiment pour l'épargner à son père.

L'administration des prisons de la Chine est, dit-on, parfaitement bien entendue. Les criminels et les hommes emprisonnés pour dettes, sont dans des lieux séparés. Il ne leur est pas permis d'avoir de communication, parce qu'on pense qu'il est impolitique et immoral d'associer le crime avec l'imprudence et l'infortune. Les deux sexes sont également renfermés à part. L'emprisonnement pour dettes n'est que précaire. Mais si après qu'un débiteur a livré à ses créanciers tout ce qu'il possédoit, ils ne sont point encore satisfaits, on le condamne à porter publiquement un joug sur le cou, pendant un certain temps, afin d'engager sa famille à payer ses dettes, et à mettre un terme à sa honte, si toutefois elle en a les moyens. Si le débiteur s'est rendu insolvable en jouant, ou par quelqu'autre

qu'autre excès d'inconduite, il subit une punition corporelle, et l'exil en Tartarie.

En Chine, il est des cas où un homme peut se vendre lui-même; comme, par exemple, pour payer ce qu'il doit à la couronne, pour assister son père dans la détresse; ou si son père est mort, pour le faire enterrer d'une manière convenable. Si celui qui s'est vendu sert son maître d'une manière irréprochable, il est en droit de demander sa liberté au bout de vingt ans. S'il se conduit mal, il reste esclave pendant toute sa vie, ainsi que les enfans qu'il peut avoir vendus avec lui.

Lorsque les débiteurs de l'empereur le sont frauduleusement, on les étrangle; mais s'ils ne le sont que par suite d'infortune, on se contente de vendre leurs femmes, leurs enfans, et tout ce qui leur appartient, et de les envoyer eux-mêmes dans les nouveaux établissemens chinois, en Tartarie.

En Chine, les intérêts de l'empereur l'emportent sur tout. Il n'y a point de propriété qui puisse être sûre contre ses droits. La préférence ainsi donnée à celui qui possède un pouvoir illimité, peut être considérée comme la conséquence nécessaire de ce pouvoir. On peut aussi justifier, jus-

qu'à un certain point, cette préférence, en considérant que celui qui est le plus exposé à la fraude, doit avoir les moyens les plus efficaces pour s'en garantir, et punir ceux qui la commettent.

Les différens entre les individus, relativement à leurs propriétés, n'occupent pas beaucoup de place parmi les affaires de la Chine. Le désir de rendre justice n'y a pas fait multiplier les formes et les plaidoieries. Des années n'y sont pas remplies par la décision d'un procès, pendant la durée duquel on ne peut donner que peu d'attention à d'autres objets. De quelque manière qu'il finisse, on le perd bientôt de vue ; et on passe à d'autres affaires et à d'autres considérations.

La propriété, quelle qu'elle soit, est dans une tenure trop simple à la Chine, pour que le droit qu'on y a, occasionne beaucoup de contestations. Il n'y a ni douaires ni substitutions. Les causes des dissentions sont détruites chez les Chinois, par le peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers; par l'uniformité de leurs principes, de leurs coutumes, de leurs idées ; par l'espèce de communauté dans laquelle vivent la plupart

d'entr'eux, et sur-tout par l'union qui existe dans les familles, si différentes de celles qui, ailleurs, sont livrées aux plus grandes querelles, par les prétentions exclusives des individus! Les salles des tribunaux chinois sont plus remplies de gens qui vont solliciter des grâces, que de plaideurs.

Des hommes de talent, des lettrés, se chargent quelquefois de défendre la cause de ceux qui sont jeunes, ignorans ou incapables : mais il n'y a point d'hommes qui s'enrichissent à faire le métier de procureurs ou d'avocats, et qui, par ce moyen, parviennent aux dignités.

On cherche à rendre les juges impartiaux, en ne les élevant jamais à cet emploi dans la province où ils sont nés. Mais si ce n'est pas par affection qu'ils penchent en faveur d'une des parties, ils peuvent être entraînés par le poids des présens. Des présens sont offerts par un inférieur à un supérieur, et par un plaideur à un juge: c'est une coutume générale en Chine, comme dans la plupart des autres contrées de l'Orient. Ainsi, les juges sont payés par les deux parties; et si chacune d'elles est également riche et également libérale, il est possible que le jugement de

leur procès soit prononcé avec équité. De même que dans les tribunaux judiciaires d'Angleterre, il règne de l'impartialité, malgré les honoraires réguliers que les juges reçoivent des différens plaideurs.

Les grandes dépenses qu'exigent les procès, peuvent donc devenir un moyen d'oppression dans les mains de celui qui est à-la-fois opulent et inique. Mais, ce qu'il y a de pire, c'est que parmi les Chinois, on n'a point déterminé la somme des honoraires, ou plutôt les présens que doit recevoir un juge. On s'attend même que ces présens seront toujours proportionnés aux facultés de celui qui les fait. S'il étoit vrai, comme le croient quelques juges chinois, que ces dons fussent une rétribution nécessaire de leur place, sans qu'ils pûssent avoir aucune influence sur la décision d'un procès, cela pourroit bien être un frein pour les riches, obligés de faire beaucoup de ces dons, et alors leurs voisins pauvres seroient un peu moins exposés à leurs vexations. Mais dans le fait, l'argent est le grand mobile des jugemens dans les tribunaux chinois; et communément le droit s'y trouve au fond de la plus longue bourse. Les dispensateurs de la justice n'y reçoivent pas des salaires

qui les mettent à l'abri de la tentation, et qui puissent rendre l'acceptation des présens aussi inutile que déplacée.

L'argent que les Européens ont porté en Chine depuis un siècle, a occasionné une grande augmentation dans le prix de tous les articles de consommation, et a détruit la proportion qui existoit entre les appointemens de plusieurs officiers du gouvernement et les dépenses qn'ils sont obligés de faire. Les relations des anciens missionnaires disent qu'en Chine on vivoit autrefois presque pour rien : mais aujourd'hui il y a beaucoup de choses de première nécessité qui n'y sont pas à meilleur marché qu'en Angleterre.

Dans toutes les difficultés qui ont lieu entre les Tartares et les Chinois, la partialité a occasion de se manifester ; et l'on ne doit guère s'attendre que la balance de la justice soit tenue d'une main ferme entre le conquérant et le vaincu. Mais dans les provinces méridionales, c'est un mal qui se fait très-peu sentir. On n'y trouve guère d'autres tartares, que ceux qui sont élevés aux premiers emplois, et, conséquemment, ils n'ont pas beaucoup d'occasions de témoigner de la préférence aux individus de leur nation. Il

n'y avoit pas un seul tartare établi dans le voisinage de Koang-Sin-Fou, ville où le mauvais temps retint les Anglais pendant toute une journée.

La campagne autour de la ville étoit inondée, et presqu'entièrement remplie de plantations de riz. Beaucoup de moulins à riz, établis sur la rivière, montroient que ce grain étoit plus fréquemment réduit en farine dans cette province, que dans celles du nord, où les Anglais n'avoient pas vu un seul de ces moulins. Il y avoit beaucoup de gens occupés à pêcher, et d'autres à ramasser les graines de l'arbre à suif, qui étoient déjà mûres, et commençoient à s'ouvrir comme les gousses du cotonnier.

Pour ne pas abandonner leurs yachts, les voyageurs dirigèrent leur course un peu au nord-ouest; et bientôt ils entrèrent dans cette vaste étendue de pays plat et marécageux, où se trouve le lac Po-Yang, le plus grand, sans doute, de l'empire chinois. A plusieurs milles, tout autour de ce lac, la campagne n'est qu'un désert marécageux, couvert de joncs et de roseaux, et entièrement sous l'eau pendant la plus grande partie de l'année. On n'y voit pas un seul village,

pas même de traces d'habitation, si ce n'est quelque misérable et solitaire hutte, habitée par quelque pêcheur, et dont on ne peut approcher qu'avec un canot. Les malheureux qui se fixent là, vivent du produit de leur pêche, et des végétaux qu'ils cultivent sur des radeaux de bambou.

Le lac Po-Yang et le pays qui l'environne peuvent être appelés l'égoût général de la Chine. Les rivières courent s'y jeter de tous les points du compas. Ce lac fournit de l'eau à plusieurs canaux, dont on a eu soin de fortifier les bords pour que les vaisseaux y fussent en sûreté dans le temps des tempêtes et des débordemens. Les vagues du lac s'élèvent quelquefois si haut, que les marins chinois les regardent comme aussi dangereuses que celles de la mer. On voit dans le Po-Yang quelques îles de sable, qui s'élèvent à peine au-dessus de la surface de l'eau, et sont couvertes d'humbles cabanes de pêcheurs.

Après avoir rassemblé les eaux de plusieurs rivières, le Po-Yang, verse les siennes dans le Yang-Tsé-Kiang, et le rend plus considérable.

Dans le pays marécageux qui s'étend à

plusieurs milles au sud du Po-Yang, et que traversèrent nos voyageurs, les demeures et les ressources des habitans sont les mêmes qu'à l'orient de ce lac. Chaque habitant paroît avoir un endroit où il pêche seul. Cet endroit est divisé par petits compartimens, où l'on nourrit et engraisse les poissons. Il y a de ces poissons qui ressemblent à de petites sardines. On les sale, on les fait sécher, et ils deviennent un objet de commerce dans toute l'étendue de l'empire. Indépendamment des différentes manières que nous avons déjà dit être en usage pour prendre le poisson en Chine, il en est une généralement employée : c'est celle d'étendre un filet sur quatre morceaux de bambou, et de le suspendre à une longue perche.

Les oiseaux aquatiques abondent dans cette contrée, et sont une partie de ses ressources. On se sert de divers stratagêmes pour les prendre; mais comme ils ne sont jamais épouvantés par l'explosion des armes à feu, ils sont très-peu farouches. Même le corbeau commun, à gorge blanche (1), se laisse approcher à deux ou trois pas avant de prendre sa volée.

(1) *Corvus dauricus*.

A mesure que nos voyageurs s'éloignoient du lac Po-Yang, et qu'ils passoient de la province de Kiang-Nan dans celle de Kiang-Si, la campagne devenoit plus fertile, et son aspect plus agréable. La population accoutumée reparoissoit.

La marche des yachts étoit lente, parce qu'ils avoient besoin de vaincre le courant rapide d'une rivière qui venoit du sud-ouest. Aux marais des environs du Po-Yang succédèrent de vastes plantations de cannes à sucre. Comme elles étoient dans un sol sablonneux et beaucoup plus élevé que la rivière, il falloit, pour les arroser, porter l'eau à une hauteur à laquelle on ne pouvoit parvenir par les moyens que nous avons déjà dit être employés en Chine. Mais le besoin suggère des ressources. Les Chinois ont inventé une machine aussi ingénieuse qu'utile, peu chère, et facile à employer.

Deux poteaux de bois dur sont solidement plantés dans le lit de la rivière, et forment une ligne transversale avec ses bords. Ils supportent l'axe d'une grande roue dont les jantes ont un diamètre différent; celles qui sont le plus près du bord de la rivière, ayant environ quinze pouces de moins que

les autres. Malgré cela, elles plongent également dans l'eau, tandis que le haut de la roue se trouve au-dessus du niveau de la terre. L'axe a environ dix pieds de long; et la roue y est attachée par seize ou dix-huit rayons, ou bras, qui partent obliquement de chaque extrémité de l'axe, et se croisent vers les deux tiers de leur longueur. Là, ils sont renforcés par un cercle concentrique, et ils vont ensuite aboutir à la roue. Les bras de l'extrémité de l'axe qui est en dedans, c'est-à-dire, du côté du bord de la rivière, soutiennent les jantes qui sont en-dehors; et ceux qui partent de l'extrémité de l'axe qui est en-dehors, supportent les jantes qui sont en-dedans. Entre les bords de la roue et les bras qui se croisent, il y a des claies qui servent de godets ou de palettes, et, recevant l'impulsion du courant, font tourner la roue.

De chaque côté de la roue sont attachés de petits tubes de bois qui ont une inclinaison d'environ vingt-cinq degrés vers l'horizon, ou vers l'axe de la roue. Ces tubes sont fermés par le bout extérieur, et ouverts par l'autre; de sorte qu'en passant dans l'eau, ils se remplissent; mais quoique le mouve-

ment de la roue change leur inclinaison relative, il ne l'augmente pas assez pour qu'ils versent l'eau avant d'être tout-à-fait en haut. Alors ces tubes se vident dans une large goutière qui est soutenue par des poteaux, et par le moyen de laquelle on conduit l'eau dans les plantations qui en ont besoin.

A l'exception de l'arbre ou de l'axe de la roue et des deux poteaux qui le supportent, tout le reste de la machine est de bambou. Les jantes de la roue, les bras, les godets et même les cordes, sont faits avec des bambous, soit dans toute leur longueur, soit coupés par morceaux, ou fendus en lattes très-minces. Il n'y entre ni écrous, ni cloux, ni chevilles de fer. Les diverses parties en sont liées ensemble par des cordages de bambou. Ainsi, avec très-peu de dépense, on construit une machine qui, sans exiger ni travail, ni soin, porte l'eau à une très-grande hauteur, et entretient un réservoir proportionné aux besoins de l'agriculteur.

Les roues de ces machines ont depuis vingt jusqu'à quarante pieds de diamètre, suivant la hauteur des bords de la rivière, et le point où l'on veut élever l'eau. Une de ces roues peut aisément porter vingt

tubes de quatre pieds de long et de deux pouces de diamètre. Chacun de ces tubes contient les six dixièmes d'un gallon, et par conséquent, vingt tubes contiennent douze gallons. Un courant d'eau d'une rapidité modérée, suffit pour faire faire à une roue quatre tours par minute. Ainsi, on peut élever quarante-huit gallons d'eau dans le court période d'une minute, deux mille huit cent quatre-vingts gallons dans une heure, et soixante-neuf mille cent vingt gallons, ou plus de trois cents tonneaux dans un jour.

La machine dont nous venons de faire la description, surpasse, à beaucoup d'égards, toutes celles du même genre. La roue persanne, aux jantes de laquelle sont attachés des seaux mobiles, et qui est si commune dans le midi de la France et dans le Tyrol, approche de la roue chinoise; mais elle est beaucoup plus coûteuse, d'une construction moins simple et d'une invention moins ingénieuse. Dans le Tyrol, on élève aussi l'eau avec une roue, dont la circonférence est garnie de godets; mais cette roue est très-inférieure à la roue chinoise et à la persanne.

Le bambou est une plante également cu-

rieuse, utile et belle. C'est proprement un roseau creux et garni de nœuds. On dit qu'il réussit mieux dans les terrains légers, situés dans le voisinage d'une eau courante, que dans les autres. Il atteint bientôt toute sa croissance; c'est-à-dire, que dans dix-huit mois il s'élève à environ vingt pieds de haut. Il a le double et rare avantage d'être également léger et solide. Sa tige se resserre, et le diamètre en diminue à mesure qu'elle croît, ainsi qu'on le voit dans quelques espèces de palmiers. Les branches du bambou sont en petit nombre, et d'un vert léger et brillant; ses feuilles sont longues et étroites.

On trouve quelquefois dans le creux du bambou une substance singulière, qui suivant la relation d'un savant voyageur, est regardée, dans quelque pays, comme un remède, et qu'un chimiste ingénieux a prouvé être de la nature du caillou.

Les Chinois comptent plus de soixante espèces de bambou, et peut-être les emploient-ils à un plus grand nombre d'usage. Non-seulement ils s'en servent pour bâtir, soit à terre, soit sur l'eau, et pour faire presque toute sorte de meubles, mais ils le

réduisent en pâte pour en fabriquer le papier, et de plus, ils mangent avec plaisir les jets qui commencent à pousser.

On voit beaucoup de bambous dans la province de Kiang-Si, sur les bords de la rivière où les Anglais naviguoient. Il y a aussi de grands camphriers qui croissent un peu plus loin de la rivière, et qui sont quelquefois mêlés avec un arbre encore plus grand, un figuier que les Chinois appellent *yang-schou*, et qui étend horizontalement ses branches assez loin, pour couvrir presque un demi-acre de terre.

Les vallées qu'on voit entre la rivière et les montagnes, ne sont pas très-spacieuses. Mais quand tout le pays n'eût formé qu'une plaine, il n'auroit pas pu être plus peuplé. La province de Kiang-Si a beauconp de manufactures de poterie commune, et de très-belle porcelaine. En quelques endroits, la rivière baigne le pied des montagnes, du haut desquelles d'énormes masses de rocher ont souvent roulé dans l'eau. L'impétuosité du courant qui passe sur ces rochers a souvent occasionné des accidens, dont le souvenir engagea les matelots chinois qui conduisoient les yachts des Anglais,

à faire un sacrifice pareil à celui que nous avons décrit, en parlant du passage du fleuve Jaune.

Au-delà des rochers, la surface de l'eau étoit unie, et les voyageurs la virent presqu'entièrement couverte de petits bateaux, dans chacun desquels il y avoit un ou deux cormorans. Ces canots sont si petits et si légers, que les pêcheurs les portent souvent sur leurs épaules, d'un lac à l'autre, ainsi que l'oiseau qui leur sert à prendre le poisson. Quelquefois les pêcheurs n'ont point de canot, et ils se mettent, avec leurs oiseaux, sur de petits radeaux qui ne sont composés que de cinq bambous attachés ensemble.

Au passage de l'ambassade anglaise, dans cette province méridionale, le froment commençoit à pousser, et on en voyoit des champs à côté des plantations de hautes cannes de sucre, qui ne devoient pas tarder à être bonnes à passer au moulin. Dans cette province, les femmes de la dernière classe sont affranchies du préjugé des petits pieds, et elles sont si robustes et si accoutumées au travail, que les paysans des autres provinces, vont souvent chercher dans le

Kiang - Si, ce qu'ils appellent une femme laborieuse.

On voit souvent un cultivateur de cette province tenir d'une main la charrue, à laquelle sa femme est attelée, et de l'autre main semer le bled. A la vérité, la terre est meuble, et la charrue d'une construction et d'un bois très-léger : mais la tâche imposée à la femme paroît bien peu convenable à des yeux européens, sur-tout n'étant pas également partagée par les deux sexes. Les femmes du Kiang - Si sont distinguées des filles, en ce que ces dernières laissent tomber leurs cheveux du devant de la tête jusque sur leurs sourcils, et que les autres relèvent tous les leurs sur le sommet de la tête.

Dans la province de Kiang - Si, les biens sont affermés pour trois, cinq ou sept ans, et, d'après le contrat, la ferme cesse à l'expiration d'un de ces termes, si le fermier ou le propriétaire le désirent. En général, le propriétaire partage la récolte avec le cultivateur. Ce dernier a sa moitié entière, et l'autre paye sur la sienne l'impôt dû à l'empereur : impôt qui est censé devoir être toujours le même, soit que la récolte ait été

été abondante, soit qu'elle ait été mauvaise. Mais dans le dernier cas, on fait quelques représentations, et on obtient la remise d'une partie ou de la totalité de l'impôt. L'empereur doit, dit-on, avoir cinq pour cent sur la valeur de la récolte : mais comme l'estimation est entièrement à la discrétion des officiers de la couronne, on la fixe ordinairement au-dessus du prix courant, et par ce moyen, l'impôt s'élève à un dixième de la totalité du produit.

La rivière, dont les yachts des Anglais avoient si long-temps remonté le courant, devint peu profonde, et cessa bientôt d'être navigable. Elle prenoit sa source entre deux chaînes de montagnes froides et stériles, qui, durant les mois d'hiver, sont souvent couvertes de neige. Il y a quelques parties de terrain sans la moindre trace de verdure, parce que ce sol n'est qu'une espèce de sable noir, ou de pierre décomposée. Dans un endroit où le côté de la montagne est à pic, on découvre diverses veines de quartz, horizontalement et parallèlement rangées, entre des couches de terre argileuse.

Les Anglais furent obligés d'entreprendre

un second voyage par terre, de la même manière que le premier. Les préparatifs étant faits dès le même jour du débarquement, nos voyageurs se mirent en route le lendemain de bonne heure, et arrivèrent bientôt au pied des montagnes qui séparent la province de Kiang-Si de celle de Quang-Tong.

Ces montagnes forment une chaîne qui s'étend presque tout-à-fait de l'est à l'ouest, et forme une ligne transversale avec les autres montagnes que nous avons dit commencer auprès de Han-Chou-Fou et s'étendre vers le sud. La base des montagnes, entre le Kiang-Si et le Quang-Tong est de granit recouvert d'une couche de pierre calcaire et graveleuse.

Bientôt les Anglais commencèrent à escalader la plus haute de ces montagnes, le sommet de laquelle étoit confondu avec les nuages qui l'environnoient. Quelques-uns des voyageurs crurent voir que deux de ces nuages restoient immobiles, et étoient séparés par un espace régulier. Mais, quand ils eurent parcouru, en montant, un grand espace de terrain auquel on a fait faire beaucoup de sinuosités, pour pouvoir y passer à cheval, ils virent avec étonnement

que ce qu'ils avoient pris pour deux nuages immobiles, n'étoit que le sommet d'une montagne, dans laquelle on a creusé un passage très-profond. Quelque difficile que soit encore ce passage, il l'est beaucoup moins qu'il ne l'étoit avant que le sommet de la montagne fût partagé. Aussi la statue du mandarin qui a fait exécuter cet ouvrage occupe une place dans l'un des temples des environs. — Il y a dans le passage un poste militaire.

La montagne est couverte de plantations d'arbres jusques au sommet, d'où l'œil découvre une vaste et riche perspective. Une descente douce, régulière, et de plusieurs milles de longueur, s'offre de chaque côté; et un pays presqu'entièrement couvert d'une brillante verdure, et au milieu duquel sont semés des villages, des villes et des maisons de fermier, est, pour nous servir de l'expression de M. Barrow, mis aux pieds du spectateur, tandis que des plaines d'une étendue immense, et des montagnes qui s'élèvent à l'horizon, terminent la vue.

Cependant, du côté du nord on apperçoit un espace stérile et désert. En comparaison de l'énorme hauteur d'où les Anglais voyoient

les collines qui s'élevoient dans la plaine, elles ne leur paroissoient que comme autant de gros tas de foin; et plusieurs montagnes éloignées ne sembloient pas plus considérables. La ville de Nan-Gan-Fou, d'où les voyageurs étoient partis récemment, avoit l'air d'un monceau de tuiles, et la rivière qui y passe se montroit alors, à leurs yeux, comme une ligne brillante.

La montagne, qui est si élevée au-dessus de tous les objets qui l'environnent, a encore bien plus d'élévation au-dessus de la surface de la mer. Elle est de mille pieds au moins plus haute que les sources du Kang-Kiang, c'est-à-dire, de la rivière sur laquelle l'ambassade avoit navigué depuis les environs du lac Po-Yang. Le courant de cette rivière est si rapide, qu'on estime qu'elle a vingt pieds de pente par mille, dans un cours d'environ trois cents milles en ligne directe, ce qui fait six mille pieds. Or, ce nombre et les mille pieds d'élévation au-dessus de la source de la rivière, sont bien ce que la montagne a au-dessus du niveau du lac Po-Yang.

Ce lac fournit un immense volume d'eau à la rivière de Yang-Tsé-Kiang, qui avec

un courant très-rapide, traverse ensuite trois cents milles de pays, pour aller se jeter dans la mer Orientale. Depuis le lac jusqu'à la mer, le Yang-Tsé-Kiang a au moins mille pieds de chûte. Ainsi, la montagne a huit mille pieds d'élévation au-dessus de la mer.

Le chemin de la montagne étoit rempli de paysans, qui portoient de grandes jarres d'huile à Nan-Gan-Fou, d'où on devoit la faire passer par eau dans les provinces septentrionales. Les voyageurs virent aussi sur la montagne quelques chevaux extrêmement petits, vifs et lestes. Ils n'avoient pas le devant du corps très-joli; mais ils étoient, d'ailleurs, bien faits, et ils avoient les jambes aussi fines et aussi sèches que celles d'un cerf.

Nan-Chou-Fou, situé à dix-huit milles du passage de la montagne, est une ville frontière de la province de Quang-Tong. En y arrivant, les voyageurs trouvèrent des barques qu'on avoit préparées pour les transporter eux et leur bagage. Ces barques étoient couvertes et commodes, mais petites et assorties au peu de profondeur que la rivière a près de sa source.

Cette rivière, appelée le *Pé-Kiang*, fait environ deux cent soixante milles, avant d'arriver à Canton. De là, elle parcourt encore à-peu-près quatre-vingts milles de pays, et se jette dans la mer méridionale de la Chine. C'est près de cette mer que les Européens lui ont donné le nom de *Bocca-Tigris.*

Au nord de Canton, la rivière court longtemps entre deux chaînes de montagnes calcaires, dont quelques-unes s'avancent jusque sur ses bords, tandis que d'autres en sont inégalement reculées ; de sorte qu'on y voit, et des plaines étroites et des plaines spacieuses. Les hauteurs sont d'abord roides, escarpées et couvertes de camélies et de mélèzes, qui croissent quelquefois dans des endroits où il ne faut pour les planter que peu de travail et peu de soin. Le sol n'est, en grande partie, que du sable, mêlé d'un peu d'argile, et tient de la nature du granit qu'il recouvre.

Il y a de petites vallées où l'on voit, de loin en loin, quelques jolies maisonnettes environnées de morceaux de terrain en culture, et qui n'ont d'accès que du côté de la rivière. On a élevé dans la rivière beaucoup

de tas de pierres, qui, soutenus par des pieux, forment des espèces de digues, où il y a des ouvertures par où l'eau passe avec une extrême vélocité. Les pêcheurs placent, vis-à-vis de ces ouvertures, des paniers d'osier, garnis en-dedans de morceaux de bois, dont les pointes convergentes permettent au poisson d'entrer, et l'empêchent ensuite de rétrograder.

Dès que nos voyageurs furent vis-à-vis des montagnes qui étoient moins escarpées, ils virent que, de l'un et de l'autre côté de la rivière, on avoit planté du tabac sur les flancs obliques de ces montagnes; chose contraire à la méthode ordinaire des agriculteurs chinois, qui élèvent des terrasses par-tout où il y a de la pente. D'autres montagnes avoient le plus stérile, le plus horrible aspect. On n'y appercevoit pas la moindre végétation. Des rochers, très-élevés, et présentant toute espèce de formes bizarres, menaçoient de leur chûte les bateaux qui passoient au-dessous d'eux. Cinq de ces énormes masses, qui sont les plus remarquables, ont été nommées, par les Chinois, les *cinq têtes de cheval*; l'une, sur-tout, est facile à distinguer, parce qu'elle a près de son sommet

quelques couches de pierre de différente couleur.

D'autres montagnes de cette partie de la Chine, sont remplies de mines de charbon, qu'on a ouvertes depuis peu de temps sur le bord de la rivière. On les exploite, par un canal, qu'on a fouillé jusqu'auprès de la mine, et par ce moyen, le charbon est chargé dans des barques, à mesure qu'on la fouille. Ce charbon est mou, gras, friable, facile à se réduire en poussière, et semblable à celui qu'on appelle en Angleterre *charbon de culm.*

Comme les Chinois ne font point leur feu dans des cheminées ouvertes et garnies de grilles, mais bien dans des poëles fermés, ils purifient ordinairement le charbon avant de l'employer; et pour cela, on creuse des puits très-profonds dans les environs des mines. D'après l'esprit d'économie qui règne parmi les Chinois, et que leur immense population rend peut-être nécessaire, la poussière même du charbon n'est point perdue. Il y a des gens qui gagnent leur vie à ramasser cette poussière, à la mêler avec une pareille quantité de terre molle prise dans les marais, et à en faire des briques

qu'on fait sécher au soleil pour être transportées dans les districts où il ne se trouve point de charbon.

Aussitôt que la rivière devint plus large et plus profonde, les barques de l'ambassade furent remplacées par des yachts plus grands et plus commodes. Le volume d'eau étoit accru par la jonction d'une autre rivière considérable, venant du nord-ouest. Au confluent de ces deux rivières, est bâtie la ville de Chau-Chou-Fou, dont les environs sont très-agréables et très-romantiques. Au passage des Anglais, les plaines étoient couvertes de riz et de tabac ; et les terrains élevés portoient des cotonniers et des camélies.

Les canots qui naviguent d'une partie de la ville de Chau-Chou-Fou, à l'autre bord, sont conduits par des femmes qui, pour la plupart, jeunes, proprement mises, montrent clairement l'envie d'attirer l'attention des étrangers. Nous avons déjà observé que la même coutume règne sur le lac Tai-Hou, où il se trouve beaucoup d'hommes éloignés de leur famille.

A Chau-Chou-Fou, le commerce de deux rivières navigables occasionne un grand

concours d'étrangers. Les fragiles femelles qui conduisent les canots et cherchent à plaire à ces étrangers, n'ont point embrassé leur double occupation après avoir quitté leurs parens, ou pour avoir été abandonnées par eux à cause de leur inconduite. Les parens n'attachent quelque prix à la chasteté de leurs filles, que parce qu'elle peut contribuer à leur faire trouver un époux riche; et lorsqu'il n'ont pas cet espoir, ils ont peu de répugnance à leur donner un métier qui leur fournit l'occasion d'en faire un autre plus lucratif.

Les Chinoises, sur-tout celles des dernières classes, sont élevées presque dans le seul principe d'obéir à leurs pères et à leurs époux. Elles sont instruites à ne considérer dans leurs actions que le bien ou le mal qui peut avoir rapport à eux, sans se faire aucune idée de la vertu en elle-même. De leur côté, les hommes n'estiment la chasteté que lorsqu'elle contribue à leur satisfaction particulière. Il en est peut-être autrement parmi les premières classes des Chinois; car il y a souvent, en effet, une plus grande distance entre la façon de penser des personnes d'un rang différent dans le même pays, qu'entre des

personnes du même rang et de différens pays.

Les femmes chinoises, de quelque rang qu'elles soient, restent, pour la plupart, privées de l'avantage de lire, et de pouvoir acquérir des connoissances par l'observation (1). Leur ignorance, leur inexpérience, leur retraite, leur crainte de ceux qu'elles considèrent comme leurs supérieurs, les empêchent de devenir les amies et les compagnes habituelles du loisir de leurs époux. Le goût même qu'inspirent les charmes de leur personne, diminue insensiblement ; et l'on a moins d'horreur pour des crimes contre nature, lesquels quoique justement condamnés par les moralistes chinois, ainsi que tous les désirs impurs et pervers, sont rarement punis par les loix, ou plutôt ne le sont jamais, sur-tout quand les mandarins les commettent.

Par-tout où les femmes ne font point partie de la société des hommes, on ne peut trouver

(1) Parmi les femmes qui ont fait exception à cette règle, il en est de très-célèbres, telles que la savante et vertueuse *Pan-Hoei-Pan*, qui, par ses écrits, fit l'admiration des lettrés, et l'impératrice *Tsé-Tien-Hoang-Héou*, dont les talens littéraires égaloient l'ambition et la politique cruelle. (*Note du Traducteur.*)

ni une délicatesse de goût et de sentiment, ni la prévenante douceur et les grâces d'une conversation élégante, ni le raffinement et le jeu des passions : dès-lors les hommes, plus libres dans leurs mœurs, sont sujets à se livrer à de grossières plaisanteries et à des allusions déplacées. La politesse extérieure des Chinois est très-cérémonieuse. Elle consiste en divers mouvemens du corps, en inclinations de tête, dans la manière de plier le genou, de tendre la jambe, de joindre et d'écarter les mains. Toutes ces choses sont considérées, en Chine, comme la perfection d'une bonne éducation ; et les peuples qui les ignorent, n'y sont guère plus estimés que des barbares.

Cependant, après leurs premières civilités, les Chinois deviennent aisés et familiers. Ils parlent aux étrangers sans timidité et sans contrainte. Ils se présentent même avec un air de confiance, et comme des hommes supérieurs qui croient que leurs mœurs et leurs manières sont exemptes de défauts. Cette habitude de confiance en eux-mêmes vient de ce qu'ils sont persuadés qu'ils surpassent leurs voisins en toute espèce de mérite.

Dans le milieu des siècles où l'Europe étoit plongée dans l'ignorance et la barbarie, lorsque les Tartares-Mongouls n'avoient point encore conquis la Chine, et que le vénitien Marc-Paul y voyageoit, les Chinois avoient déjà atteint le plus haut degré de leur civilisation; et ils étoient, à cet égard, bien supérieurs, et à leurs conquérans et aux Européens du même siècle. Mais comme ils n'ont plus fait de progrès, tandis que les nations d'Europe ont perfectionné chaque jour leurs mœurs, leurs arts et leurs connoissances en tout genre, ils sont maintenant regardés par les Européens avec moins d'admiration qu'ils ne l'ont été par les premiers voyageurs qui en ont parlé. Dans les relations que des Chinois eurent avec l'ambassade anglaise, ils sentirent eux-mêmes quelques-uns des avantages que les Anglais avoient sur eux.

Peut-être aussi que le mélange des Tartares-Mantchoux a nui aux Chinois. Ils se sentent jusqu'à un certain point dégradés sous le joug de l'autorité la plus absolue, dont un prince puisse être revêtu, pendant que les Tartares croient, en quelque sorte, partager la puissance de leur souverain sur

le peuple conquis, et se consolent par-là d'être écrasés du poids de cette puissance. Ainsi, les domestiques d'un grand seigneur en Livonie, ou les nègres qui servent dans la maison d'un colon de la Jamaïque, quoiqu'esclaves eux-mêmes, se regardent comme bien supérieurs, les uns aux paysans, et les autres aux nègres qui travaillent à la terre.

D'après un principe à-peu-près semblable, la plupart des habitans de la province maritime de Canton, considérant que les étrangers qui viennent dans leur pays ne sont point protégés par le gouvernement, affectent quelquefois une sorte de supériorité sur eux.

Cependant, quelques jours avant que les yachts qui portoient l'ambassade arrivassent à Canton, les Anglais eurent occasion de s'appercevoir de l'influence de leur vaste commerce en Chine. Ils entendoient fréquemment des Chinois essayer de prononcer des mots anglais. Une grande partie des bateaux qui descendoient la rivière, étoient chargés de marchandises destinées pour l'Angleterre.

La rivière étoit couverte, en beaucoup d'endroits, de grands radeaux composés de

bois de charpente qui n'étoit presque que du mélèze et du camphrier, et qu'on conduisoit dans les provinces du centre et du nord de l'empire, où le terrain est trop uni et trop bien cultivé pour produire beaucoup de bois. Les radeaux sont quelquefois liés ensemble, et o[illegible] alors plus de cent pieds de long. On y met divers mâts, afin de pouvoir remonter à la voile contre le courant, toutes les fois que la brise est favorable. Quand il en est autrement, ils sont traînés par les conducteurs qui construisent de petites cabanes, et vivent sur ces radeaux. Ils y cultivent en même temps des végétaux et y élèvent plusieurs espèces d'animaux domestiques. On y voit des troupes d'enfans sortir des cabanes, comme des abeilles sortent du sein d'une ruche. Les conducteurs ont aussi tout ce qu'il leur faut pour pêcher, et ils s'y servent de leurs grands filets aussi facilement que s'ils étoient dans des bateaux.

Les Anglais remarquèrent d'un côté de la rivière un immense rocher de marbre gris et commun, d'environ six cents pieds de haut. Là, dans une vaste crevasse, à laquelle on ne peut arriver qu'avec un bateau,

est un temple habité par les ho-chaungs, ou prêtres de Fo. Ils y adorent divers chefs ou héros, ainsi que des vertus et des passions personnifiées. Le temple consiste en plusieurs appartemens creusés dans le roc, les uns au-dessus des autres, et d'une hauteur considérable.

Au-dessus de ces excavations est une seconde crevasse, où les voyageurs virent une énorme masse de stalactites qui paroissoient être au moins du poids d'une tonne (1), et avoient un nombre immense de ramifications. Plusieurs montagnes des environs étoient taillées perpendiculairement jusqu'au bord de la rivière. On en avoit tiré beaucoup de grosses pierres pour la construction des pagodes, des ponts et des plate-formes sur lesquelles sont élevés les temples et les palais chinois. Là les carrières sont souvent sur les bords des rivières, parce qu'il y a plus de facilité pour le transport des pierres.

Une plaine, qui s'étendoit jusqu'aux bornes de l'horizon, succéda enfin à la double chaîne des montagnes, au milieu de laquelle

(1) La tonne anglaise pèse deux mille livres. (*Note du Traducteur.*)

la

la rivière couloit depuis sa source. Son lit étoit déjà plus large ; et bientôt les voyageurs rencontrèrent la marée montante qui venoit du sud. Le pays étoit entre-coupé de larges canaux, destinés à la navigation, et d'autres plus petits qui servoient à l'arrosement des terres. Le riz étoit la principale culture. Il y avoit aussi quelques plantations de mûriers. Tout annonçoit la fertilité, l'industrie et une grande population.

A mesure que les voyageurs approchoient de Canton, ils voyoient le long de la rivière des jardins remplis de plantes curieuses. Ils remarquèrent aussi plusieurs maisons de campagne appartenant aux principaux marchands chinois. L'ambassadeur étoit attendu dans l'une de ces maisons, par les commissaires de la compagnie, par divers autres anglais, et par quelques-uns de leurs amis chinois.

Le vice-roi étoit allé devant, pour faire préparer à Canton la réception de l'ambassadeur. Il envoya aux Anglais de grands et magnifiques yachts, ornés de glaces, de peintures et de dorures : c'est dans ces yachts que l'ambassade arriva à Canton le 19 décembre 1793.

Les honneurs extraordinaires que le vice-roi fit rendre à lord Macartney, et les égards particuliers qu'il eut pour lui, ne furent point une inutile et vaine parade. Ils apprirent aux habitans de Canton à considérer que les Anglais n'étoient plus dénués de protection, et qu'ils méritoient d'être respectés.

Presque toutes les personnes attachées à l'ambassade eurent, à Canton, le plaisir de voir enfin réaliser leurs espérances trop long-temps déçues, et de recevoir des nouvelles de leurs amis. Ils surent aussi que le gouvernement français avoit déclaré la guerre à la Grande-Bretagne. Cette nouvelle fut cause que l'ambassadeur eut encore plus de satisfaction, en apprenant que sir Erasme Gower qui, après avoir reçu de Canton tout ce qui lui étoit nécessaire, étoit parti pour le nord, avoit été ensuite joint par le messager des commissaires de la compagnie, avant qu'il eût fait beaucoup de chemin, et que conséquemment le vaisseau de guerre le *Lion*, étoit mouillé dans le Bocca-Tigris.

Ce vaisseau étoit parti de Chu-San, le 18 octobre. Pendant sept semaines qu'il avoit demeuré dans ce port, son équipage étoit presqu'entièrement guéri de la dyssenterie, qui

l'avoit long-temps tourmenté. Indépendamment de l'avantage de respirer l'air de terre et d'y prendre de l'exercice, il avoit eu celui d'un régime frais et sain. On lui avoit fourni de la viande, et particulièrement des volailles, ainsi que des végétaux, à un prix très-raisonnable. Les provisions n'étoient un peu chères que lorsque les employés du gouvernement se mêloient des achats; parce que comme ils exigeoient une rétribution des vendeurs, l'acheteur étoit toujours obligé de supporter le sur-haussement.

A Chu-San, les fruits de toute espèce étoient abondans et à très-bon marché. Le thé y étoit moins cher que dans aucune autre partie de la Chine. Un mois avant que le *Lion* en partît, il y eut une tempête affreuse. Les éclairs étoient si bas qu'ils rasoient la bouche des canons; et si forts, si multipliés que personne ne put demeurer sur le pont. Pendant toute la durée de l'orage, le vent étoit au nord, c'est-à-dire opposé à ce qu'il avoit été depuis plusieurs mois; et les marins regardèrent la tempête comme l'effet du combat des deux moussons. Cependant le vent repassa au sud-ouest. Ensuite il fut variable jusqu'à la fin de septembre, quand une forte

brise de nord-est se leva, et devint peu-à-peu assez modérée. Dès-lors, la nouvelle mousson fut établie pour le reste de la saison.

En partant de Chu-San, sir Erasme Gower désiroit de poursuivre la route que l'ambassadeur lui avoit tracée à Tien-Sing. Mais il fut obligé de se rendre dans la rivière de Canton, ainsi que nous l'avons déjà dit. Cependant ne soupçonnant point le changement de circonstances qui devoit nécessairement changer sa destination, il étoit déterminé à retourner le plus promptement possible vers le nord-est.

A son départ de Chu-San, on lui rendit tous les honneurs que méritoit le bon ordre qu'il avoit maintenu dans son équipage. Le *Lion* quitta les îles de Chu-San, et passa le détroit de Formose avec rapidité et sans danger. Le 23 octobre il mouilla près des îles des Larrons.

Dans celle qu'on nomme l'île *Samcock*, sir Erasme Gower trouva assez d'eau pour la consommation de son équipage. Dans la partie la plus élevée de cette île, est un monceau de rochers de granit, d'où l'on voit aisément toutes les passes qui conduisent aux différentes îles des Larrons. Les pilotes chi-

nois regardent de là pour découvrir les vaisseaux qui doivent entrer dans leurs ports. — La latitude de l'île Samcock est de vingt-deux degrés neuf minutes nord; et sa longitude déterminée, d'après neuf observations de la distance du soleil à la lune, est de cent douze degrés quarante-une minutes à l'est du méridien de Greenwich.

De l'île Samcock, sir Erasme Gower envoya demander aux commissaires de la compagnie, à Canton, les drogues de pharmacie et les autres articles dont il avoit besoin, et qui lui furent fournis en très-peu de jours. Il dirigea de nouveau sa course vers le détroit de Formose. Mais il falloit qu'il naviguât contre la mousson du nord-est, qui étoit déjà dans toute sa force.

Le 4 novembre, il essuya, non loin de Pédra-Branca, un violent coup de vent. Le mauvais temps dura pendant tout l'intervalle que le *Lion* resta à la mer. La lame courte, inégale, s'élevoit à chaque instant. Les voiles étoient sans cesse déchirées et on les remplaçoit avec difficulté. Pendant plusieurs jours, le *Lion* s'efforça de longer les côtes de la Chine, sans pouvoir avancer d'un mille. Il gouverna alors sur l'île Formose

où il y avoit moins de courant contre lui, et il fit un peu de chemin : mais il trouva encore un temps si tempétueux, qu'il eut deux mâts de hune cassés. Il retourna alors aux îles des Larrons, pour y chercher un abri, s'y réparer, et se mettre en état de faire de nouveaux efforts pour passer le détroit de Formose (1).

Des pirates qui infestoient cette partie des côtes de la Chine, avoient récemment enlevé plusieurs jounques chinoises, et pillé les îles voisines. L'usage de ces pirates est de réduire à l'esclavage tous les hommes jeunes et robustes qu'ils prennent, d'égorger les autres, de couler à fond les jounques, et de brûler les maisons, après en avoir ôté tout ce qui leur paroît valoir quelque chose.

Le 21 novembre, le *Lion* rencontra un brick qui, après avoir été examiné, fut reconnu pour être le vaisseau auquel appar-

(1) On a déjà vu dans le cours de cet ouvrage que ces parages sont très-orageux. En voici une nouvelle preuve : le 22 mai 1782, il y eut un si terrible ouragan, et la mer s'y éleva si haut, que dix-sept vaisseaux de guerre chinois et plus de cent vaisseaux marchands qui étoient en rade, à l'île Formose, furent, pour la plupart, engloutis ou fracassés, et toute l'île fut, pendant douze heures, couverte d'eau. ((*Note du Traducteur.*)

tenoient les cinq hommes que les Anglais avoient trouvés le mois de février précédent, sur l'île volcanique d'Amsterdam. Sir Erasme Gower, ayant déjà appris à Canton la nouvelle de la guerre entre la France et l'Angleterre, s'empara du brick, qui étoit de bonne prise, puisqu'il étoit de l'Isle-de-France, et y avoit été armé (1). Ainsi ce navire fut tout-à-coup dans l'impossibilité de retourner à l'île d'Amsterdam pour y prendre Perron et ses compagnons, avec la cargaison de peaux de veaux marins qu'ils avoient apprêtée; et si jamais ces mal-

(1) Si la conduite de sir Erasme Gower est conforme aux loix de la guerre, elle n'en est pas moins contraire aux plus saints devoirs de l'humanité. L'estimable et bienveillant Perron avoit reçu les Anglais avec cordialité; et pour prix de cet accueil, les gens de l'équipage du *Lion* lui volèrent une partie de ses peaux de veau marin. Ensuite, le capitaine de ce vaisseau, profitant des renseignemens que Perron lui a donnés lui-même, lui enlève son navire, et expose ce français et ses quatre compagnons à périr de désespoir et de misère, dans une île déserte. Combien le commodore anglais se seroit fait d'honneur, si, pour donner à Perron une preuve de reconnoissance et le dédommager des pertes qu'il lui avoit causées, il lui eût noblement renvoyé son brick! (*Note du Traducteur.*)

heureux sortent de cette île solitaire et désolée, ils le devront au hasard qui conduira sur cette côte quelque vaisseau, dont le commandant voudra bien les tirer de leur exil.

Avant que le *Lion* eût achevé de se réparer, sir Erasme Gower reçut la dépêche de lord Macartney. Ainsi, dès qu'il fut prêt à remettre à la voile, au lieu de combattre de nouveau contre la mousson, il se rendit directement dans le Bocca-Tigris.

Le capitaine Mackintosh arriva aussi à Canton plutôt qu'il ne s'y attendoit. Il avoit trouvé les mandarins et les habitans de Chu-San parfaitement bien disposés à obéir aux ordres de l'empereur, relativement au privilége que le capitaine et les officiers de l'*Indostan* avoient d'acheter une cargaison dans ce port. Le thé et les soieries étoient bien moins chères là qu'ailleurs. Mais les négocians de Chu-San n'étoient point préparés. Ils n'avoient point assez de marchandises propres aux Européens pour charger un vaisseau tel que l'*Indostan*, qui portoit douze cents tonneaux. Ils ne pouvoient pas non plus acheter toutes les marchandises qui étoient à son bord, et qui convenoient mieux

à une plus grande ville. C'est pourquoi ils demandèrent du temps pour se procurer la plupart des articles qu'ils n'avoient pas: mais le capitaine jugea à propos de se rendre immédiatement à Canton, où il devoit jouir, pour ce voyage, du même privilége et des mêmes exemptions qu'à Chu-San.

Il quitta cette ville avec un regret que partagèrent les habitans; car ses officiers et son équipage avoient attentivement ménagé les Chinois; et la satisfaction avoit été complète des deux côtés.

L'*Indostan* eut, ainsi que le *Lion*, une mousson favorable pour se rendre à Canton. Mais le vent étoit si tempétueux dans le détroit de Formose, que le capitaine Mackintosh dit n'avoir jamais vu un plus mauvais temps que celui qu'il essuya dans cette courte traversée.

LISTE DES PLANTES des provinces de Kiang-Si et de Quang-Tong.

Kyllinga triceps. Killinge à trois têtes.
Panicum italicum. Panis d'Italie.
Arundo bambou. Roseau bambou.
Eriocaulon. Joncinelle.

Elœagnus pungens. Chalef piquant.
Ilex. Nouvelle espèce. Houx.
Azalea indica. Azalée des Indes.
Convolvulus sericeus. Lizeron soyeux.
..... *battatas.* Lizeron batate.
..... *medium.* Lizeron sagitté.
..... *obscurus.* Lizeron obscur.
Nauclea orientalis. Nauclée d'Orient.
Lonicera. Chèvre-feuille.
Sphenoclea zeylanica. Sphenoclée de Ceylan.
Bladhia japonica. Bladhie du Japon.
Illecebrum sessile.
Gardenia florida. Gardène à larges fleurs.
..... *asclepiadea.* Gardène à feuilles d'asclepias.
..... Une deuxième espèce.
Burmannia. Nouvelle espèce. Burmanne.
Tradescantia. Ephémère.
Allium. Ail.
Convallaria japonica. Muguet du Japon.
Daphne indica. Garou des Indes.
Polygonum fagopyrum. Bled sarrazin.
Laurus Camphora. Camphrier.
Cassia obtusifolia. Casse à feuilles obtuses.
Euphorbia. Euphorbe.
Rosa indica. Rose des Indes.
..... Une deuxième espèce.

Triticum. Bled.
Rubus. Ronce.
Thea. Thé.
Gossipium. Cotonnier.
Hybiscus syriacus. Ketmie de Syrie.
Camelia sesanqua. Camélie.
Arachis hypogœa. Pistache de terre.
Glycine. Glycine.
Indigofera tinctoria. Indigotier des teinturiers.
Citrus trifoliata. Citronnier trifolié.
Artemisia. Armoise.
Chrysanthemum indicum. Chrisène. des Indes.
Elephantopus. Eléphantope.
Urtica nivea. Ortie à feuilles blanches en-dessous.
Quercus dentatus. Chêne denté. THUNBERG.
Pinus larix. Mélèze.
Croton sebiferum. Croton porte-suif.
Cucurbitaceæ. Cucurbitacées.
Ischœmum aristatum. Ischème aristé.
Mimosa. Sensitive.
Panax aculeata. Gin-cheng aiguilloné.
Pteris semipinnata. Fougère semi-pinnée.
Asplenium. Ceterach.

. . . . . Une deuxième espèce.
Polypodium. Polypode.
Lycopodium cernuum. Lycopode penché.
Myosotis scorpioides. Scorpione.
Plumbago zeylanica. Dentelaire de Ceylan.
Psycotria asiatica. Psycotre d'Asie.
. . . . . *serpens.* Psycotre rampante.
Mussenda frondoza. Mussende feuillée.
Justicia. Carmantine.
Rondeletia asiatica.
Datura. Stramoine.
Nicotiana tabacum. Nicotiane tabac.
Physalis. Coqueret.
Solanum diphyllum. Morelle Diphille. Osbeck.
. . . . . *verbascifolium.* Morelle à feuilles de bouillon blanc.
. . . . . *nigrum.* Morelle noire.
. . . . . Une autre espèce.
Lycium japonicum. Lyciet du Japon.
. . . . . *fœtidum.* Lyciet fétide.
Capsicum. Piment.
Dysoda fascicularis. Loureiro.
Serissa. Sérisse. Jussieu.
Pontedera. Pontédère.
Juncus articulatus. Jonc articulé.
Rumex. Oseille. Thunb.

Jussiœa erecta. Jussieve droite.

Dianthus deltoides. Œillet à feuilles deltoïdes.

Cratœgus bibas. Alisier. Lour.

. . . . . *glabra.* Alisier glabre. Th.

Lagerstromia indica. Lagerstromie des Indes.

Clematis. Viorne. Th.

Urtica nivea. Ortie blanche.

Sagittaria trifolia. Fléchière trifoliée.

Cupressus pendula. Cyprès à rameaux pendans. Th.

Sterculia platanifolia.

Roetboellia. Roetboelle.

Xanthoxylon trifoliatum. Clavalier trifolié.

. . . . . Une deuxième espèce.

Smilax. Salse-pareille.

Juniperus barbadensis. Genevrier des Barbades. Th.

Anthistiria ciliata. Anthistirie ciliée.

Plectronia chinensis. Plectrone de la Chine. Lour.

Ophioglossum scandens. Ophioglosse grimpant.

Acrosticum siliquosum. Acrostic siliqueux.

Saccharum. Canamelle.

Ficus indicus. Figuier des Indes.

CHAPITRE V.

Séjour de l'Ambassade Anglaise a Canton.

La ville et les faubourgs de Canton sont situés, en grande partie, sur la rive orientale du Pé-Kiang. L'ambassade anglaise fut logée sur la rive occidentale. Elle occupa divers bâtimens séparés, spacieux et commodes. Quelques-uns de ces bâtimens étoient meublés à l'anglaise, et avoient des fenêtres vitrées et des cheminées à grille (1). Quoique Canton soit dans le voisinage du tropique, le solstice d'hiver y fit trouver aux Anglais l'usage des cheminées très-agréable. Leurs logemens étoient environnés d'un vaste jardin, où il y avoit et des parterres, et des pièces d'eau. D'un côté, étoit un temple, et de l'autre, un édifice très-élevé, du haut duquel on voyoit la rivière, l'endroit où mouilloient les vaisseaux, la ville et une très-grande partie de la campagne.

(1) Ce sont des cheminées où l'on brûle du charbon de terre. (*Note du Traducteur.*)

Comme port de mer et ville frontière, Canton se ressent beaucoup du mélange des étrangers avec les gens du pays. Les factoreries des différentes nations de l'Europe, qui y font le commerce, ont de belles maisons alignées sur le bord de la rivière, endehors des murs de la ville, et sur chacune desquelles flotte le pavillon de sa nation. Ces maisons contrastent avec celles des Chinois, et sont un ornement pour l'ensemble de Canton. Le grand nombre d'étrangers qu'on voit dans les faubourgs, et dont on charge ou l'on décharge les vaisseaux, leurs différens langages, leurs vêtemens, leurs manières, tout, enfin, pourroit faire douter à quelle nation cette partie de la ville appartient, si l'on n'en étoit pas prévenu d'avance.

Le voisinage des factoreries étrangères est rempli de magasins, où l'on dépose, soit les marchandises d'Europe, avant de les livrer aux négocians chinois, soit les marchandises chinoises, avant de les embarquer. Le devant de chaque maison est une boutique, et les boutiques d'une ou de plusieurs rues sont louées aux étrangers. Tous les achats se font par des individus appartenant aux vaisseaux,

ou par les agens des compagnies européennes. les grands objets d'importation et d'exportation, sont presqu'entièrement confiés aux derniers. Il n'y a jamais eu, de leur part, le moindre exemple de fraude : mais on en a vu plus d'un dans les marchés faits par les autres. La probité, la ponctualité, le crédit de la compagnie des Indes anglaise, sur-tout, ainsi que de ses agens, sont si bien reconnus par les Chinois, que leurs marchandises sont toujours reçues d'après la facture; et les balles à leur marque passent, sans examen, dans le commerce, d'un bout à l'autre de l'empire.

Ces agens sont divisés en supercargues et en écrivains. Ils sont assez heureux pour avoir des émolumens qui les mettent à l'abri de la tentation. Il leur est alloué, sur les affaires qu'ils traitent, une commission proportionnée à la place qu'ils occupent. Leurs mesures sont toujours réglées à la pluralité des voix, et on écrit régulièrement les raisons de ces déterminations. Ils sont accoutumés de bonne heure à avoir de l'ordre, de l'exactitude et de la candeur, qualités qui caractérisent un honorable marchand; et ils sont, en même-temps, éloignés de cette avarice et de ces

inclinations

inclinations basses, qui peuvent dégrader une si utile profession.

L'on porte de Canton diverses espèces de marchandises : mais la principale, celle en comparaison de laquelle les autres ne sont presque rien, est le thé. Jadis, les Anglais achetoient moins de thé que la totalité des agens des autres nations européennes. Plusieurs des directeurs de la compagnie anglaise ne manquèrent pas d'observer que la plus grande partie du thé, porté ainsi dans divers pays de l'Europe, passoit ensuite en contrebande dans les ports d'Angleterre; et que ce qui excitoit à faire cette contrebande, étoit l'impôt considérable que le parlement britannique avoit mis sur le thé. Non-seulement le thé étoit le principal objet de contrebande, en Angleterre, mais il occasionnoit et facilitoit l'introduction clandestine d'autres marchandises.

La contrebande étoit portée à un tel point, que, dans un rapport que fit à ce sujet, à la chambre des communes, un membre très-estimable, élevé aujourd'hui au rang de pair, il dit : — « Que les pratiques illicites qu'on » emploie pour priver l'état de ses revenus, » se sont accrues au degré le plus alarmant;

» que ces pratiques s'exercent sur les côtes » et dans diverses parties du royaume, avec » une audace et une violence qui, non- » seulement, menacent d'anéantir les reve- » nus de l'état, mais sont excessivement » nuisibles à un commerce loyal et régulier, » très-pernicieuses pour les mœurs et la mo- » rale de la nation, et incompatibles avec un » bon gouvernement. »

Dans le même temps, un homme très-habile, qui est maintenant teneur de livres de la compagnie des Indes, fit une note des faits relatifs à la contrebande, note qui est imprimée dans l'Appendice de cet Ouvrage. On présenta cette note avec un plan pour procurer à la Grande-Bretagne l'avantage de l'importation de tout le thé, consommé par les sujets de ce royaume et de ses dépendances. Ce fut ce qui occasionna la loi, généralement connue sous le nom d'*acte de commutation*, loi qui mit un terme à tous les maux indiqués dans le rapport cité plus haut, et fit employer un nombre considérable de matelots et de vaisseaux, à aller chercher, pour le conduire en Angleterre, le surcroît de thé que la cessation de la contrebande obligea les agens de la compagnie d'acheter à Canton.

L'état de l'augmentation annuelle des achats de thé et des ventes des marchandises anglaises à Canton, se trouvera aussi dans l'Appendice.

Indépendamment des supercargues et des écrivains de la factorerie anglaise, il y avoit à Canton, lorsque l'ambassade y arriva, trois commissaires de la compagnie (1). Ils avoient été envoyés par la compagnie, non-seulement pour annoncer en forme, au gouvernement chinois, l'ambassade de la Grande-Bretagne, et pour préparer sa réception, mais pour examiner et régler l'administration des affaires de la compagnie à Canton et à Macao. Ceux qu'emploie la compagnie joignent aux qualités qui les rendent propres à remplir leur place, l'avantage d'une belle éducation. Le premier des commissaires étoit un homme très-savant; et un autre étoit connu dans le monde littéraire, par ses voyages et par son esprit.

Les trois commissaires donnèrent à l'ambassadeur un ample détail du tort qu'on faisoit aux intérêts de la compagnie à Canton et des désagrémens personnels auxquels ses agens étoient exposés. Par ce moyen, lord

(1) MM. Jackson, Irwine et Brown.

Macartney fut à même d'ajouter beaucoup aux représentations qu'il avoit faites au vice-roi pendant le voyage de Han-Chou-Fou à Canton. Le vice-roi étoit parfaitement disposé à faire cesser tout véritable sujet de plainte. Il publia bientôt deux ordonnances, contre les fraudes qu'éprouvoient les étrangers en traitant leurs affaires commerciales, et contre les insultes qu'on leur faisoit essuyer. Des coupables furent punis conformément à ces ordonnances.

Cependant, on ne pouvoit pas s'attendre qu'il y auroit tout-à coup une réforme complète des abus les plus invétérés. Les préjugés et les intérêts de plusieurs Chinois, concouroient à leur faire faire des efforts pour empêcher la cessation de ces abus. Le hop-po, c'est-à-dire le principal receveur des douanes de Canton, étoit alarmé à cause de ses exactions accoutumées. Il savoit les torts qu'il avoit fait subir aux étrangers ; et sa haine, son mépris pour eux égaloient son injustice. Habile et artificieux, il étoit secondé par la plupart des autres officiers du gouvernement de Canton et par des particuliers qui adoptoient ses préjugés, profitoient de ses rapines, ou craignoient son ressentiment.

La lettre de la loi avoit besoin de secours contre de tels obstacles, pour pouvoir être mise à exécution; et il n'étoit pas bien certain qu'on pût compter au nombre des vertus du vice-roi, une fermeté capable de résister aux artifices et aux faux rapports des personnes qui l'entouroient. Les étrangers n'osoient guère tenter de l'approcher, à cause de la supériorité de son rang, et plus encore par rapport à la différence des mœurs, et au défaut de moyens de communication. A la vérité, il étoit vraisemblable que durant le séjour de l'ambassadeur à Canton, ses compatriotes n'auroient point occasion de se plaindre. Son intimité avec le vice-roi, la facilité avec laquelle il pouvoit le voir dans tous les temps, et lui faire parvenir, par le moyen d'un interprète intelligent et fidèle, les représentations de la factorerie, sans que le haut rang de cet officier ni la crainte de la vengeance d'aucun des oppresseurs, l'engageassent à affoiblir ces représentations; tout, enfin, sembloit être garant de la justice et de la tranquillité dont devoit jouir désormais toutes les personnes que le commerce attiroit dans le pays.

Comme il étoit vraisemblable qu'après un

voyage au Japon et à la Cochinchine, l'ambassadeur retourneroit à Canton, on devoit croire que les Anglais seroient également respectés en son absence, et que les réformes introduites, acquérant la force de l'habitude, le vice-roi pourroit plus aisément les maintenir.

L'ambassadeur n'ignoroit pas que s'il étoit effectivement nécessaire de convoyer les vaisseaux qui devoient partir de la Chine, le seul motif de sauver une si précieuse flotte, pouvoit servir d'excuse à son retour en Angleterre, dans cette saison, et sans avoir fait tous les efforts qui étoient en son pouvoir, pour remplir les divers objets de sa mission dans l'Orient.

Pendant que lord Macartney fut à Canton, le vice-roi et lui se rendirent souvent et réciproquement visite. L'ambassadeur vit aussi fréquemment les agens de la factorerie anglaise; et la familiarité de ces rapports prouva aux Chinois que la classe dont étoient tirés les agens de la compagnie, et les occupations auxquelles ils étoient employés, n'avoient rien d'avilissant aux yeux de leurs compatriotes, et qu'ils étoient même faits pour vivre en société avec les personnes élevées en dignité.

Le vice-roi n'étoit pas très-jaloux de l'orgueil et des prétentions du rang. Il étoit le premier qui, dans cette place éminente, eût permis aux marchands chinois de Canton, de s'asseoir en sa présence, et qui eût même consenti à manger avec les agens de la factorerie anglaise ; car cet officier voulut bien assister à un repas que la factorerie donna à l'ambassadeur.

Les dispositions favorables du vice-roi à l'égard des Anglais, furent peut-être fortifiées par l'opinion qu'il avoit conçue de leur science et de leurs talens. Le hasard contribua à lui inspirer cette opinion. La coutume de fumer, comme de prendre du tabac en poudre, est générale à la Chine, et s'étend jusqu'aux personnes du plus haut rang. Le vice-roi ayant besoin d'allumer sa pipe, dans un moment où ses domestiques n'étoient point autour de lui, l'ambassadeur tira de sa poche une phiole phosphorique, l'ouvrit, et eut bientôt allumé une mèche qu'il présenta au vice-roi. Celui-ci parut très-étonné de voir qu'un homme pût porter du feu dans sa poche, sans courir aucun risque. Lord Macartney lui expliqua le phénomène en termes généraux, et lui fit pré-

sent de la phiole, qui n'avoit pas peu de prix aux yeux de ce Chinois.

Cet incident, de peu de conséquence, donna lieu à une conversation sur d'autres sujets curieux; et il fut alors aisé de voir combien les Chinois, quoique très-intelligens, et très-adroits dans leurs arts particuliers, sont loin des nations européennes pour ce qui concerne beaucoup de sciences utiles et philosophiques.

L'ambassadeur n'étoit point fâché d'avoir occasion de faire connoître en Chine quelques-unes des modernes découvertes des Européens, et sur-tout celles qui étoient les plus propres à frapper l'imagination; comme, par exemple, la méthode de s'élever dans les airs avec le secours d'un ballon rempli de gaz; la machine pneumatique, et l'opération par laquelle on rend la vue aux personnes qui ont la cataracte.

Le docteur Dinwiddie, fit des leçons sur l'électricité et sur d'autres parties de la physique expérimentale. Il eut pour auditeurs, non-seulement les agens de la factorerie, mais aussi les Chinois qui savoient un peu l'anglais, et qui furent enchantés de plusieurs expériences, encore qu'ils n'en com-

prissent pas toujours l'explication, et qu'ils n'entendissent qu'imparfaitement le langage du professeur. La supériorité prouvée des connoissances des Européens, devoit nécessairement leur attirer de l'admiration, de l'estime, et conséquemment un meilleur traitement de la part des Chinois.

Le docteur Gillan fut très-utile à plusieurs mandarins, en leur prescrivant des remèdes propres à leurs maladies; et quelques-uns de ceux qui remplissoient les premiers emplois, vinrent à Canton pour le consulter.

En Chine, l'état de la médecine est très-peu avancé. Il n'y a point d'école publique ni d'école particulière, où cet art soit enseigné. Un jeune homme qui désire de devenir médecin, n'a d'autre moyen d'acquérir des connoissances que de s'attacher, en qualité d'apprenti, à quelqu'un qui exerce cette profession. En l'accompagnant chez les malades, il a occasion de voir quelle est la manière de les traiter, et il acquiert la science et les secrets que le maître veut bien lui communiquer (1).

Les émolumens de la profession sont or-

(1) La médecine est pourtant une science très-ancienne parmi les Chinois. Ils ont des livres de médecine,

dinairement proportionnés à la science du praticien. Le nombre de pièces de cuivre qu'il faut pour faire la valeur de six sous sterlings, est le prix que les gens du peuple accordent aux médecins. Ce que donnent les mandarins est, peut être, le quadruple de cette somme.

Les mandarins du premier rang ont un médecin qui fait partie de leur maison, réside auprès d'eux, et les accompagne dans leurs voyages. Les médecins de l'empereur, ainsi que la plupart de ses domestiques sont eunuques. En Chine, l'art de guérir n'est point, comme en Europe, divisé en différentes branches. Le même homme est à-la-fois médecin, chirurgien et apothicaire.

La chirurgie a fait, parmi les Chinois, encore moins de progrès que la médecine et la pharmacie. En cas de fracture compliquée et de gangrène, l'amputation est absolument inconnue, et une mort prompte devient la suite de ces accidens. Il y a sûrement, en Chine, des personnes estropiées:

datés du règne de *Hoang-Ty*, qui vivoit il y a quatre mille cinq cents ans : mais on croit ces livres supposés. (*Note du Traducteur.*)

mais il faut qu'elles soient en bien petit nombre, ou qu'elles vivent très-retirées ; car les Anglais n'en virent pas une seule dans la route qu'ils firent depuis l'extrémité septentrionale jusqu'à l'extrémité méridionale de l'empire.

La mortalité occasionnée par la petite vérole confluente, et la remarque qu'on avoit faite qu'elle n'attaquoit jamais qu'une seule fois la même personne, engagèrent les Chinois à exposer des jeunes gens à cette maladie, lorsqu'elle paroissoit moins maligne. Le succès de cette méthode les conduisit enfin à la pratique de l'inoculation. Les annales de la Chine en font mention, pour la première fois, à une époque qui répond au commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne.

Voici quels sont les procédés ordinaires de l'inoculation chinoise. Quand la petite vérole se déclare dans quelque district, les médecins du lieu receuillent soigneusement dans les pustules d'une bonne espèce, une quantité de virus qui a acquis le degré de maturité nécessaire. Ensuite, ils le font sécher, le réduisent en poudre, et le mettent dans un vase de porcelaine bien fermé,

de manière qu'il ne soit pas exposé au contact de l'air extérieur. Par ce moyen, le virus conserve ses propriétés pendant plusieurs années.

Quand la personne qu'on veut inoculer, a été bien préparée en prenant des médecines, ordinairement apéritives, et en observant pendant quelque temps un régime exact, on choisit un jour heureux pour répandre un peu de poudre variolique sur du coton fin, et cette personne la reçoit dans ses narines. Les Anglais attachés à l'ambassade ne peuvent pas dire si la cécité ou les yeux foibles sont plus communs à la Chine qu'ailleurs : mais si cela est, on le doit probablement, en grande partie, à l'insertion du virus dans un endroit si rapproché du nerf optique, auquel l'inflammation qu'il occasionne peut se communiquer.

En Chine, il n'est pas permis à un médecin de saigner une femme enceinte, et il peut encore moins pratiquer l'art des accouchemens. Les deux sexes semblent être d'accord pour croire qu'il y auroit à cela de l'indélicatesse. Il y a des livres pour l'instruction des sages-femmes, avec des dessins qui représentent l'état et la position de l'en-

fant à tous les périodes de la grossesse. Il y a aussi une multitude de prescriptions pour tous les cas possibles, et à ces prescriptions sont mêlées beaucoup de pratiques superstitieuses.

Plusieurs charlatans qui exercent la médecine en Chine, font comme ceux des autres pays. Ils profitent de l'obscurité qui enveloppe leur art, et de l'ignorance et de la crédulité du peuple pour gagner de l'argent, en vendant des remèdes de leur composition, et des secrets merveilleux. Ils distribuent des avis à la main, dans lesquels ils vantent l'efficacité de leurs remèdes, et copient des attestations de gens qu'ils ont guéris. Mais il étoit réservé à la secte des Tao-tsées (1), de prétendre hardiment posséder un secret médicinal pour ne point mourir.

Ceux qui possèdent toutes les jouissances de la vie, n'ont d'autre vœu à former que de pouvoir les conserver toujours. Aussi divers souverains de la Chine se sont, dit-on, flattés que le remède des disciples de Lao-Kiun avoit la vertu qu'ils lui attribuoient. Ils se sont mis, pleins de santé, entre les

(1) Les disciples de *Lao-Kiun*, dont on a parlé plus haut.

mains de ces religieux empyriques, et ont pris de fortes doses de leur fameux breuvage d'immortalité. Cette liqueur n'est pas composée d'ingrédiens innocens, mais probablement d'extrait de pavot et d'autres substances qui, occasionnant une exaltation momentanée, font croire qu'elle a des effets vivifians (1). Encouragés par cette idée, les souverains qui ne vouloient point mourir, ont répété l'usage du remède qui les a bientôt plongés dans la langueur et dans l'affoiblissement, et ils sont souvent à la fleur de leur âge devenus victimes de l'imposture et de la folie.

Personne, en Chine, ne professe les sciences qui ont rapport à la médecine. Le corps humain, n'y est jamais disséqué, à moins que ce ne soit en particulier. On y publie, il est vrai, des livres et des dessins où l'on démontre la structure de ses parties intérieures : mais ils sont extrêmement imparfaits ; et peut-être qu'on les consulte moins souvent pour observer la forme et la situation de chaque partie, que pour trouver le nom

(1) La plante dont on se sert le plus pour ce fameux breuvage, est, dit-on, une espèce d'agaric, qui a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. (*Note du Traducteur.*)

de l'esprit sous la protection duquel elle est.

Il est douteux qu'en Chine l'histoire naturelle et la chymie soient, comme sciences, plus perfectionnées que l'anatomie. Il y a cependant plusieurs traités sur des objets particuliers qui dépendent de l'une ou de l'autre. Les Chinois possèdent aussi une encyclopédie très - volumineuse, contenant beaucoup d'observations et de faits relatifs à ces deux sciences : mais le peu de recherches que les Anglais de l'ambassade ont eu le temps et l'occasion de faire pendant leur court séjour en Chine, ne leur ont fait appercevoir aucune trace d'un système général, d'après lequel les observations et les faits séparés fussent rapprochés et comparés; les propriétés des corps déterminées par l'expérience; les arts qui ont des rapports entr'eux conduits vers le même but; des conséquences tirées par analogie; des règles déterminées, enfin, des principes établis pour constituer une science. Il est même des sciences pour lesquelles les Chinois n'ont pas de nom. Leurs livres sont remplis de procédés particuliers, et de méthodes qui leur servent beaucoup pour les arts mécaniques et ceux qui ont des rapports avec

la chymie; et il est vraisemblable que ces livres seroient très-utiles à un homme qui auroit le double avantage d'entendre la langue dans laquelle ils sont écrits, et de n'être point étranger aux matières dont ils traitent.

Aussitôt qu'un art ou une manufacture produisent l'effet général qu'on s'en étoit proposé, il est rare que l'inventeur chinois soit excité par sa curiosité, ou facilité par son opulence, à essayer de faire de nouveaux progrès pour donner à ses ouvrages plus d'élégance ou d'utilité.

L'usage qu'on fait des métaux pour les choses ordinaires a engagé les Chinois à les chercher dans les entrailles de la terre, où ils ont trouvé tous ceux qu'on appelle des *métaux parfaits*, à l'exception de la platine. Peut-être qu'ils ne savent point employer la méthode la moins chère et la moins longue de séparer les métaux précieux des substances hétérogènes parmi lesquelles ils sont trouvés; ni même de convertir le minerai des autres en métal. Mais toutes les fois qu'ils le veulent, ils réussissent parfaitement à dégager les métaux de toute espèce d'alloi, ainsi qu'à les mêler dans les proportions qui leur conviennent.

Les

Les Chinois estiment plus l'or à cause de sa rareté, qu'à cause de son usage. Ils ont, dit-on, des mines d'or; mais l'exploitation en est rarement permise. On en ramasse de petits grains parmi les sables des rivières et des torrens qui le charient des montagnes dans les provinces de Yu-Nan et de Sé-Chuen. Cet or est pâle, mou et ductile. Quelques mandarins et beaucoup de femmes du premier rang portent des bracelets de ce métal, non-seulement comme ornement, mais parce qu'ils s'imaginent que c'est un préservatif contre plusieurs maladies. Les ouvriers chinois réduisent l'or en feuilles sous leur marteau, et ensuite ils le collent avec de la gomme sur du papier qu'on brûle dans les temples, ou bien ils s'en servent pour décorer les statues de leurs divinités.

Ceux qui font le velours et les diverses étoffes de soie, emploient de l'or dans leur tissu et dans leur broderie. On en fait aussi à Canton des colifichets, que les Chinois ne portent pas, mais qu'on vend en Europe, comme des ornemens orientaux.

Indépendamment de l'usage qu'on fait de l'argent dans le paiement des autres marchandises, quand il passe suivant son poids,

on le convertit en fil, comme l'or, et on l'emploie dans les manufactures d'étoffes de soie et de coton.

Pour le métal des cloches, les Chinois mêlent au cuivre une plus grande quantité d'étain, qu'on n'a coutume d'en mettre ailleurs. Aussi, leurs cloches sont plus sonores, mais plus fragiles que celles d'Europe. Leur cuivre blanc, qu'ils appellent *pé-tung*, ressemble à l'argent, et a le grain très-serré. Il reçoit un beau poli. On s'en sert comme de l'argent pour faire plusieurs sortes d'ustensiles très-propres. D'après une analyse exacte, il paroît qu'il entre dans la composition de ce métal, du cuivre, du zing, un peu d'argent, et de temps en temps, mais pas toujours, quelques parties de fer et de nickel.

Le tu-te-nag des Chinois est, à proprement parler, du zing extrait d'une riche calamine. On mêle la calamine avec de la poussière de charbon, et on la met dans une jarre de terre qu'on expose à un feu lent. Le métal s'élevant alors en forme de vapeur, est recueilli dans un récipient ordinaire, et ensuite condensé dans l'eau.

La calamine d'où l'on extrait ce zing, contient très-peu de fer, et point de plomb ni

d'arsénic, substances qui sont si communes dans la calamine d'Europe, et contribuent, non-seulement à ternir les compositions qu'on en fait, mais l'empêchent de prendre un aussi beau poli que le pe-tung des Chinois.

Le docteur Gillan apprit à Canton la manière dont les ouvriers du pays font leur pe-tung. Il réduisent le cuivre en feuilles extrêmement minces ; ensuite ils le font chauffer au point de le ramollir et de le mettre presqu'en fusion ; et dans cet état, ils en suspendent les feuilles au-dessus de la vapeur de leur plus pur tu-te-nag ou zing, placé dans un vase exposé à un feu très-ardent. La vapeur pénètre ainsi les feuilles de cuivre bien chauffées, et s'y fixe tellement qu'elle ne se dissipe, ni ne se calcine aisément dans la fusion qu'elle doit ensuite éprouver. On laisse refroidir le tout lentement, et on voit qu'il a acquis une couleur plus brillante et un grain plus serré, que quand il est préparé suivant la méthode des Européens.

Le minerai de fer n'est pas bien travaillé dans les fourneaux des Chinois, et le métal qu'ils en retirent n'est ni si uni, ni si malléable, ni si ductile que le fer anglais. Les ouvrages qu'ils forgent sont extrêmement

cassans, grossièrement faits, et sans aucun poli. Mais ils excellent dans l'art de couler le fer; et ils en font des plaques beaucoup plus minces que celles qu'on voit ordinairement en Europe.

Une grande partie de l'étain qu'on porte en Chine, y est réduite en feuilles les plus minces possibles. Après quoi on attache ces feuilles avec de la gomme sur des carrés de papier qu'on brûle devant les idoles. Le mélange de l'étain et du vif-argent est employé par les ouvriers de Canton à faire de petits miroirs avec des glaces qu'on souffle dans le pays, mais qui ne proviennent que des débris du verre porté d'Europe. Les grains de verroterie, et les boutons de verre de différente forme et de différente couleur, dont font usage les Chinois des classes supérieures, se fabriquent en grande partie à Venise, et sont au nombre des restes du commerce étendu, et presqu'exclusif, que les Vénitiens faisoient jadis en Orient.

Les Chinois se servent beaucoup de lunettes, qu'ils attachent autour de la tête. Les ouvriers de Canton les font avec du cristal, qu'ils coupent en lames. Pour couper ce cristal, ils emploient une espèce de scie, formée de

deux ou plusieurs fils de fer très-fins et tordus, qu'ils attachent, comme la corde d'un arc, aux deux extrémités d'un morceau de bambou flexible. Ils défont un des bouts du fil, afin de le passer autour du cristal, dans l'endroit où ils veulent le diviser. Le cristal est déjà placé entre deux pivots; et par ce moyen on le scie de la même manière qu'un horloger européen scie de petits morceaux de métal. Un petit vase, rempli d'eau, reçoit la poudre de cristal que fait tomber la scie, et qui, mêlée avec l'eau, humecte souvent et le fil d'archal et la rainure qu'il fait dans le cristal. La poudre de cristal, semblable à celle du diamant, aide à couper et à polir la matière dont elle provient.

Les ouvriers qui font ces lunettes ne connoissent aucun principe d'optique, pour pouvoir donner au verre les degrés de convexité ou de concavité, qui le rendent propre à suppléer aux divers défauts de la vue. Mais ils laissent les acheteurs choisir les lunettes qui leur conviennent le mieux.

Le peu de lapidaires qui taillent des diamans à Canton, se servent de spalt, qu'ils mêlent en très-petite quantité avec du granit gris. Les voyageurs prenant le tout pour du granit seul, doutèrent si la pierre sur la-

quelle pouvoit agir le granit, étoit véritablement un diamant.

Les artistes chinois sont excessivement adroits à imiter les ouvrages d'Europe. Ils raccommodent des montres et en font même quelquefois (1). Ils copient des tableaux, et colorient des gravures avec beaucoup d'art. Ils fournissent aux étrangers des bas de soie faits au métier ou tricotés dans le pays. Nous disons aux étrangers, car les Chinois ne portent des bas d'aucune espèce ; excepté, pourtant quelques jeunes gens qui aiment beaucoup, en secret, à imiter les modes européennes. Ces magots, qui se balancent, et qu'on fait à Canton, sont tenus en équilibre par le moyen du vif-argent. Les Chinois emploient aussi ce métal comme les Européens, et le croient spécifique contre certaines maladies. Mais les gens du peuple ont, à cet égard, un préjugé : ils s'imaginent qu'il détruit le pouvoir d'un sexe, et rend l'autre stérile. Cependant, la grande population du pays semble prouver que ce remède y est

(1) Ce n'est que sous le règne du grand *Cang-Hi*, grand-père de *Tchien-Lung*, que les Chinois sont parvenus à donner de l'élasticité et de la justesse aux ressorts des montres et des pendules. (*Note du Traducteur.*)

rarement employé, ou que ces effets lui sont faussement attribués.

L'on observe effectivement qu'à la Chine, les mariages sont aussi féconds que précoces, à quoi, sans doute, contribue beaucoup l'établissement du système patriarchal, dont nous avons déjà parlé dans cet Ouvrage; système qui est certainement contraire au vice et aux excès de toute espèce. L'exposition même des enfans prouve qu'il y a trop de population, relativement aux moyens de subsistance. La population de la Chine n'est point sujète à diminuer beaucoup par la guerre. Les anciennes provinces de la Chine n'ont fourni que très-peu d'officiers, et point de soldats, pour la conquête de la Tartarie occidentale et la guerre du Thibet.

Le célibat est rare en Chine, même parmi les militaires de profession. Quelquefois une excessive sécheresse, quelquefois des inondations extraordinaires occasionnent la famine dans des provinces particulières; et la famine est suivie de maladies. Mais la population est bien rarement diminuée par des causes morales, telles que l'émigration et la navigation étrangère. Les manufactures, soit par le travail qu'on y fait, soit par la vie sé-

dentaire qu'on y mène, ne sont pas ordinairement favorables à la santé: elles sont souvent situées dans des endroits où l'air est stagnant et insalubre, et le séjour des villes où elles se trouvent, expose les ouvriers à plus d'inconduite : mais en Chine, le nombre de ceux qu'occupent ces établissemens, n'est que fort peu considérable, en comparaison de celui des cultivateurs. En général, la population des Chinois semble n'avoir d'autres bornes que celles que peut y mettre la nécessité de subsister; et de telles bornes sont certainement plus reculées à la Chine que dans tout autre pays.

Toute la surface de l'empire est, à très-peu d'exceptions près, employée à produire de quoi nourrir l'homme. Il n'y a que fort peu de pâturages, et point de prairies, ni de champs cultivés en avoine, en fèves, ou en navets pour aucune espèce de bétail. On n'y voit guère d'autres maisons de plaisance que celles qui appartiennent à l'empereur. Les chemins n'occupent pas beaucoup de terrain : ils sont étroits et en petit nombre. L'eau y est le principal moyen de communication. Il n'y a point de communaux. L'on n'y laisse point de terre en friche par négligence, par

caprice, ou pour l'amusement des grands propriétaires ; et les terres labourables n'y demeurent jamais en jachère.

Le sol sous un soleil qui l'échauffe et le fertilise, donne presque toujours deux récoltes par an ; parce que la culture est adaptée à la qualité du terrain, et qu'on supplée à ses défectuosités par le mélange d'autres terres, par les engrais, par l'arrosage, et par toute espèce de soins et d'industrie. Le travail de l'homme y est très-peu détourné de ces soins et de cette industrie, pour être employé à servir le luxe des gens opulens et puissans, ou à des choses inutiles. Les soldats mêmes y sont occupés à l'agriculture, excepté dans les courts intervalles où ils montent la garde, où ils font l'exercice, et où ils ont quelque service extraordinaire.

Les moyens de subsistance sont aussi accrus en Chine, parce qu'on y mange de bien plus d'espèces d'animaux et de végétaux que dans tout autre pays, et que dans la préparation de leurs alimens, les Chinois mettent beaucoup d'ordre et d'économie.

En considérant l'influence de ces différentes causes, on ne sera peut-être pas surpris de voir avancer que chaque mille carré,

en Chine, contient l'un dans l'autre, plus de trois cents habitans, ce qui excède d'environ un tiers le nombre de ceux qu'il y a, aussi par mille carré, dans les contrées les plus peuplées de l'Europe. On se rappelle, il est vrai, que l'une des Antilles a fourni un plus grand exemple encore de population.

Chow-ta-zhin, qui étoit un homme habitué aux affaires et à l'exactitude, qui n'avançoit les faits qu'avec précaution, et qui ne parloit ordinairement que d'après des documens officiels, voulut bien, à la sollicitation de l'ambassadeur, lui fournir un état des habitans des quinze anciennes provinces de la Chine. Cet état, tiré des bureaux de la çapitale, est imprimé à la suite de cet ouvrage ; et nous y avons ajouté, pour la satisfaction de nos lecteurs, la quantité de milles carrés et d'acres de terre qui se trouvent dans chaque province.

L'étendue de ces provinces est déterminée par des observations astronomiques, ainsi que par l'estimation. Elles contiennent plus de douze cent mille *milles* carrés, c'est-à-dire, plus de huit fois l'étendue de la France. Le nombre des habitans est régulièrement pris dans chaque division d'un dis-

trict, par un dizenier, ou par chaque dixième chef de famille. Ces relevés sont rassemblés par des officiers, qui résident si près des lieux où on les a faits, qu'ils peuvent en corriger les erreurs majeures; et ensuite on les dépose tous dans le grand registre de Pékin.

Quoique l'état général soit strictement le résultat de ces différens relevés qui, pris séparément, semblent si fort exempts d'erreur, le nombre d'hommes porté dans cet état, est si prodigieux, qu'on a de la peine à le croire exact. Les calculs mêmes absolument certains, mais immenses dans leurs résultats, tels, par exemple, que l'évaluation de l'énorme distance des étoiles fixes, inspirent nécessairement du doute aux hommes dont l'esprit n'est pas habitué à ces sortes de matières.

Après toutes les déductions raisonnables, pour les erreurs accidentelles et les exagérations partiales que peuvent contenir les relevés de la population chinoise, le résultat en est encore immense, c'est un grand et curieux spectacle offert à l'esprit, qu'une si nombreuse partie de la race humaine, liée par un grand système de politique

dans un si vaste pays, se soumettant tranquillement à un seul souverain ; uniforme dans ses loix, dans ses mœurs, dans son langage; mais différant essentiellement, à cet égard, de toute autre nation, et ne désirant de communiquer avec le reste du monde, ni ne formant aucun dessein contre lui.

Il fut impossible aux Anglais de se procurer aucun renseignement exact sur la population de la Tartarie chinoise. Aucun Chinois ne va au-delà de Zhé-Hol, excepté quelques officiers qu'y appelle le service militaire, ou ceux qui y sont bannis pour la vie. Les Chinois regardent encore ce pays comme étranger pour eux. On croit que, par-delà Zhé-Hol, il est très-peu peuplé.

Les revenus publics de la Chine propre s'élèvent, dit-on, à un peu moins de deux cents millions d'onces d'argent, qui font à-peu-près soixante-six millions de livres sterlings, c'est-à-dire quatre fois autant que les revenus de la Grande-Bretagne, et trois fois autant que ceux de la France avant la révolution. Le produit des impôts sert à payer, dans les lieux mêmes où ils sont perçus, tous les officiers civils et militaires, ainsi que toutes les dépenses ordi-

naires et extraordinaires. On prend ces sommes dans le trésor particulier de chaque province, et le surplus est remis au trésor impérial à Pékin. Suivant ce que nous avons tiré en nombres ronds d'un état (1), fourni par Chow-ta-zhin, ce surplus s'éleva, en l'année 1792, à la somme de trente-six millions 614,328 onces d'argent, ou douze millions 204,776 livres sterlings.

Dans les cas d'insurrection, ou dans d'autres occurrences qui exigent des dépenses extraordinaires, on met des taxes additionnelles sur les provinces adjacentes, ou qui ont des rapports avec ce qui cause les dépenses.

Les occasions de commettre des abus dans l'administration des immenses revenus de la Chine, ne sont pas très-négligées, ainsi qu'on peut en juger par les fréquentes confiscations que l'empereur fait subir à ceux qui se rendent coupables de ces abus (2). On assure que la plupart des départemens pu-

(1) Cet état se trouve dans l'*Appendice*.

(2) On en a eu la preuve par les nombreuses et sévères punitions qu'occasionna l'intégrité du fameux général et ministre *Akoui*, envoyé, en 1782, par l'empereur *Tchien-Lung*, pour examiner la conduite des mandarins, employés dans les provinces. (*Note du Traducteur*).

blics sont très-corrompus et très-oppresseurs, et que leurs membres acquièrent des fortunes considérables, malgré la modicité de leurs salaires.

Parmi les tableaux qui sont dans l'appendice, il y en a un qui contient les appointemens qu'accorde l'empereur aux principaux officiers du gouvernement, à ceux qui perçoivent les revenus, et à ceux qui sont nommés pour l'administration de la justice. Quant à ces derniers, il faut observer que quoiqu'il y ait dans chaque ville un principal juge chargé de l'instruction des procès criminels, toutes les affaires civiles sont jugées par le gouverneur ou le sous-gouverneur de la place. Il n'y a point de tribunal particulier ou de juge légal, établi pour ces sortes d'affaires.

Pour ce qui concerne les impôts, les Chinois peuvent être considérés comme plus favorisés que beaucoup de nations européennes, en supposant, toutefois, que l'argent représente la propriété, et qu'il ait la même valeur en Chine qu'en Europe, relativement aux denrées de première nécessité; car si tout le revenu étoit réparti en capitation, chaque chinois ne payeroit que

cinq schelings, tandis que par un calcul pareil, les habitans de l'Irlande payeroient huit schelings : les Français en payoient seize avant l'établissement de la république ; et les Anglais en payent au moins trente-quatre.

Les Anglais ne purent apprendre rien de certain sur les revenus de la Tartarie. Indépendamment de ce que l'empereur retire des domaines particuliers qu'il a dans cette partie de ses états, les princes tartares lui payent un tribut, qui augmente fréquemment à proportion de leur richesse. Toutes les marchandises qui viennent de la Tartarie, ou qui la traversent pour entrer en Chine, comme les cuirs et les fourrures, payent un droit léger en passant la grande muraille. Mais les marchandises qui sortent de la Chine, pour entrer en Tartarie, sont affranchies de tout droit.

Les informations relatives à l'armée chinoise, furent fournies par Van-ta-zhin, qui étoit un officier distingué, et dont les rapports étoient pleins de candeur, quoique peut-être faits avec moins de soin et d'exactitude que ceux de Chow-ta-zhin.

Van-ta-zhin assura qu'en y comprenant les Tartares, la totalité de l'armée soldée, en

Chine, s'élevoit à un million de fantassins, et à huit cent mille hommes de cavalerie. D'après les observations que l'ambassade anglaise eut occasion de faire, sur les garnisons des cités de différent ordre, et sur les postes militaires qui étoient toujours à une petite distance l'un de l'autre, il lui parut qu'il n'y avoit rien d'exagéré dans le calcul de l'infanterie : mais elle rencontra peu de cavalerie. S'il y en avoit réellement huit cent mille hommes, ils devoient être, en grande partie, en Tartarie, ou bien ils servoient dans des lieux éloignés de la route de l'ambassade.

Une grande partie des troupes, sur-tout parmi la cavalerie, est composée de Tartares. Les principaux officiers, ceux qui ont la confiance de l'empereur, sont de la même nation. De quelque nation que soit celui qui se présente pour servir, il n'est reçu que quand il jouit d'une bonne santé, et qu'il est robuste et bien fait. La paye d'un cavalier chinois est de trois onces (1) et de trois dixièmes d'once d'argent, et de quinze mesures ou rations (2) de riz par chaque mois lunaire. — Un cavalier tartare a sept onces d'argent et vingt mesures

(1) L'once chinoise pèse plus que l'once européenne.

(2) On n'en sait pas le poids.

de

de riz, pour le même laps de temps. — Un fantassin chinois a une once et six dixièmes d'once d'argent, et dix mesures de riz. — Un fantassin tartare a deux onces d'argent et dix mesures de riz.

L'empereur fournit à tous les soldats les armes, l'équipage et l'habit. Indépendamment de leur paye et des rations qu'on leur accorde, ils obtiennent des gratifications de l'empereur, dans des occasions particulières, comme lorsqu'ils se marient, ou qu'il leur naît des enfans mâles. A la mort de leurs parens, le prince leur fait un présent de consolation; et quand les soldats eux-mêmes meurent, un pareil don est accordé à leur famille.

La vie militaire est plus faite pour un tartare que pour un chinois. L'éducation dure, les mœurs grossières, l'esprit actif, les inclinations vagabondes, les principes relâchés et la conduite irrégulière du tartare, sont plus propres à la guerre que les habitudes calmes, réglées, et les goûts domestiques, moraux et philosophiques du chinois. La Tartarie semble plus faite pour produire des guerriers, et la Chine des lettrés. Les derniers sont principalement versés dans les sciences de la morale et de la politique du gouvernement, qui se

trouvent souvent réunies dans la contemplation et dans les ouvrages de leurs législateurs et de leurs philosophes. Quelques-uns de leurs principaux écrivains ont réussi à parer leurs leçons d'une manière si instructive et si agréable, qu'elles ne font pas moins de plaisir à un chinois, que n'en peuvent faire, à un anglais, les réflexions d'un Johnson, dans son *Rambler* ou dans son *Rasselas*.

Après les études qui enseignent à l'homme à régler sa vie et sont liées avec elle, l'étude que les Chinois estiment le plus, est celle de l'histoire des événemens de leur pays, qui est pour eux le monde entier; histoire qui comprend aussi celle des mouvemens célestes qu'on a eu occasion d'observer en même-temps. A l'égard des événemens, nous avons déjà fait mention de la constance et de la régularité avec lesquelles chaque fait est rapporté par les Chinois, et soigneusement transmis à la postérité, avec peu de mélange de ces événemens surnaturels, qui ont décrédité les anciens monumens historiques de la plupart des autres nations.

Quant aux mouvemens célestes, rien n'est si propre à exciter la curiosité et l'admiration, que la vue du firmament, azuré et semé

d'étoiles, qu'une atmosphère pure permet aux habitans de la Chine de contempler presque toujours. Les vicissitudes des jours et des nuits d'été et d'hiver, et les différentes phases de la lune, sont trop frappantes pour ne pas fixer l'attention des classes ignorantes, ainsi que des classes instruites de la société. Le berger, en gardant son troupeau, le cultivateur, en labourant son champ, ont eu de fréquentes occasions de consulter les cieux. Ils ont observé les rapports entre leurs mouvemens, l'état de la température et les périodes des productions de la terre. Il étoit à-la-fois si utile et si satisfaisant de pouvoir déterminer ces rapports d'une manière exacte, et de régler le retour des saisons, qu'on fit divers efforts pour y parvenir, et pour former des systêmes d'astronomie et de chronologie.

La succession des idées ou des événemens humains, étoit trop incertaine et trop irrégulière pour servir à mesurer le temps, qui, conséquemment, ne put être réglé que d'après les révolutions constantes des corps célestes. La première division du temps fut sans doute prise de l'intervalle qui est entre le lever et le coucher du soleil; la seconde le fut des changemens dans les ap-

parences de la grandeur et de la forme de la lune; et la dernière du retour du soleil dans le voisinage des mêmes étoiles fixes.

On imagina d'abord que la dernière période, c'est-à-dire celle d'une année, étoit égale à douze révolutions complètes de la lune; mais en suivant une telle division, pendant environ seize ans, on trouva que la saison qui avoit été fixée pour l'été arrivoit en hiver. Alors, on imagina l'intercalation d'un mois pour corriger le calendrier, et faire correspondre les calculs des mouvemens respectifs des corps célestes.

Dans un climat favorable à l'astronomie, la balance des heures au-delà du nombre de jours durant lesquels le soleil paroît retourner vers les mêmes étoiles fixes, et se mêler avec elles, peut avoir été bientôt déterminée, et a occasionné l'addition d'un jour à chaque quatrième année, afin de maintenir de la régularité dans le calcul du temps à l'égard du retour des saisons. Mais plusieurs siècles doivent s'être écoulés avant qu'on ait découvert une période dans laquelle les différences du retour du soleil et de la lune sont si exactement calculées, qu'à sa fin les nouvelles et les pleines lunes reviennent, nou-

seulement le même jour, mais à une heure et demie du temps précis où elles paroissoient quand la période a commencé. La connoissance de cette période qu'on nomme *cycle* (1), n'a pu s'acquérir que par une multiplicité d'observations très-exactes.

Plusieurs révolutions des deux grands flambeaux des cieux se sont complétées ; des conjonctions sans nombre ont passé, avant qu'on ait reconnu que leur retour avoit lieu le même jour à la fin de dix-neuf ans. La petite différence qui se trouve entre les périodes de ce cycle fut en partie diminuée par l'invention d'une autre période de soixante ans, et de sept cent vingt révolutions de la lune. L'on supposa d'abord qu'avec l'intercalation de vingt-deux lunaisons, cette période mettoit une parfaite coïncidence entre les positions relatives du soleil et de la lune; mais suivant cette période même, on fit constamment reculer un peu chaque nouvelle année; ce que les Chinois corrigèrent ensuite de temps en temps.

Ce cycle remplit un double but : il servit d'ère pour la chronologie, et de période régulatrice pour l'année luni-solaire. Chaque

(1) Ou nombre d'or.

année du cycle est distinguée par l'union de deux caractères pris dans l'arrangement d'un nombre inégal de mots placés dans différentes colonnes, et d'une telle manière que les deux mêmes caractères (1) ne peuvent se rencontrer de nouveau qu'au bout de soixante ans. La première colonne contient une série de dix mots; la seconde une série de douze qui, dans le fait, sont les mêmes qui indiquent les douze heures ou divisions du jour, chacune desquelles est le double d'une heure européenne. Le premier mot de la première colonne, joint au premier mot de la seconde colonne, marque la première année du cycle, et cela continue ainsi jusqu'à ce que la première série soit épuisée. Alors, le onzième mot de la seconde série se trouve combiné avec le premier de la première série pour marquer la onzième année du cycle; et le douzième mot de la seconde série, joint avec le second mot de la première, sert à indiquer la douzième année. Le troisième mot de la première série est joint dans une progression régulière, avec le premier mot de la seconde série

(1) On a déjà vu que chaque mot étoit rendu par un seul caractère.

pour marquer la treizième année ; et en continuant de cette manière, le premier caractère de la première série et celui de la seconde ne peuvent se retrouver ensemble qu'au bout de soixante ans, lorsque la première année du cycle recommence.

L'année chrétienne 1797 répond à la cinquante-quatrième année du soixante-huitième cycle chinois ; ce qui démontre que le commencement de ces cycles est de deux mille deux cent soixante-dix-sept ans antérieur à la naissance du Christ (1). Pour combattre cette assertion, dont les registres publics et les annales de l'empire attestent la vérité, il faut supposer que ces registres et ces annales ont été falsifiés, et qu'en établissant le cycle on l'a antidaté. Mais on seroit aussi peu fondé à dire cela, qu'à prétendre que la première olympiade est reculée de plusieurs siècles au-delà du temps où les jeux olympiques ont commencé.

Les habitans de la péninsule de l'Inde

(1) Il y a ici une erreur. Suivant la grande histoire de la Chine, publiée par ordre de l'empereur Tchien-Lung, le cycle chinois, commençant à la soixante-unième année du règne d'Hoang-Ty, remonte jusqu'à 2637 ans avant l'ère chrétienne. (*Note du Traducteur.*)

emploient également le cycle de soixante ans pour marquer plusieurs de leurs époques. Les Siamois s'en servent aussi. L'année solaire des Indous a commencé au solstice d'hiver, et celle des Chinois commence encore ainsi, d'où l'on peut inférer qu'il y a eu quelque communication entre ces deux peuples. L'histoire dit en effet que les Chinois naviguoient jadis le long des côtes, ou du moins sans s'éloigner beaucoup de la terre, depuis Canton jusque dans la mer Rouge et le golfe Persique.

Les annales chinoises ne se bornent point à relater les événemens politiques. Elles parlent aussi de ce qui paroît d'extraordinaire dans les cieux, et des changemens naturels qui ont lieu dans le pays. Elle font mention de plusieurs conjonctions des planètes, l'une desquelles, suivant le célèbre astronome Cassini, n'a point eu lieu à l'époque fixée par les Chinois ; mais un écrivain non moins estimable, l'éloquent et savant Bailly a soutenu que le calcul de Cassini étoit erroné. Certes l'authenticité de l'observation est compatible avec l'inexactitude de l'indication du temps où elle a eu lieu. Le calcul de ce temps doit nécessairement participer de l'imperfec-

tion du calendrier qui étoit alors en usage. Si l'époque précise de l'éclipse étoit assignée d'une manière correcte, elle pourroit faire soupçonner qu'on l'a calculée long-temps après, pour prouver la haute antiquité de la nation qu'on supposeroit avoir fait de telles observations.

A en juger par l'état où l'astronomie est à présent en Chine, il est très-vraisemblable que si jamais les Chinois ont été capables de prédire les éclipses, ce ne pouvoit être que par des observations longues et répétées, et non par le calcul. L'on rapporte, il est vrai, que deux astronomes furent sévèrement punis pour avoir négligé de prédire une éclipse de soleil qui eut lieu vers midi, le premier jour de la neuvième lune de l'année 2155 avant l'ère chrétienne. Mais on dit qu'il doit y avoir quelqu'erreur dans ce récit; car cette éclipse n'étoit point visible en Chine; quoiqu'elle le fût sous d'autres méridiens situés par la même latitude que celui de Pékin (1).

(1) On a, au contraire, prouvé que l'éclipse étoit visible en Chine, et que ce fait, rapporté dans le Chou-Kin, étoit authentique. *Voyez* les Mémoires sur les Chinois, tome II, page 102. (*Note du Traducteur.*)

Les Chinois ont, dit-on, possédé, trois ans avant la naissance du Christ, un traité du clepsydre, et un traité sur les cadrans solaires. Le dernier de ces ouvrages enseigne à trouver la latitude d'un lieu quelconque, et à tirer une méridienne : connoissances que ne possédoient pas à cette époque, les Romains eux-mêmes; car, pendant long-temps on n'eut à Rome d'autre moyen de déterminer le milieu du jour, qu'en observant le moment où le soleil se trouvoit entre le palais où siégeoit le sénat et la tribune. On s'y servit même plusieurs années, d'un cadran solaire, calculé pour une autre latitude, parce qu'on s'imaginoit qu'il convenoit également dans tous les lieux. On a, depuis, accusé les Chinois de tomber dans une pareille erreur.

Les annales de la Chine rapportent un événement dont les personnes qui composoient l'ambassade anglaise, trouvèrent la tradition encore subsistante dans le pays. Le grand fleuve Jaune surmonta ses bords, et cette inondation causa un ravage affreux parmi les habitans des contrées voisines. Le nom de celui qui entreprit d'étancher les eaux, et de contenir dorénavant le fleuve

dans son lit, ainsi que diverses particularités concernant ce même homme; la méthode qu'il suivit pour son opération, le temps qu'il employa, tout enfin est détaillé, d'une manière si bien circonstanciée, que cette relation porte le plus grand caractère de vérité.

Pendant qu'il travailloit à dessécher la terre, l'entrepreneur traça une carte des pays que traversoit le fleuve, carte qui existe encore dans le *Chou-King*, l'un des livres sacrés des Chinois. L'antiquité de cette carte grossière est prouvée par la division du fleuve, division qui subsistoit alors. Le fleuve Jaune en arrivant dans la province de Kiang-Nan, comme nous l'avons déjà observé, se séparoit en deux bras égaux, l'un desquels tournoit aussitôt vers le Nord, et se jetoit dans le golfe de Pé-Ché-Lée, pendant que l'autre avoit la même direction que suit aujourd'hui tout le fleuve. L'histoire de la Chine ne fait mention d'aucun déluge général.

Quelque peu avancés que soient maintenant les Chinois dans la science astronomique, ils ont quelques idées des cercles imaginaires des cieux, tels que l'écliptique qu'ils nomment la voie jaune, le cercle équinoc-

tial, et la ligne méridienne. Les constellations ne sont point représentées chez eux par des images fantastiques; mais les étoiles qui les composent sont réunies, sur leurs cartes, par des lignes. Ils ne connoissent que cinq planètes, nombre égal à celui des substances élémentaires qu'ils supposent entrer dans la composition de tous les corps. Ces substances sont le feu, l'eau, la terre, le bois et le métal; et à chacune d'elles, suivant les Chinois, préside une des cinq planètes.

Peu de Chinois semblent avoir quelque idée du mouvement de la terre : mais ils s'imaginent que le soleil se meut parmi les étoiles fixes. Ils distinguent dans la voie jaune, quatre points principaux pour marquer les quatre saisons. Leur jour, comme celui des anciens Egyptiens, est divisé en douze heures, chacune desquelles équivaut à deux heures européennes. La première heure chinoise commence à onze heures du soir.

Ces portions de temps sont mesurées avec assez d'exactitude, par le moyen d'un flambeau fait avec la moelle d'un arbre particulier, flambeau qui brûle avec tant de régularité, qu'étant divisé en douze parties égales, chacune se consume exactement dans la

douzième partie de vingt-quatre heures. Les Chinois ont aussi appliqué au même objet, le mouvement graduel du sable et la chûte des liquides.

Les Chinois emploient quelquefois des moyens fatigans et très-peu ingénieux pour exécuter diverses choses utiles à la société. A Pékin même, la meilleure manière qu'on ait pour annoncer l'heure, est de frapper avec un maillet sur une grosse cloche, le nombre de coups qui répond à celui des heures ; et il faut pour cela qu'un homme veille le progrès du temps, tel qu'il est réglé d'après quelqu'une des méthodes dont nous venons de parler.

Quelques caractères de la langue chinoise expriment bien les nombres : mais les Chinois n'en ont pas d'autres pour les rendre d'une manière abrégée, comme les chiffres arabes qu'emploient les Européens, et qu'ils n'ont adoptés que pour éviter l'inconvénient d'écrire constamment les nombres avec des lettres alphabétiques.

Sans l'usage des chiffres arabes, ou de quelques autres figures abrégées, il deviendroit difficile et ennuyeux, quand bien même cela seroit praticable, d'exécuter les opérations

d'arithmétique, qui exigent des positions particulières de simples signes. A la vérité, les Chinois ont moins besoin de ces signes, attendu qu'ils font leurs calculs sans écrire, par le moyen de leur swan-pan (1). Cependant quand il faut qu'ils expriment des nombres dans leurs écrits, ils ont recours à leurs caractères, chacun desquels signifie un nombre entier, indépendamment de sa position relative. Cette méthode est moins fatigante, sans doute, que celle d'écrire les nombres avec les lettres alphabétiques; mais elle n'égale nullement l'expression concise des mêmes quantités en chiffres arabes. La multiplication et la division de toutes les quantités, par proportions décimales, facilitent les calculs des Chinois, et les empêchent de chercher des méthodes plus abrégées.

Dans les premiers degrés de l'état social, quand les besoins pressans des hommes excitoient leur invention, aucune circonstance locale n'a mis les Chinois dans la nécessité de considérer avec attention la nature des lignes et des surfaces, et de tirer des conséquences de la considération de leurs propriétés. Les

(1) On a déjà vu que c'est une machine où il y a plusieurs boules enfilées dans des fils d'archal. (*Note du Traducteur.*)

débordemens ordinaires des rivières de la Chine, n'étoient ni assez considérables, ni les eaux ne restoient assez long-temps sur les terrains adjacens, pour exiger qu'on calculât leur étendue et leur profondeur; ce qui, dit-on, avoit lieu en Egypte, où l'on croit que la géométrie a été inventée. Ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes, les Chinois n'ont eu, comme les autres nations, assez de communication avec le reste du genre-humain (1) pour imiter ses exemples, ou emprunter ses découvertes. On cite des princes de la Chine, lesquels ont fait de grands progrès dans les mathémathiques, sous les missionnaires attachés à la cour; mais ni la politique du gouvernement, ni celle des missionnaires eux-mêmes, ne leur auroient permis de répandre ces sortes de connoissances dans le public, quand bien même

(1) Ceci est un peu contradictoire avec ce que l'auteur vient de dire plus haut, de l'ancienne navigation des Chinois jusque dans le golfe Persique et dans la mer Rouge. Pour moi, je suis convaincu que les Chinois ont eu, jadis, beaucoup de rapports avec les Egyptiens et avec d'autres peuples de l'antiquité : mais il seroit trop long de rapporter ici les raisons qui fondent mon opinion. (*Note du Traducteur.*)

leurs occupations religieuses leur en auroient laissé le temps. Ils savoient trop bien que le peuple auroit eu moins d'admiration pour ses chefs, et pour la prédiction solemnelle des éclipses, si la science qui fournit les moyens de les prédire, avoit été généralement connue ; ils n'ignoroient pas, enfin, que les missionnaires dont on a besoin pour la composition des almanachs, eussent été alors remplacés par des chinois.

Les Chinois dépendent véritablement, à cet égard, du savoir des autres nations. L'importation toujours croissante des marchandises étrangères dans les ports de la Chine, a créé un autre genre de dépendance, que plusieurs des hommes d'état de cet empire, et sur-tout les Tartares, considèrent comme un mal, et cherchent à faire cesser, en aggravant, auprès de la cour de Pékin, tous les inconvéniens et les embarras occasionnés par l'admission du commerce étranger.

Il a fallu prévenir, autant qu'il étoit possible, les accidens qui pouvoient nuire à la continuation des relations commerciales avec la Chine ; et c'est sans doute un des motifs qui ont engagé les nations, que ces relations

relations intéressent, à les laisser entre les mains de compagnies privilégiées. Il ne peut s'établir à Canton d'autres marchands européens, que ceux qui sont munis de commissions de leurs souverains. Puisqu'en effet, malgré toutes les précautions, la bonne-foi, l'exactitude, la patience des agens des compagnies, le commerce européen ne s'est maintenu en Chine qu'avec beaucoup de difficulté, il est à croire que, lorsque de telles qualités ne pourroient pas être invariablement l'apanage des individus chargés de ce commerce, ou que ces individus ne seroient pas guidés par l'expérience, ou n'agiroient pas d'après des principes stricts et uniformes, il s'élèveroit des disputes, on tenteroit d'employer la fraude, et il surviendroit des événemens, dont profiteroient les ennemis des étrangers pour les faire entièrement chasser. Les restrictions qu'on a mises au commerce étranger en Chine, n'ont pas toujours subsisté. Elles n'ont eu lieu qu'à la suite de quelques mécontentemens de la part du gouvernement chinois, relativement à l'inconduite prétendue des Européens dans les ports, qui étoient autrefois tous également ouverts aux étrangers.

Les relations des voyages en Chine, au seizième et au dix-septième siècles, avant et depuis la conquête des Tartares, parlent de l'arrivée des vaisseaux, des passagers et des marchandises d'Europe dans différens ports de la Chine, et ne disent point qu'ils éprouvassent la moindre vexation de la part du gouvernement, ni des particuliers. Mais depuis cette époque, les plaintes, souvent mal-fondées, et exagérées par des magistrats oppresseurs, ou des individus intéressés, et transmises à la cour de Pékin, contre les Anglais et les autres étrangers qui n'y avoient point d'amis pour défendre leur cause, ont non-seulement fait mettre des restrictions à leur commerce et surveiller leur conduite, mais occasionné du dégoût aux agens européens qui étoient sur les lieux, et nui aux intérêts de leurs commettans.

Ces faits peuvent être ajoutés aux solides argumens que le président des directeurs de la compagnie des Indes, cité au commencement de cet Ouvrage, avança pour faire proroger la charte de la compagnie, et qu'il soumit au ministre (1), sous l'inspection particulière duquel les intérêts britanniques

(1) M. Dundas.

prospèrent, en Asie, depuis plusieurs années.

Certes, la très importante question de savoir si la charte de la compagnie des Indes devoit être renouvelée, fut considérée avec impartialité : mais la décision en étoit très-délicate. Les opinions populaires d'Adam Smith sont contraires à toute espèce de monopole : mais sa théorie est fondée sur des principes qui ne peuvent pas être mis en pratique dans la circonstance particulière dont il s'agit ici.

Il faut convenir, sans doute, avec ce savant écrivain, que quand on fait le commerce dans des pays peu éloignés, dont les habitudes, les préjugés, les besoins sont bien connus de tous les négocians, et où l'on peut entretenir des relations avec des capitaux bornés, les efforts séparés et l'émulation d'un grand nombre de personnes doivent donner à ce commerce la plus grande étendue dont il est susceptible ; et ces efforts, cette émulation ne peuvent avoir lieu que quand le commerce est entièrement libre. Mais il en est autrement pour une branche de commerce éloignée qui, pour être avantageuse à l'état, a besoin d'exporter avec perte, pendant un certain temps, les produits de

ses manufactures, et de faire des avances considérables pour les retours. Un tel commerce doit être exclusivement confié à un corps de marchands, lequel peut pour longtemps mettre dehors de grands capitaux, et qui, dans ses rapports avec le gouvernement, n'a pas moins en vue le bien public que son avantage particulier.

Les membres de ce corps, quels que puissent être les succès de leurs entreprises, partagent entr'eux un profit modéré, qui n'excède que de très-peu l'intérêt ordinaire de l'argent. Ils ne retirent, d'ailleurs, aucun bénéfice auquel n'ait droit toute personne qui, aux mêmes conditions, veut entrer dans leur corps, et sur-tout si elle a l'option d'envoyer des marchandises pour son compte particulier. Ce corps semble ne devoir pas être un juste objet de jalousie pour le reste de la société. Il joint à l'avantage d'un commerce ouvert, l'administration utile d'une compagnie privilégiée; et en cas qu'il fasse des profits extraordinaires, il doit les partager avec l'état, qui le protège à très-grands frais. Un tel établissement promet plus d'utilité au public que le hasard d'un commerce avantageux fait par des individus, qui pour-

roient bien s'enrichir, mais qui ne garantiroient aucune rétribution au gouvernement, pour l'indemniser de ses dépenses et des risques qu'il courroit pour eux.

La méthode de faire le commerce par le moyen de compagnies, plutôt qu'individuellement, est tellement assortie aux idées des Chinois, et leur paroît si nécessaire pour la sûreté de toutes les affaires mercantiles, ainsi que pour la tranquillité de ceux qui les font, qu'ils ont établi parmi eux une société de *hongs*, c'est-à-dire de marchands, qui sont responsables les uns pour les autres envers le gouvernement et envers les nations étrangères. Il leur est permis de lever une taxe sur les marchandises qu'ils ont à vendre afin de subvenir aux frais que peut leur occasionner leur société. Cette taxe est cependant une augmentation du prix d'achat, et doit nécessairement retomber presque toujours sur le consommateur.

Dans tout ce qui n'est pas opposé à leur propre intérêt, les marchands chinois sont favorablement disposés pour les agens des compagnies européennes; mais ils osent rarement se charger des justes remontrances des étrangers. Habitués à redouter la pesante

main du pouvoir arbitraire, les marchands chinois sont toujours d'un caractère timide et circonspect. Quelquefois ils ont supprimé les représentations de leurs amis étrangers; quelquefois ils les ont présentées d'une manière si foible et si insignifiante, et ils ont pris, au nom de ces étrangers, un ton si suppliant et si abject, qu'ils n'ont fait qu'exciter le mépris des mandarins, et les encourager à redoubler d'injustice et de mauvais traitemens.

Les commissaires sentant l'avantage qui résulteroit de la facilité de communiquer leurs sentimens par la voie des agens de la compagnie, sur lesquels ils pourroient compter, prirent beaucoup de peine pour encourager l'étude de la langue chinoise dans la factorerie. La connoissance du langage des pays où l'on fait le commerce, ne peut manquer d'être très-utile, parce qu'elle met à l'abri des fraudes auxquelles les étrangers sont ordinairement exposés. Il est certain qu'en Chine, sur-tout, le crime redoute d'être découvert. L'oppresseur désire que ses torts ne soient point publiés; et un concussionnaire avide peut être retenu par la crainte d'entendre bientôt des plaintes ex-

primées dans un langage clair et ferme.

Il est très-difficile à un étranger d'apprendre le chinois, même à Canton, ville de la Chine. Un jargon particulier y est parlé par toutes les classes d'habitans, excepté par les mandarins, qui ne sont jamais nés dans les provinces où ils remplissent quelqu'emploi, et à qui l'on ne peut s'adresser, soit verbalement, soit par écrit que dans le langage général de l'empire.

Nous avons déjà dit, au commencement de cet Ouvrage, qu'il étoit défendu aux maîtres de langue chinoise de l'enseigner aux étrangers. Cette défense fut un des griefs dont l'ambassadeur se plaignit au vice-roi, qui pouvoit à peine croire une assertion, d'après laquelle il sembloit que le gouvernement et les marchands de Canton avoient l'intention décidée d'empêcher les étrangers de traiter leurs propres affaires, et d'apprendre à se mettre bien en état de suivre les loix et les coutumes du pays.

On doit cependant être encouragé à apprendre le chinois, en voyant plusieurs habitans de Canton, qui, excités par l'avantage de trafiquer avec les factoreries étrangères,

se sont rendus capables de se faire entendre dans les langues européennes, pour les choses ordinaires. Cependant ils ont à vaincre un obstacle, auquel ne sont pas exposés les étrangers qui apprennent le chinois. Le son de diverses lettres de la plupart des alphabets, telles que B, D, R et X, est absolument inconnu dans la langue chinoise. L'organe de la parole, dans un chinois, n'est point encore accoutumé à prononcer ces lettres. En s'efforçant d'en articuler une, il en fait presque toujours entendre une autre, à laquelle sa langue est habituée. Au lieu de la lettre R, il prononce L mouillée; ce qui occasionne quelquefois des méprises assez bizarres. Par exemple, un chinois qui veut vendre du riz, offre une marchandise que très-peu de personnes voudroient acheter (1).

La différence entre les tons et les accens des mots qui se ressemblent presque par le son, mais qui varient considérablement par le sens, exige sans doute une grande déli-

(1) Des poux. En anglais, le mot qui signifie du riz, se prononceroit comme celui qui signifie des poux, si l'on mettoit un L à la place d'un R. (*Note du Traducteur.*)

catesse d'oreille pour être saisie, et beaucoup de souplesse dans l'organe de la voix pour être rendue exactement. Pour réussir à bien faire cette distinction, un étranger doit les apprendre dans l'âge où ces organes sont encore prompts et flexibles. Cependant on est puissamment aidé à apprendre chaque mot dans son véritable sens, par la contexture de la phrase dans laquelle il est placé. Un anglais, par exemple, n'est jamais embarrassé dans la conversation, pour savoir si l'on veut parler du soleil ou d'un fils, quoique dans sa langue la prononciation de ces deux mots soit la même.

Les Chinois, ainsi que nous l'avons déjà observé, font aussi fréquemment usage des synonymes dans leurs entretiens, afin d'éviter qu'il n'y ait de l'incertitude dans le sens de leurs mots. Cependant, si dans une discussion épineuse il reste encore quelque doute sur la signification d'une expression particulière, on a recours au meilleur moyen de se faire entendre; on trace avec un doigt en l'air ou de quelqu'autre manière, la forme du caractère, et on détermine tout d'un coup ce qu'on veut exprimer.

Celui qui apprend le chinois n'est point

embarrassé par une multitude de minutieuses règles de grammaire, de conjugaison, de déclinaison. Il n'est point dans la nécessité de distinguer les substantifs, les adjectifs et les verbes, ni l'accord du genre, du nombre et du cas. Le chinois fournit la preuve que la construction laborieuse et le mécanisme compliqué des langues grecque et arabe, ne sont nullement nécessaires, ni pour la communication complète des idées dans toutes les circonstances de la vie, ni même pour les grâces de l'élocution et l'harmonie des vers. Le commencement ni la terminaison des mots ne sont point altérés comme dans le grec, où les verbes seuls en offrent plus de mille exemples pour distinguer les temps de l'action qu'on veut exprimer, ou les cas dans lesquels on veut placer les choses dont on fait mention. Un très-petit nombre d'articles désignent le passé, le présent et le futur; et l'on n'emploie point d'auxiliaire, ni l'on ne change la terminaison (1) quand le temps peut être compris avec certitude. Un

(1) Je suis obligé de faire ici quelque léger changement pour appliquer au français les comparaisons que l'auteur a appliquées à l'anglais. (*Note du Traducteur.*)

chinois, qui veut déclarer son intention de partir demain, ne dit jamais qu'il part*ira* demain, parce que le mot *demain* suffit pour indiquer que le temps de son départ est au futur.

Le pluriel est marqué, dans le chinois, par l'addition d'un mot sans lequel le nombre des personnes et des choses est toujours censé être au singulier. Ni la mémoire, ni l'organe de la voix ne sont fatigués par la prononciation de plus de sons qu'il n'en faut nécessairement pour exprimer la différence des idées. La langue chinoise est entièrement monosyllabique. Une seule syllabe exprime toujours une idée complète. Chaque syllabe peut être rendue avec une consonne européenne, précédant une voyelle que suit quelquefois une lettre mouillée. Un tel ordre de mots écarte la dureté des sons qu'occasionne le rapprochement des diverses consonnes, et rend le langage aussi doux, aussi harmonieux que l'est l'italien, à cause de la rareté des consonnes et de la fréquence de ses terminaisons par voyelles.

Il est probable que les premiers mots qu'a fait entendre l'homme, n'étoient que des exclamations ou de simples sons monosyl-

labiques. Les noms ou les sons par lesquels il distinguoit d'abord les autres animaux, lorsqu'il avoit besoin de les désigner en leur absence, étoient des essais d'imitation des sons qu'ils faisoient entendre eux-mêmes. Dans le chinois, par exemple, le nom d'un chat ressemble encore assez au cri de cet animal. De même qu'en parlant, on essaya naturellement d'imiter les sons ou la voix des objets, quand cela se put, on essaya aussi, en écrivant, d'en dessiner une grossière figure.

Il est à remarquer que, dans la plupart des langues, les mots radicaux, séparés des lettres serviles qui marquent leurs inflexions, suivant leur conjugaison ou leur déclinaison, sont monosyllabiques. Dans la composition des mots, une partie de leur racine est conservée pour désigner la signification et l'étymologie qui devient ainsi polysyllabique. Mais les grammairiens chinois, sentant les inconvéniens qui résultent de la longueur et de la complication des sons, bornent tous leurs mots à des sons simples, même lorsqu'ils expriment des idées combinées; et si, en écrivant, les caractères composés rendent des idées compli-

quées, ils conservent une partie au moins de la forme de chaque caractère, désignant une idée simple.

Il y a, dans la langue chinoise, un certain ordre, ou une syntaxe qui détermine la succession des mots d'une même phrase. Cette succession est fixée différemment par l'usage dans les différentes langues; mais elle n'est fondée sur aucun ordre naturel d'idées, comme on l'a quelquefois supposé; car quoiqu'une phrase renferme plusieurs idées qui doivent être rendues par plusieurs mots, ces idées sont toutes liées ensemble au même instant, et forment une peinture ou une image, dont toutes les parties sont conçues à-la-fois. La construction d'une phrase chinoise est la plus simple et la plus dénuée d'art qu'il soit possible, et telle qu'elle doit avoir été naturellement formée dans l'origine de la société. Par exemple, interroger, c'est ordinairement exiger la solution d'une question, soit que le sujet sur lequel on a des doutes se trouve dans une catégorie, soit qu'il se trouve dans une autre. Ainsi, un chinois qui s'informe de la santé de son ami, dit quelquefois: — « *hou? pou hou?* » — La signification littérale de ces

mots est : — « bien ? pas bien ? » — Un caractère simple, lorsqu'il est répété, suffit pour plus d'un des objets qu'il désigne simplement, et quelquefois même pour une quantité considérable de mêmes objets. Le caractère du mot *mou* désigne simplement un arbre; doublé, c'est un bosquet; triplé, c'est une forêt.

Dans la langue chinoise, à peine y a-t-il quinze cents sons distincts, et plus de quatre-vingt mille caractères, ou différentes formes de lettres. Ce dernier nombre, divisé par l'autre, donne près de cinquante sens ou caractères à chaque son ; disproportion qui met, moins en réalité qu'en apparence, de l'équivoque dans la langue parlée des Chinois. Le dictionnaire anglais de Johnson fournit des exemples de mots qui ont plus de cent significations différentes, sans que jamais ils occasionnent quelqu'incertitude dans la conversation en Angleterre; et s'il y en avoit, on ne pourroit pas, comme les Chinois, déterminer le sens précis des mots douteux par la forme des caractères écrits, qui sont différens pour tous les sens dans lesquels sont reçus les mots.

Dans quelque langue que ce soit, le

nombre des mots, ou au moins de significations de chaque mot, dépend principalement du degré de civilisation auquel est parvenue la nation qui parle cette langue. Il dépend aussi, en partie, de la population, et de la culture des arts. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que le dictionnaire chinois contienne au moins quatre-vingt mille caractères. Peut-être, si chaque sens dans lequel les termes anglais sont quelquefois reçus, étoit considéré comme un mot distinct, et que l'immense quantité de mots employés dans les arts et dans les occupations ordinaires de la vie fussent comptés; le nombre n'en seroit pas beaucoup moindre que celui des mots chinois.

La plupart des caractères de la langue chinoise étoient originairement tracés pour présenter des images réelles ou allégoriques des idées. Un cercle désignoit le soleil, et un croissant la lune. Un homme étoit représenté par une figure droite, avec des lignes pour marquer les extrémités. Il est évident que la difficulté et la fatigue de l'imitation doit avoir bientôt fait préférer des traits plus simples et plus promptement tracés.

De la figure entière d'un homme, il ne reste plus que les extrémités inférieures qu'on trace par deux lignes formant un angle. Quelquefois, cependant, il y a dans les caractères hiéroglyphiques dont se servent à présent les Chinois, une foible ressemblance avec leur forme originaire. Les gradations de leurs changemens se trouvent marqués dans les livres. Aujourd'hui les caractères chinois qui ne consistent qu'en une seule ligne, ne passent pas le nombre de six; mais la plupart consistent en beaucoup de traits, et il en est quelques-uns qui en ont jusqu'à soixante-dix.

La forme de ces caractères n'a pas eu le même sort que le son des mots, ainsi qu'on en a l'exemple dans la plupart des contrées de l'orient de l'Asie; contrées où l'on entend la langue chinoise écrite, mais non la langue chinoise parlée. Cette langue écrite est comprise de la même manière que des caractères arabes, qui expriment des nombres, et des notes de musique, sont intelligibles chez toutes les nations de l'Europe, quels que soient les idiômes qu'elles parlent.

On apperçoit dans l'arrangement des caractères

ractères chinois un certain ordre qui semble indiquer que le système, d'après lequel ils ont été créés, étoit d'abord complet, et n'a pas achevé de se former lentement et à de longs intervalles (1), comme les langues des autres nations. Plus de deux cents caractères chinois consistant en fort peu de lignes ou traits, désignent les principaux objets de la nature, à-peu-près de la même manière que les divisions qu'on voit dans le livre ingénieux de l'évêque Wilkin, sur une langue universelle.

Ces caractères peuvent être considérés comme les genres ou les racines de la langue, dans laquelle chaque autre mot ou espèce, se trouve systématiquement rapporté au genre qui lui est propre. Le *cœur* est un genre représenté par une ligne courbe qui en imite à-peu-près la forme, et les espèces qui y ont rapport comprennent tous les sentimens, les passions, les affec-

(1) Cette observation n'est-elle pas à l'appui de l'opinion de Bailly, sur un peuple primitif, qui, en disparoissant de dessus la terre, a laissé les débris de ses connoissances à d'autres nations ? Et les Chinois ne peuvent-ils pas avoir reçu de ce peuple, leur langue et leur écriture hiéroglyphique, comme leur astronomie ? (*N. du Trad.*)

tions qui agitent l'homme. Le caractère de chacune de ces espèces est accompagné d'une marque qui indique son genre, c'est-à-dire le cœur. La *main* est un autre genre dans lequel sont classés la plupart des métiers et des travaux que fait la main. Le genre *parole* comprend toute sorte de discours, d'étude, d'écrit, d'intelligence et de discussion. — Une ligne horizontale marque une unité; et quand elle est croisée par une autre ligne, elle signifie dix; ce qui a également lieu chez toutes les nations qui répètent les unités après ce nombre.

Les cinq élémens (1) dont les Chinois imaginent que sont composés tous les corps, forment autant de genres, chacun desquels comprend un grand nombre d'espèces. Comme chaque caractère composé, c'est-à-dire, chaque espèce, est accompagné de la marque abrégée du genre, ceux qui étudient la langue distinguent en peu de temps cette marque, et peuvent, dès-lors, consulter le dictionnaire chinois, dans lequel les caractères composés ou les espèces sont classés sous leur propre genre.

(1) Ces cinq élémens sont le *métal*, le *bois*, l'*eau*, le *feu* et la *terre*. (*Note du Traducteur.*)

Les caractères des genres sont placés au commencement du dictionnaire, dans un ordre qui, semblable à celui de l'alphabet, est invariable, et devient bientôt familier à celui qui l'étudie. Les espèces de chaque genre viennent après, suivant le nombre de traits qui les composent, indépendamment d'un ou de quelques traits qui servent à indiquer le genre. Ainsi, on trouve bientôt l'espèce dont on a besoin. Sa signification et sa prononciation sont indiquées par d'autres mots d'un usage commun, le premier desquels désigne la signification, et le second, la prononciation. Quand on ne trouve pas un mot commun qui rende exactement le même son, ce son est indiqué par deux mots, avec des marques pour informer celui qui le cherche, que la consonne du premier mot et la voyelle du second, jointes ensemble, forment précisément le son dont il a besoin.

La composition de beaucoup de caractères chinois annonce une grande intelligence, et sert en même temps à faire connoître les opinions et les mœurs de la nation. Le caractère qui exprime le bonheur, contient plusieurs marques abrégées de terres et d'enfans; les

premières indiquant la source des jouissances physiques des Chinois, et les autres, la source de leurs jouissances morales. Ce caractère, embelli de différentes manières, est suspendu dans presque toutes les maisons. Quelquefois il est tracé de la main de l'empereur, et donné par lui comme un présent, dont on fait le plus grand cas. C'est ainsi que ce prince l'envoya à lord Macartney.

Les Chinois ont publié plusieurs milliers de volumes philologiques sur la formation, les changemens et les allusions de leurs caractères composés. Nulle autre part on ne voit une critique plus sévère et plus étendue. L'introduction ou l'altération d'un caractère, est une entreprise très-sérieuse, à la Chine, et ne manque guère de rencontrer beaucoup d'opposition. Les plus anciens écrits des Chinois sont encore classiques. La langue semble n'être dérivée que de ces écrits et n'avoir eu des rapports qu'avec eux. La langue écrite paroît aussi avoir suivi de près la langue parlée, lorsque les hommes ont été formés en société régulière.

Quoiqu'il soit vraisemblable que toutes les langues hiéroglyphiques aient été originairement fondées sur des pincipes d'imitation,

il est également probable que dans le progrès graduel vers les formes et les sons arbitraires, chaque société s'est écartée des originaux, d'une manière différente des autres : ainsi, chez toute société indépendante, s'est formée une langue hiéroglyphique particulière. Dès qu'il y a eu communication entre deux sociétés, chacune d'elle a voulu entendre les noms et les sons qui n'étoient point communs à toutes deux ; chacune a voulu réciproquement écrire ces noms avec ses propres caractères, qui, comme hiéroglyphes, avoient un sens différent ; et conséquemment ces caractères ont cessé d'être hiéroglyphes, et n'ont plus servi qu'à marquer des sons.

Si les sons étrangers n'ont pu être exprimés que par une partie de deux hiéroglyphes, de la même manière que nous avons dit être quelquefois employée dans le dictionnaire chinois, ces deux signes réunis sont devenus une syllabe. Lorsque de fréquentes relations ont eu lieu entre les sociétés qui parloient différentes langues, la nécessité d'employer les hiéroglyphes à marquer simplement des sons, a dû se faire sentir fréquemment. L'usage a insensiblement conduit à dé-

couvrir, qu'avec un petit nombre de hiéroglyphes, tous les sons d'une langue étrangère pouvoient être exprimés; et les hiéroglyphes les plus propres à atteindre ce but, soit par l'exactitude des sons, soit par la simplicité des traits, ont été choisis pour cet usage particulier; et servant, comme autant de lettres, ont formé collectivement ce qu'on appelle un *alphabet*.

Cette progression naturelle a actuellement lieu à Canton, où, à cause du grand concours d'étrangers qui parlent la langue anglaise, on a publié, à l'usage des marchands du pays, un vocabulaire de mots anglais en caractères chinois, qui expriment simplement les sons. Par ce moyen, les Chinois apprennent à prononcer les mots anglais. A chaque caractère de ce vocabulaire, est ajoutée une marque pour indiquer qu'il n'est point destiné à exprimer l'idée, mais simplement le son étranger qui y est attaché.

L'habitude d'appliquer à des mots étrangers, le son, au lieu de la signification des hiéroglyphes, conduit nécessairement à les employer également comme sons, pour assister la mémoire dans la prononciation d'autres hiéroglyphes de la langue chinoise,

lesquels sont d'un usage peu commun ; et l'on peut croire que, par l'emploi répété qu'on en fera de cette manière, on oubliera enfin leur usage primitif. Ainsi le passage de l'écriture hiéroglyphique à l'écriture alphabétique, peut être naturellement tracé sans qu'on soit dans la nécessité d'avoir recours à une instruction divine, comme l'ont conjecturé quelques savans, qui pensoient que l'art d'écrire, par le moyen d'un alphabet, étoit trop sublime, trop difficile pour la simple raison.

Certes il n'est pas plus naturel de supposer qu'un tel art a pu précéder l'établissement des hiéroglyphes, que de croire qu'un mélange d'autres nations a nécessairement ajouté à la langue hiéroglyphique l'invention de l'alphabétique. L'existence exclusive de la première de ces langues en Chine, est encore une preuve que les étrangers qui y ont pénétré, comme les belliqueux et victorieux Tartares, étoient en si petit nombre, relativement aux vaincus, qu'ils n'ont pas apporté plus de changement dans leur langage, que dans leu rscoutumes et dans leurs mœurs.

Les caractères imprimés des Chinois sont les mêmes dont on se sert dans la plupart des manuscrits. Ils sont principalement for-

més de lignes droites, dans des positions angulaires, comme la plupart des lettres des langues orientales, sur-tout celles du *Sanscrit*, lesquelles, dans quelques endroits, admettent des additions à leur forme originale, additions qui produisent une modification dans le sens des mots.

Les Chinois ont aussi une écriture courante, pour des choses de peu d'importance, pour des notes particulières, et pour la facilité et la promptitude de l'expédition. Cette écriture diffère autant de l'autre, que celle des manuscrits européens, diffère des caractères imprimés. Il y a en Chine des livres avec des colonnes des deux écritures, pour que les étudians apprennent à les expliquer l'une par l'autre.

La principale difficulté dans l'étude des écrits chinois, vient de l'exclusion générale des particules auxiliaires du langage dialogué, lesquelles fixent la relation entre les mots indéclinables, comme le sont tous ceux de la langue chinoise. Le jugement de celui qui étudie cette langue doit s'exercer constamment pour suppléer au défaut de ce secours. Il faut, en même-temps, que ce jugement soit guidé par une grande attention aux mœurs,

aux coutumes, aux loix, aux opinions des Chinois, ainsi qu'aux événemens et aux circonstances locales, objets auxquels la langue fait sans cesse allusion.

Il est généralement vrai qu'une langue est difficile à apprendre, à proportion de la distance qu'il y a du pays où elle est parlée, au pays de celui qui l'étudie, parce que c'est dans cette proportion que les nombreuses allusions aux choses locales sont moins entendues d'un étranger. Ainsi l'on peut se former quelque idée des obstacles qu'un européen doit s'attendre à rencontrer en lisant le chinois, non-seulement par rapport à l'éloignement qu'il y a de l'Europe à la Chine, mais par rapport à la différence qui se trouve, à tous égards, entre un chinois et lui.

Les caractères chinois sont en effet des dessins ou des figures abrégées ; et une phrase est souvent une chaîne de métaphores. Les différens rapports qu'on a dans la vie, ne sont point marqués en Chine par des sons arbitraires, qui indiquent simplement l'idée de ces rapports ; mais les qualités qu'il est naturel d'en attendre, y deviennent fréquemment les noms par lesquels ils sont respectivement connus. Par exemple, la parenté à

tous les degrés est distinguée dans le chinois, avec une précision inconnue dans les autres langues. Les Chinois ont des caractères particuliers pour exprimer les diverses modifications des objets, dans le monde physique et dans le monde intellectuel. Ils n'expriment les mots abstraits que par le nom des objets les plus relevés ; ce qui, en général, est de même dans les autres langues. Parmi les Latins, l'idée abstraite de la vertu étoit exprimée par le nom de la valeur, ou de la force (1), parce que c'étoit la qualité qu'ils estimoient le plus, de même que la piété filiale, est ce qu'il y a de plus considéré en Chine.

Les mots d'une langue alphabétique étant formés de différentes combinaisons de lettres, ou de parties élémentaires, chacune avec un nom et un son distinct, quiconque les connoît et les combine, peut lire les mots sans avoir la moindre connoissance de leur signification. Mais il n'en est pas de même d'une langue hiéroglyphique, à chaque caractère de laquelle est ajouté un son qui n'a point un rapport certain avec les traits muets dont il est composé. On étudie et on apprend

(1) Virtus.

mieux un tel caractère, en acquérant la connoissance de l'idée qui y est attachée. Un dictionnaire de hiéroglyphes est moins le vocabulaire des termes d'une langue, avec les termes correspondans d'une autre, qu'une Encyclopédie, contenant l'explication des idées que représentent ces hiéroglyphes. C'est seulement dans ce sens qu'on peut justement dire que l'étude des mots chinois exige la plus grande partie du temps d'un lettré. Pour acquérir la connoissance des sciences imparfaites des Chinois et de leur immense littérature, il faut la vie entière d'un homme. Cependant tous les Chinois apprennent assez leur langue pour traiter les affaires ordinaires; et avec de l'application, les étrangers peuvent partager cet avantage avec les Chinois. Le perfectionnement dépend ensuite de la capacité et des occasions.

Le vice-roi promit à l'ambassadeur que le gouvernement n'empêcheroit plus que les étrangers apprissent la langue chinoise. L'intention où étoit cet officier de protéger les Anglais, venoit d'être fortifiée par les dépêches de l'empereur. Ce prince lui mandoit qu'il lui seroit très-agréable de revoir à sa cour un ministre anglais; et qu'il désiroit

être averti dès que ce ministre arriveroit à Canton, afin d'envoyer des personnes convenables pour le recevoir et le conduire à Pékin.

Après avoir fait part de cette nouvelle à lord Macartney, le vice-roi ajouta, que dans une autre de ses lettres l'empereur lui disoit que, comme il se proposoit d'abdiquer sa couronne dans la cinquante-septième année (1) du cycle courant, il seroit bien aise de voir le ministre anglais vers ce temps-là, ou du moins, bientôt après. Ainsi l'ambassade, conformément aux motifs qui l'avoient fait entreprendre, mais contre l'attente pénible où depuis elle s'étoit quelquefois trouvée, réussit enfin, non-seulement à obtenir la permission, mais à recevoir une invitation pour l'envoi d'un nouveau ministre à la cour de la Chine, lorsque le gouvernement de la Grande-Bretagne et la compagnie des Indes le jugeront à propos.

(1) Cette année répond à l'année 1796 de l'ère chrétienne. J'ai déjà observé qu'à cette époque l'empereur *Tchien-Lung*, avoit effectivement cédé sa couronne à son dix-septième fils. (*Note du Traducteur.*)

Fin du Tome quatrième.

TABLE
DES CHAPITRES
Du quatrième Volume.

CHAPITRE PREMIER.

SUITE DES OBSERVATIONS QUI ONT RAPPORT A PÉKIN ET A LA COUR DE LA CHINE. Page 1

Presque tous les officiers des palais impériaux sont eunuques. — Pourquoi on préfère cette espèce d'êtres. — Comment les Chinois font les eunuques. — A quel âge. — Les opérations chirurgicales sont moins dangereuses en Chine que dans le nord de l'Europe. — Quelles en sont les causes. — De la personne des eunuques. — De leur conduite. — De leur caractère — Ils gardent les dames de la cour. — Les femmes de l'empereur sont renfermées à sa mort. — D'autres sont offertes par leurs parens au nouveau souverain. — Des concubines

chinoises. — Les eunuques sont craints des missionnaires. — Ils font changer l'arrangement des présens à Yuen-Min-Yuen, au moment où l'empereur doit arriver. — L'ambassadeur va au-devant de ce prince. — Cortége de l'empereur. — Comparaison des voitures chinoises et des voitures européennes. — L'empereur examine les présens apportés d'Europe. — L'ambassadeur est invité à se rendre à Yuen-Min-Yuen. — Conférence de ce ministre avec le grand colao. — Il se rend au palais impérial de Pékin. — Cérémonies et conférence qui ont eu lieu dans ce palais. — Présens qui signifient qu'il faut partir. — Conseils d'un missionnaire qui a long-temps résidé en Chine. — Ses idées sur le caractère des Chinois et sur leur gouvernement. — Nouvelles reçues par l'ambassadeur, concernant les apparences de guerre entre l'Angleterre et la France. — Lord Macartney se détermine à partir sans délai pour convoyer avec le vaisseau le Lion, *la flotte qui doit retourner en Europe. — Préparatifs pour quitter Pékin. — Climat de cette capitale.*

CHAPITRE II.

DÉPART DE PÉKIN. VOYAGE A HAN-CHOU-FOU, FAIT EN PARTIE SUR LE CANAL IMPÉRIAL. 37

Manière de voyager en Chine. — Les rivières du nord de la Chine deviennent basses à la fin de l'automne. — Quelle en est la cause. — Dans cette partie de la Chine, il gèle de bonne heure en hiver. — Cérémonies à l'occasion du départ de l'ambassade. — Noms des principaux personnages qui l'accompagnent. — Elle part par terre. — Les chemins des environs de Pékin sont sans cesse couverts de monde. — Quelles en sont les raisons. — Cortége des funérailles. — Des mariages. — Sentimens envers les parens. — Temple visité en chemin. — Mœurs décentes des Chinois. — Elles contrastent avec celles de quelques autres pays. — Arrivée à Tong-Chou-Fou. — Uniforme des soldats. — Esprits protecteurs. — Multitude de divinités chinoises. — Comparaison de ces divinités avec celles des autres nations. — Divinités étrangères aisément adoptées par les Chi-

nois. — Le principal obstacle au progrès du christianisme en Chine, est la négligence des chrétiens pour leurs aïeux. — Secte de Tao-tses, ou disciples des Lao-Kiun. — L'ambassade s'embarque. — Les rivières sont déjà basses. — Sécheresse et chaleur de l'automne. — Moisson. — L'air est doux et le ciel serein. — Entrevue de l'ambassadeur avec Sun-ta-zhin. Extrait des lettres de l'empereur. — Caractère et dispositions de Sun-ta-zhin. — Les circonstances deviennent favorables pour l'ambassade. — Avantage qu'ont les souverains à communiquer entr'eux par l'entremise de leurs ambassadeurs. — Vue du pays le long de la rivière. — Subsistance des habitans. — Agriculture. — Charrue. — Température. — Portrait des chinoises d'une classe inférieure. — Des hommes de la même classe. — Gaieté qu'occasionne la moisson. — Description générale des villes. — Villages. — Les villes et les villages sont chacun sous la protection de quelqu'astre. — L'astronomie a été cultivée très-anciennement par les Chinois. — Elle a dégénéré en astrologie. — Elle est liée à la religion. — Les Chinois ne connoissent

point

point de jour de repos périodique. — Fêtes. — Premier jour de l'an. — Les classes inférieures, parmi les Chinois, conservent leur santé et leur vigueur plus long-temps que par-tout ailleurs. — Pourquoi. — Quels sont les impôts qu'elles ont à payer. — Elles sont exemptes de taxes ecclésiastiques. — Quelques impôts se perçoivent en nature. — Culture du froment. — Les agriculteurs se servent du semoir. — Les journaliers sont forcés de traîner, avec une corde, les barques de l'ambassade. — Fête de la pleine lune. — Province de Schan-Tong. — Coton. — Pagodes. — Les barques qui portent l'ambassade entrent dans le canal Impérial. — Description de ce Canal. — Ecluses. — Funeste accident de quelques spectateurs au passage de l'ambassade. — Trait de caractère des Chinois. — Population des bords du Canal Impérial. — Conjecture sur l'origine des montagnes et des plaines de Pé-Ché-Lée et de Schan-Tong. — Comment le Canal Impérial reçoit de l'eau. — Comment il a été construit. — Oiseaux pêcheurs. — Nenuphar ou nimphœa nelumbo. — Culture du riz. — On ne laisse jamais la terre en jachère. —

Différentes méthodes pour prendre le poisson. — Nourriture des Chinois. — Manière de prendre les oiseaux aquatiques. — Huile de palma christi. — La dernière classe des chinois est souvent réduite à la misère. — Emprunts sur gages et à gros intérêts. — Quelques terres qui bordent le Canal sont marécageuses et non susceptibles de culture. — Mais ses bords sont en général fertiles. — Le Canal est rarement de niveau. — Il traverse le fleuve Jaune. — Rapidité du fleuve Jaune. — Sacrifice qu'on fait avant de le traverser. — Conjectures sur l'origine de ce sacrifice. — Il ressemble à ceux qu'on faisoit autrefois chez d'autres nations. — Cours, longueur et qualités distinctives du fleuve Jaune. — Estimation de la quantité de limon qu'il charie. — Combien ce limon peut contribuer à combler le bassin de la mer Jaune. — Sun-ta-zhin et l'ambassadeur anglais se rendent réciproquement visite. — Dispositions favorables de l'empereur, augmentées par le compte que Sun-ta-zhin lui rend des vues réelles de l'ambassade. — Scène agréable sur le Canal. — Lac de Pao-Yng. — Les Chinois cultivent des légumes

et des grains sur l'eau et dans les marais. — Quelques chinois vont habiter les colonies de la Tartarie. — Préjugés contre les Tartares. — Mûriers. — Culture de ces arbres. — Leur feuille sert à nourrir les vers à soie.—Manière d'élever les vers à soie en Chine. — Le Canal Impérial traverse la rivière de Yang-Tse-Kiang. — Cours et étendue de cette rivière. — Espace qui se trouve entre le fleuve Jaune et la grande rivière. — Montagne dorée dans la dernière. — Coton de Nankin. — Sa couleur naturelle. — Ponts jetés sur le canal. — Arrivée à Sou-Chou-Fou. — Description de cette ville. — Des dames de Sou-Chou-Fou. — Du lac Tai-Ho. — Arbre à suif. — Exemple d'économie chinoise dans la consommation des chandelles. — Les Anglais approchent de Han-Chou-Fou. — Le nouveau vice-roi de Canton rend visite à l'ambassadeur. — Son caractère. — Des rangs et des familles en Chine. — Récompenses et punitions. — Quelle que soit la capacité des monarques, elle est nécessairement limitée. — Liste des plantes des provinces de Schan-Tong et de Kiang-Nan.

CHAPITRE III.

VUE DE HAN-CHOU-FOU, ET VOYAGE A CHU-SAN. Page 166

Description de Han-Chou-Fou. — De la rivière qui va de cette ville à la mer. — Habillement des hommes à Han-Chou-Fou. — Habillement des femmes. — Nouvelles de sir Erasme Gower. — Quelques anglais de l'ambassade se préparent à se rendre à Chu-San. — L'ambassadeur et le reste de sa suite va à Canton. — Les premiers sont accompagnés par Sun-ta-zhin, les autres par le vice-roi de Canton. — Promenade sur le lac Sée-Hou. — Description de la vallée des Tombeaux. — Exemple de la jalousie des Chinois. — Alarme. — Voyage du parti qui se rend à Chu-San — Description du pays. — Etat florissant de l'agriculture. — Les terres qu'on néglige de cultiver sont confisquées au profit de la couronne. — Passage entre des canaux de différente hauteur. — Arrivée près de Chu-San. — L'exemption de droits accordée à l'Indostan, est confirmée. — Départ de Sun-ta-zhin pour retourner à Pékin. — L'ambassadeur et le reste de sa suite

partent de Han-Chou-Fou pour Canton. — Honneurs rendus à l'ambassadeur. — Cavalerie tartare. — Uniforme et armure des troupes. — Barques sur la rivière de Han-Chou-Fou. — Chaîne de montagnes le long de la rivière. — Culture des vallées. — Arbres. — Camphrier. — Camphre. — Lord Macartney reçoit la visite des ambassadeurs des îles de Léou-Kéou.

CHAPITRE IV.

VOYAGE DE HAN-CHOU-FOU A CANTON. PASSAGE DU *LION* ET DE L'*INDOSTAN*, DE CHU-SAN A CANTON. Page 197

L'ambassade continue sa route. — Cannes à sucre plantées sur les bords de la rivière de Han-Chou-Fou. — Culture des cannes à sucre. — Manière de faire le sucre en Chine. — Fruits de la Chine. — Montagnes. — Comment ces montagnes sont cultivées. — Arbuste à thé. — Sol qui convient à sa culture. — Forme de cet arbuste. — Manière de préparer le thé. — Cha-ouaw ou camellia sesanqua. — On la cultive pour en extraire de l'huile. — En quelle quantité. — Matières qui servent à faire la porcelaine, trouvées près de la

rivière. — Nature de ces matières. — Nombre de fourneaux à porcelaine, placés dans un même endroit. — Ce lieu est consacré au génie du feu. — L'ambassade essuie du mauvais temps, pour la première fois depuis qu'elle est en Chine. — Cause de ce mauvais temps. — Voyage par terre. — Pays peu fréquenté. — Entrevues du vice-roi avec l'ambassadeur. — Disposition favorable du premier. — Manière de voyager par terre. — Description du pays. — Montagnes de forme conique. — Population. — Talus des montagnes, converti en terrasses. — Culture de ces montagnes. — Comment on ramasse les engrais pour les terres. — De quelle espèce sont ces engrais. — Comment on les prépare. — Comment on s'en sert. — Comment on conserve les semences. — Comment on supplée au défaut d'engrais. — Arrosement des terres. — De la pompe à chaîne. — Ses différentes formes. — L'ambassade loge dans une maison destinée à l'examen des jeunes lettrés. — Importance des degrés que prennent les lettrés. — Combien ces institutions sont utiles à l'état. — Conversation entre le vice-roi et l'ambassadeur.

— Situation délicate du vice-roi. — La manière de penser de l'ambassadeur plaît au vice - roi. — Cet officier propose d'établir des relations suivies entre le roi d'Angleterre et l'empereur de la Chine. — Réponse que lui fait l'ambassadeur. — Le vice-roi écrit à l'empereur. — L'ambassade se rembarque pour se rendre à Canton. — Excursions à terre. — Insolence de quelques chinois. — Ils sont punis par le vice-roi, et par les mandarins. — Des procédures criminelles en Chine. — Des supplices. — De la question. — De la révision des sentences. — Des maximes d'humanité prévalent dans le gouvernement. — Crimes occasionnés par la famine. — Prisons. — Le temps de l'emprisonnement pour dettes est limité. — Esclavage. — Les débiteurs frauduleux envers la couronne sont punis de mort. — L'intérêt de l'empereur passe avant tous les autres. — Il y a en Chine très-peu de procès. — Pourquoi. — Corruption. — Présens donnés aux magistrats. — Leurs salaires. — Effet de l'importation de l'argent. — La justice penche en faveur des Tartares. — Peu de Tartares habitent les

provinces méridionales de la Chine.— Les voyageurs anglais s'avancent vers le lac Po-Yang. — Description de ce lac. — Du pays adjacent. — Ressources des habitans. — Arrivée dans le voisinage des plantations de cannes à sucre. — Description d'une machine admirable pour arroser ces plantations. — Elle est presqu'entièrement faite de bambou. — Quelle quantité d'eau elle élève. — Description du bambou. — Ses divers usages. — Combien les femmes sont laborieuses dans la province de Kiang-Si. — Tenure des terres dans cette province et dans d'autres. — Les Anglais voyagent un jour par terre. — Haute montagne divisant les provinces de Kiang-Si et de Quang-Tong. — Superbe vue qu'on a sur cette montagne. — Decombien elle est élevée au-dessus de la mer. Petits chevaux de la province de Quang-Tong — Les Anglais s'embarquent sur la rivière Pé-Kiang. — Cours de cette rivière. — Culture de ses bords. — Mines de charbon qui en sont tout près. — Substances qui servent de chauffage. — Arrivée à Chau-Chou-Fou. — Culture des environs. — Canots conduits par des femmes. — Leur

double

double occupation. — Combien les femmes sont soumises aux hommes. — Cause de cette soumission. — Ses conséquences. — Société chinoise. — Caractère des Chinois. — Avant d'arriver à Canton les voyageurs s'apperçoivent de l'influence du commerce anglais. — Temple creusé dans un rocher immense, qui est sur le bord de la rivière. — Entrée de l'ambassade anglaise à Canton. — Effet que doivent probablement avoir les honneurs qu'on lui rend. — Le Lion *part de Chu-san. — Il a été bien traité dans cette île. — Mauvais temps. — Combat des moussons. — Arrivée du* Lion *aux îles des Larrons. — Il reçoit de Canton les choses dont il avoit besoin. — Il s'efforce en vain de s'avancer vers le Japon. — La mousson l'en empêche. — Pirates chinois. — Ils n'attaquent point les Européens. — Capture du brick des chasseurs rencontrés à l'île d'Amsterdam. — L'*Indostan *est bien traité à Chu-san. — Pourquoi il n'y prend pas sa cargaison. — Mauvais temps qu'essuie ce vaisseau dans le passage de Chu-san à Canton. — Liste des plantes recueillies dans les provinces de Kiang-Si et de Quang-Tong.*

CHAPITRE V.

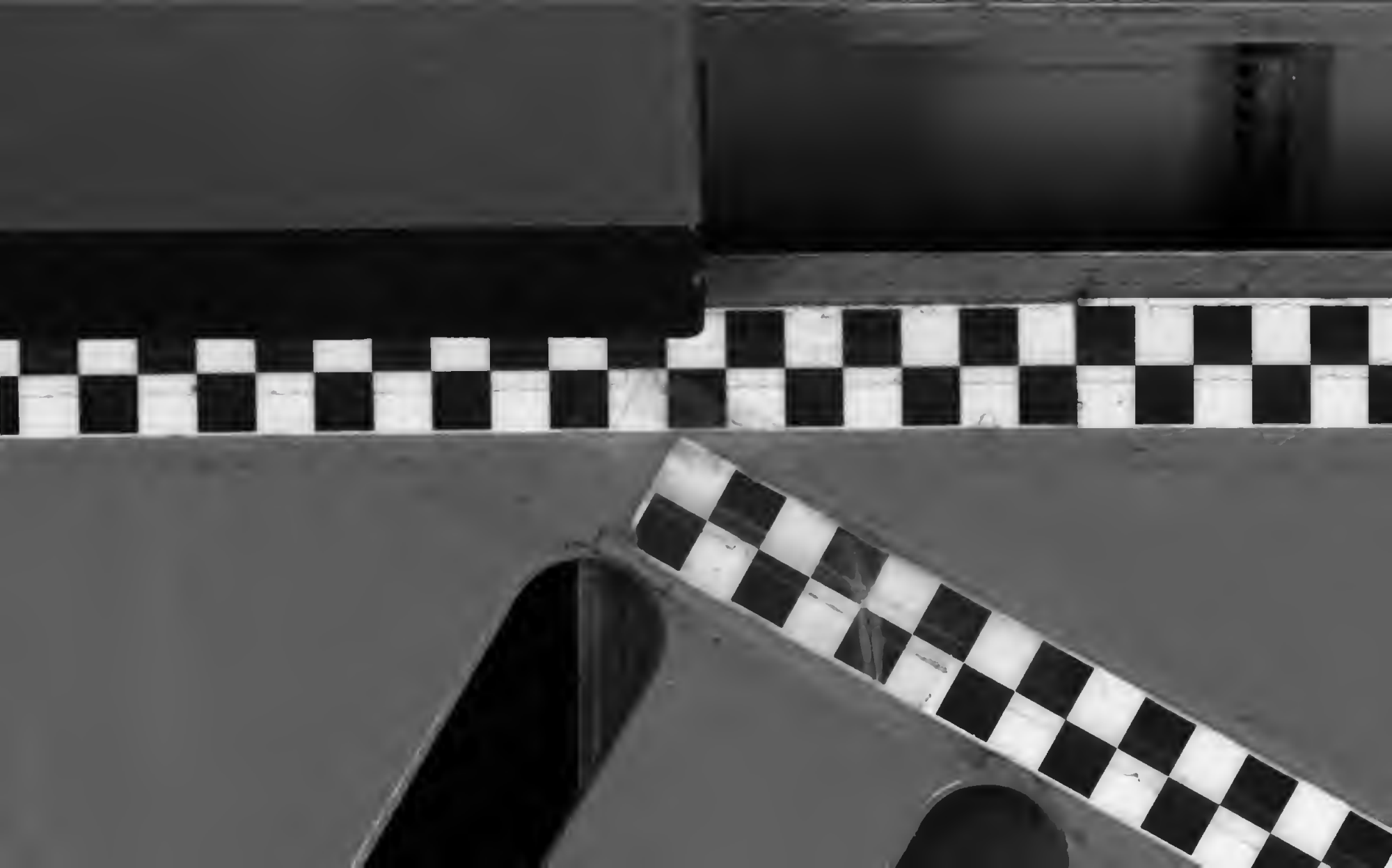
SÉJOUR DE L'AMBASSADE ANGLAISE A CANTON. Page 286

Température de Canton. — Effet de l'affluence des étrangers — Commerce, fait principalement par les compagnies. — Avantages de ce système de commerce. — Considération dont jouit la factorerie anglaise à Canton. — Principal article d'exportation pour l'Europe. — Dangereux effet de la contrebande en Angleterre. — Plan pour empêcher la contrebande. — Succès de ce plan. — Agens de la compagnie anglaise à Canton. — Exactions. — Représentations de l'ambassadeur anglais à ce sujet. — Le vice-roi s'en mêle. — Circonstances favorables aux Anglais. — Perfectionnement européen. — Secours administrés par les médecins anglais, à des chinois malades. — État peu avancé de la médecine en Chine. — De la chirurgie. — Inoculation. — Breuvage d'immortalité. — État de plusieurs sciences en Chine. — Arts. — Cuivre blanc. — Tutenag ou zinc. — Vif-argent. — Effet du système

patriarchal sur la population — Les Chinois se marient de bonne heure. — La plus grande partie de leurs terres est cultivée pour procurer à l'homme des moyens de subsistance. — Les Anglais obtiennent des renseignemens exacts sur la population. — Sur les revenus. — Sur les impôts. — Sur les emplois militaires. — Paye des troupes tartares et chinoises. — Les Chinois sont faits pour l'étude; les Tartares, pour la vie guerrière. — Le ciel de la Chine est très-propre aux observations astronomiques. — Progrès de l'astronomie. — Antiquité des Chinois. — Cycle chinois. — Annales de la Chine. — Rapport de l'histoire de la Chine avec les phénomènes célestes et terrestres. — Méthode des Chinois pour mesurer de petites portions de temps. — Leur manière d'exprimer les nombres. — Cause probable de ce que les Chinois ne connoissent point la Géométrie. — Les Chinois se défioient moins des étrangers autrefois qu'à présent. Avantage de faire le commerce en Chine par des compagnies. — Des sociétés. — Des hongs ou marchands chinois. — Les commissaires de la compagnie sentent la

nécessité d'avoir à Canton quelques anglais qui entendent le chinois. — Nature de la langue chinoise. — Par sa construction, elle diffère de toutes les autres. — Simplicité de sa grammaire. — Différence entre la langue écrite et la langue orale. — Des hiéroglyphes. — Systéme régulier de la langue chinoise. — Elle ne se mêle avec aucune autre. — Passage naturel de l'écriture hiéroglyphique à l'écriture alphabétique. — Pourquoi ce changement a eu lieu ailleurs. — Construction du Dictionnaire chinois. — Le vice-roi permet aux maîtres de langue du pays d'apprendre le chinois aux Anglais. — L'empereur fait inviter les Anglais à envoyer de nouveaux ministres en Chine.

Fin de la Table des Chapitres du quatrième Volume.

3 ‹ 229
(Ph) 39162

MC